

Irénée de Lyon

Contre les Hérésies

Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur

LIVRE IV

<http://livres-mystiques.com/partieTEXTES/StIrenee/livre4.html>

PRÉFACE

En t'envoyant, cher ami, ce quatrième livre de notre ouvrage « Dénonciation et réfutation de la Gnose au nom menteur », nous allons, comme nous l'avons promis, confirmer par les paroles du Seigneur ce que nous avons dit précédemment. Puisses-tu par là, comme tu l'as demandé, recevoir de nous de toute part des ressources pour confondre tous les hérétiques ! Et puissent-ils eux-mêmes, ainsi refoulés de toute manière, ne pas s'enfoncer au loin dans l'« abîme » de l'erreur ni se noyer dans l'océan de l'ignorance, mais, revenant au port de la vérité, en obtenir le salut !

Quiconque veut les convertir doit connaître exactement leurs systèmes : impossible de guérir des malades, si l'on ignore le mal dont ils souffrent. Voilà pourquoi nos prédécesseurs, pourtant bien supérieurs à nous, n'ont pu s'opposer de façon adéquate aux disciples de Valentin : ils ignoraient leur système. Ce système, nous te l'avons fait connaître avec toute l'exactitude possible dans notre premier livre. Nous y avons montré, de surcroît, que leur doctrine est la récapitulation de toute hérésie : c'est pourquoi aussi, dans notre second livre, nous les avons pris pour cible de toute notre réfutation, car ceux qui s'opposent à de telles gens comme il convient s'opposent à tous les tenants d'opinions fausses et ceux qui les réfutent réfutent toute hérésie.

Blasphématoire plus que tout autre est en effet leur système, puisqu'ils disent que l'Auteur et Créateur de l'univers, qui est le seul Dieu, comme nous l'avons montré, fut émis à partir d'une déchéance. Mais ils blasphèment aussi contre notre Seigneur, en coupant et séparant Jésus du Christ, le Christ du Sauveur, le Sauveur derechef du Verbe et le Verbe du Monogène. Et tout comme ils ont dit le Créateur issu d'une déchéance, de même ils ont enseigné que le Christ et l'Esprit Saint furent émis à cause de cette déchéance et que le Sauveur est le fruit des Eons qui tombèrent dans cette déchéance, si bien qu'il ne se trouve rien chez eux qui soit exempt de blasphème. Dans le livre précédent a donc été mise en lumière, sur tous ces points, la pensée des apôtres : non contents de ne rien penser de tel, « ceux qui furent dès le début les témoins oculaires et les serviteurs du Verbe » de vérité allèrent jusqu'à nous commander par avance de fuir de semblables opinions, connaissant à l'avance par l'Esprit ceux qui tromperaient les simples.

Car, « de même que le serpent trompa Eve * » en lui promettant ce qu'il ne possédait pas lui-même, de même ces gens, en faisant miroiter une connaissance supérieure et des mystères inénarrables et en promettant une assomption au sein du Plérôme, plongent dans la mort leurs crédules auditeurs, qu'ils rendent apostats à l'égard de Celui qui les a faits. Jadis, l'ange apostat provoqua par l'entremise du serpent la désobéissance des hommes, se flattant d'échapper ainsi aux regards de Dieu, et, pour ce motif, il hérita de la forme et du nom du serpent. Mais à présent, parce que ce sont les derniers temps, le mal s'étend de plus en plus, rendant les hommes non seulement apostats mais encore blasphémateurs à l'égard de Celui qui les a modelés, et cela par de multiples machinations, c'est-à-dire par l'entremise de tous les hérétiques dont nous venons de parler. Car tous ces gens, quoique venant d'endroits divers et enseignant des doctrines différentes, se rencontrent dans un même dessein de blasphème, causant des blessures mortelles par le fait qu'ils enseignent à blasphémer Dieu, notre Créateur et Nourricier, et à ne pas croire au salut de l'homme. Car l'homme est un mélange d'âme et de chair, et d'une chair formée selon la ressemblance de Dieu et modelée par les Mains de celui-ci, c'est-à-dire par le Fils et l'Esprit, auxquels il a dit : « Faisons l'homme. » Tel est donc le dessein de celui qui jalouse notre vie : rendre les hommes incrédules au sujet de leur salut et blasphémateurs à l'égard du Dieu qui les a modelés. Car, quelque solennelles déclarations

qu'ils fassent, tous les hérétiques aboutissent en fin de compte à blasphémer le Créateur et à nier le salut de cet ouvrage modelé par Dieu qu'est la chair, alors que c'est précisément pour elle que le Fils de Dieu a accompli toute son «économie», comme nous l'avons montré de multiples manières, tout en faisant également ressortir que personne n'est appelé Dieu (ou dieu) par les Ecritures, hormis le Père de toutes choses, son Fils et ceux qui possèdent la filiation adoptive.

PREMIÈRE PARTIE

UN SEUL DIEU, AUTEUR DES DEUX TESTAMENTS, PROUVÉ PAR LES PAROLES CLAIRES DU CHRIST

1. LE PÈRE DU CHRIST, CRÉATEUR DE TOUTES CHOSES ET AUTEUR DE LA LOI

Seigneur du ciel et de la terre

Si donc c'est une chose assurée et indiscutable que personne n'a été proclamé Dieu (ou dieu) et Seigneur de façon absolue par l'Esprit en dehors du Dieu qui domine sur toutes choses avec son Verbe et de ceux qui reçoivent l'Esprit de la filiation adoptive, c'est-à-dire de ceux qui croient au seul vrai Dieu et au Christ Jésus, Fils de Dieu; que pareillement aussi les apôtres n'ont, de leur propre chef, appelé Dieu ou Seigneur personne d'autre; qu'enfin notre Seigneur s'en est abstenu bien davantage encore, lui qui est allé jusqu'à nous commander de ne reconnaître personne pour Père en dehors de Celui qui est aux cieux et qui est le seul Dieu et le seul Père : ils sont dans l'erreur, les sophistes qui enseignent qu'est Dieu et Père par nature celui qu'ils ont eux-mêmes faussement imaginé, tandis que le Créateur n'est ni Dieu ni Père par nature, mais est appelé ainsi par artifice de langage, parce qu'il domine sur la création, comme disent ces grammairiens dépravés qui exercent leur imagination sur Dieu et qui, répudiant l'enseignement du Christ, font sortir de leurs propres divinations mensongères toute l'« économie » de Dieu : car à leurs Eons ils prétendent donner les noms de Dieux, de Pères, de Seigneurs et même de Cieux, ainsi qu'à leur Mère, qu'ils appellent aussi Terre et Jérusalem, lui attribuant une myriade de vocables.

Or n'est-il pas évident que, si le Seigneur avait connu une multitude de Pères et de Dieux, il n'eût pas commandé à ses disciples de ne connaître qu'un seul Dieu et de ne donner qu'à celui-là seul le nom de Père ? En fait, il a distingué du vrai Dieu ceux qui sont appelés tels par artifice de langage, afin qu'on ne s'égaré pas en suivant son enseignement et qu'on ne prenne pas une chose pour l'autre. Si, par contre, après nous avoir commandé de ne donner qu'à un seul les noms de Père et de Dieu, il en a reconnu, quant à lui, tantôt l'un, tantôt l'autre pour Père et pour Dieu au même sens strict, il apparaîtra comme donnant un ordre à ses disciples et faisant lui-même tout le contraire : ce ne sera pas là le comportement d'un bon Maître, mais d'un trompeur et d'un envieux. Et les apôtres, selon eux, apparaîtront comme transgresseurs du commandement, en reconnaissant le Créateur pour Dieu, pour Seigneur et pour Père, comme nous l'avons montré, si celui-ci n'est pas le seul Dieu et Père ; de cette transgression sera cause pour eux le Maître, puisque c'est lui qui leur a commandé de ne donner qu'à un seul le nom de Père, leur faisant un devoir de reconnaître le Créateur pour leur Père, ainsi qu'il vient d'être montré.

Quand donc, dans le Deutéronome, Moïse fait la récapitulation de toute la Loi qu'il a reçue du Créateur et dit : « Sois attentif, ciel, et je parlerai, et que la terre écoute les paroles de ma bouche ! » ; quand, à son tour, David dit que son secours vient du Seigneur : « Mon secours, dit-il, vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre » ; quand Isaïe aussi déclare qu'il parle de la parade Celui qui a fait le ciel et la terre et domine sur eux : « Ecoute, ciel, dit-il, et toi, terre, prête l'oreille, car le Seigneur a parlé », et encore : « Ainsi parle le Seigneur Dieu qui a fait le ciel et l'a fixé, qui a affermi la terre et ce qu'elle renferme, qui a donné le souffle au peuple qui l'habite et l'Esprit à ceux qui la foulent aux pieds » ; et quand, enfin, notre Seigneur Jésus-Christ reconnaît ce même Créateur pour

son Père, en disant : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre » : quel Père veulent-ils que nous entendions par là, ces sophistes dépravés de Pandore ? l'Abîme inventé par eux ? ou leur Mère ? ou le Monogène ? ou le Dieu faussement imaginé par Marcion et par les autres et dont nous avons longuement prouvé qu'il n'est pas Dieu ? ou — ce qui est la vérité — le Créateur du ciel et de la terre prêché par les prophètes, Celui-là même que le Christ reconnaît pour son Père, Celui-là même que la Loi annonce en disant : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur » ?

Paroles des prophètes, paroles du Christ

Que les écrits de Moïse soient les paroles du Christ, c'est ce que le Christ lui-même dit aux Juifs, ainsi que Jean l'a rapporté dans l'Évangile : « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez moi aussi, car c'est de moi qu'il a écrit ; mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ? » Il signifie clairement par là que les écrits de Moïse sont ses propres paroles. S'il en va ainsi des paroles de Moïse, celles des autres prophètes sont aussi les siennes, comme nous l'avons montré.

Une autre fois encore, le Seigneur lui-même montre Abraham disant au riche au sujet des hommes encore en vie : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, lors même que quelqu'un ressusciterait d'entre les morts et irait à eux, ils ne le croiront pas. » Ce n'est pas un conte en l'air que cette histoire du pauvre et du riche. En premier lieu, le Seigneur nous enseigne à fuir les délices, de peur que, en vivant dans les réjouissances mondaines et la bonne chère, nous ne devenions les esclaves de nos passions et n'oublions Dieu : « Il y avait, dit-il, un riche qui s'habillait de pourpre et de lin fin et festoyait chaque jour brillamment. » C'est à propos de gens de cette espèce que l'Esprit a dit par la bouche d'Isaïe : « Au son des cithares et des harpes, des tambourins et des flûtes, ils boivent le vin ; mais ils ne regardent pas les œuvres de Dieu et ils ne considèrent pas les ouvrages de ses mains. » De peur donc que nous n'encourions le même châtiment qu'eux, le Seigneur nous fait voir leur fin. Mais en même temps il donne à entendre que, s'ils écoutaient Moïse et les prophètes, ils croiraient en Celui que ceux-ci ont annoncé par avance, le Fils de Dieu qui est ressuscité d'entre les morts et nous donne la vie. C'est assez dire que tous relèvent d'une même « substance », Abraham, et Moïse, et les prophètes, et le Seigneur lui-même, qui est ressuscité d'entre les morts et en qui croient une foule de circoncis qui écoutent Moïse et les prophètes annonçant la venue du Fils de Dieu. Quant à ceux qui les méprisent et les disent relever d'une autre « substance », ils ne connaissent pas non plus le « Premier-né des morts », puisqu'ils conçoivent comme deux êtres séparés un Christ, qui serait demeuré impassible, et Jésus, qui aurait souffert.

Dieu de Jérusalem et du Temple

Car ils ne reçoivent pas du Père la connaissance du Fils, ni n'apprennent du Fils à connaître le Père, alors que, ouvertement et sans paraboles, le Fils enseigne le vrai Dieu : « Ne faites, dit-il, aucune sorte de serments : ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, parce que c'est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roi. » Ces mots désignent clairement le Créateur. Comme le disait déjà Isaïe : « Le ciel est mon trône, et la terre est l'escabeau de mes pieds. » Et il n'est pas de Dieu en dehors de celui-là, sans quoi le Seigneur ne l'eût pas reconnu pour Dieu ni pour grand Roi, car un tel être ne souffre ni comparaison ni supériorité : quelqu'un qui aurait au-dessus de lui un supérieur et se trouverait sous la puissance d'un autre, celui-là ne saurait être ni Dieu ni grand Roi.

Ils ne pourront non plus prétendre qu'il s'agit là d'un langage ironique, convaincus qu'ils sont par les mots eux-mêmes que cela fut dit selon la vérité. Celui qui parlait était en effet la Vérité, et c'était en vérité qu'il prenait la défense de sa propre maison, lorsqu'il jetait dehors les changeurs occupés à vendre et à acheter et qu'il leur disait : « I est écrit : Ma maison sera appelée maison de prière, mais vous, vous en avez fait une caverne de brigands. » Quel motif aurait-il eu d'agir et de parler de la sorte et de prendre la défense de la maison, s'il avait annoncé un autre Dieu ? Mais il voulait par là les dénoncer comme transgresseurs de la Loi de son Père : car il n'incriminait pas la maison ni ne

condamnait la Loi, qu'il était venu accomplir, mais il reprenait ceux qui n'usaient pas bien de la maison et qui violaient la Loi.

Et c'est pour cette raison que les scribes et les Pharisiens, qui avaient commencé dès les temps de la Loi à mépriser Dieu, ne reçurent pas non plus son Verbe, c'est-à-dire ne crurent pas au Christ. Isaïe disait à leur propos : « Tes chefs sont des rebelles et des compagnons de voleurs ; ils aiment les présents et courent après les rémunérations ; ils ne rendent pas justice aux orphelins et ne font nul cas du droit des veuves. » Et Jérémie de même : « Les chefs de mon peuple ne me connaissent pas : ce sont des fils insensés et inintelligents ; ils sont habiles à faire le mal, mais ils n'ont pas su faire le bien. »

En revanche, ceux qui craignaient Dieu et révéraient sa Loi accoururent au Christ et furent tous sauvés : « Allez, disait-il à ses disciples, vers les brebis perdues de la maison d'Israël. » Les Samaritains aussi, est-il dit, lorsque le Seigneur eut demeuré deux jours chez eux, « furent beaucoup plus nombreux à croire à cause de sa parole, et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de tes dires que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. » Paul dit aussi : « Et ainsi tout Israël sera sauvé. » Il va jusqu'à dire que la Loi a été pour nous un pédagogue menant au Christ Jésus. Qu'on ne mette donc pas sur le compte de la Loi l'incrédulité d'un certain nombre ! La Loi ne les empêchait pas de croire au Fils de Dieu ; elle les y engageait même, en disant que les hommes ne pourraient être sauvés de l'antique blessure du serpent qu'en croyant en Celui qui, élevé de terre sur le bois du martyre selon la ressemblance de la chair du péché, attire tout à lui et vivifie les morts.

Objection : Le ciel et la terre passeront

Mais ces malintentionnés nous objectent : Si le ciel est un trône et la terre un escabeau, et s'il est dit que le ciel et la terre passeront, avec eux passera nécessairement aussi le Dieu qui est assis sur eux, et il ne sera plus le Dieu au-dessus de toutes choses.

Tout d'abord, ils ignorent en quel sens le ciel est un trône et la terre un escabeau ; car ils ne savent même pas ce qu'est Dieu, et ils croient que, tel un homme, il est assis sur ces choses et contenu par elles, et non qu'il les contient. Ils ignorent aussi le passage du ciel et de la terre ; Paul ne l'ignorait pas, lui qui disait : « Car elle passe, la figure de ce monde. »

Ensuite, leur question a été résolue par David : lorsque cette figure passera, ce n'est pas seulement Dieu qu'il dit devoir demeurer, mais encore ses serviteurs. Dans le psaume cent unième, il s'exprime ainsi : « Au commencement tu as fondé la terre, Seigneur, et les cieus sont l'ouvrage de tes mains. Eux, ils périront, mais toi, tu demeureras. Tous, ils s'useront comme un vêtement, et comme un habit tu les changeras et ils seront changés ; mais toi, tu es identique à toi-même et tes années n'auront pas de fin. Les fils de tes serviteurs auront une demeure, et leur postérité sera stable éternellement. » Il montre clairement par là quelles sont les choses qui passent, et quel est Celui qui demeure à jamais, à savoir Dieu avec ses serviteurs. Isaïe dit de même : « Levez vos yeux vers le ciel et regardez en bas vers la terre : car le ciel a été fixé comme une fumée, et la terre s'usera comme un vêtement, et leurs habitants mourront comme eux ; mais mon salut demeurera éternellement et ma justice ne s'éteindra pas. »

Objection : Jérusalem et le Temple ont été délaissés

De même encore, à propos de Jérusalem et de la maison ils ont l'audace de dire que, si elle était la ville du grand Roi, elle n'aurait pas été délaissée. Autant dire : Si la tige était une créature de Dieu, jamais elle ne serait délaissée par le grain de blé. Ou encore : Si les sarments de la vigne avaient été faits par Dieu, jamais, lorsqu'ils sont dépourvus de grappes, ils ne seraient retranchés. Or ces choses ont été faites essentiellement, non pour elles-mêmes, mais pour le fruit qui croît sur elles : ce fruit une fois parvenu à maturité et emporté, on les abandonne et on les fait disparaître comme n'étant plus propres à la fructification. Ainsi en fut-il de Jérusalem. Elle porta sur elle le joug de la servitude, par lequel l'homme, rebelle à Dieu auparavant, au temps où la mort régnait, fut dompté et,

ainsi dompté, devint apte à la liberté. Vint alors le Fruit de liberté, qui mûrit, fut moissonné, puis enlevé dans le grenier, tandis qu'étaient emportés de Jérusalem et répandus dans le monde entier des hommes capables de fructifier encore, selon ce que dit Isaïe : « Les enfants de Jacob germeront, Israël fleurira, et le monde entier sera rempli de son fruit. » Quand donc son fruit eut été répandu dans le monde entier, elle fut abandonnée à bon droit et mise à l'écart, celle qui jadis produisit un fruit excellent — car c'est d'elle qu'est issu le Christ selon la chair, ainsi que les apôtres —, mais qui maintenant n'est plus propre à la fructification. Car tout ce qui commence dans le temps finit nécessairement aussi dans le temps.

La Loi ayant commencé avec Moïse, il était donc normal qu'elle finît avec Jean, puisqu'était arrivé son accomplissement qui est le Christ : et c'est pourquoi, chez eux, « la Loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean ». Jérusalem aussi, par conséquent, après avoir commencé avec David et avoir accompli les temps de sa Loi, dut prendre fin lorsqu'apparut la nouvelle alliance. Car Dieu fait toutes choses avec mesure et ordre, et rien chez lui ne manque de mesure parce que rien non plus ne manque de nombre. Et il s'est exprimé avec bonheur, celui qui a dit que le Père lui-même, tout incommensurable qu'il soit, est mesuré dans le Fils : le Fils est en effet la mesure du Père, puisqu'il le comprend. Que, d'ailleurs, le service de ceux-là devait n'avoir qu'un temps, Isaïe le dit : « Elle sera délaissée, la fille de Sion, comme une cabane dans une vigne et comme une hutte dans une melonnière. » Quand délaisse-t-on ces choses ? N'est-ce pas lorsque le fruit est emporté et qu'il ne reste que les feuilles seules, qui ne peuvent plus fructifier ?

Et pourquoi parlons-nous de Jérusalem, alors que c'est aussi la figure du monde entier qui doit passer, le temps de son passage une fois venu, pour que le froment soit rassemblé dans le grenier, et la paille abandonnée et jetée au feu ? « Car le Jour du Seigneur sera brûlant comme une fournaise ; tous les pécheurs et les artisans d'iniquité seront du chaume, et le Jour qui vient les embrasera. » Or quel est-il, ce Seigneur qui doit faire venir un tel Jour ? Jean-Baptiste le fait connaître, lorsqu'il dit du Christ : « Lui, il vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu ; il tient en mains le van pour nettoyer son aire et il rassemblera le froment dans son grenier ; quant à la paille, il la brûlera au feu qui ne s'éteint pas. » Ce n'est donc pas un autre qui a fait le froment et un autre la paille, mais c'est un seul et le même ; et c'est lui aussi qui les juge, c'est-à-dire qui les sépare. Toutefois le froment et la paille sont des êtres sans âme ni raison ; ce qu'ils sont, ils le sont de par leur nature même. L'homme, au contraire, est raisonnable et, par là, semblable à Dieu ; créé libre et maître de ses actes, il est pour lui-même cause qu'il devient tantôt froment et tantôt paille. Aussi sera-t-il justement frappé d'exclusion, puisque, créé raisonnable, il a rejeté la droite raison pour mener une vie de brute, se détournant de la justice de Dieu, se livrant à tout esprit terrestre et se faisant l'esclave de toutes les voluptés. Comme le dit le prophète : « L'homme, alors qu'il était comblé d'honneur, se rendit semblable aux bêtes de somme. »

Conclusion : un seul Dieu

Ainsi donc, il n'y a qu'un seul et même Dieu. C'est lui qui roule les cieux comme un livre et qui renouvelle la face de la terre. C'est lui qui a fait les choses temporelles pour l'homme, afin que celui-ci, atteignant parmi elles à la plénitude de sa stature, produise pour fruit l'immortalité, et qui fait venir les éternelles à cause de son amour pour l'homme, « afin de montrer aux siècles à venir l'insondable richesse de sa bonté ». C'est lui qu'ont annoncé la Loi et les prophètes et que le Christ a reconnu pour son Père. Il est le Créateur, et il est aussi le Dieu au-dessus de toutes choses. Comme le dit Isaïe : « Je suis témoin, dit le Seigneur Dieu, ainsi que l'Enfant que j'ai choisi, pour que vous sachiez et que vous croyiez et que vous compreniez que Je suis. Avant moi il n'y eut pas d'autre Dieu, et il n'y en aura pas après moi. C'est moi qui suis Dieu et, en dehors de moi, il n'est pas de Sauveur. J'ai annoncé et j'ai sauvé. » Et encore : « Moi, Dieu, je suis le premier et je suis dans les temps à venir. » Ce n'est ni par vanité ni pour faire le fanfaron qu'il dit cela ; mais, parce qu'il est impossible sans l'aide de Dieu de connaître Dieu, par son Verbe il apprend aux hommes à connaître Dieu. A ceux-là donc qui ignorent ces choses et qui, à cause de cela, s'imaginent avoir découvert un

autre Père, on dira à juste titre : « Vous êtes dans l'erreur, ne connaissant ni les Ecritures ni la puissance de Dieu. »

2. LE PÈRE DU CHRIST, DIEU DES ANCIENS PATRIARCHES

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Car notre Seigneur et Maître, dans sa réponse aux Sadducéens qui niaient la résurrection et, à cause de cela, méprisaient Dieu et ridiculisaient la Loi, a tout à la fois prouvé la résurrection et fait connaître Dieu . « Pour ce qui est de la résurrection des morts, leur dit-il, n'avez-vous donc pas lu cette parole dite par Dieu . Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? » Et il ajoute : « Il n'est pas Dieu de morts, mais de vivants : pour lui, en effet, tous sont vivants » Par là il a fait clairement connaître que Celui qui, du sein du buisson, parla à Moïse et déclara être le Dieu des pères, c'est lui le Dieu des vivants. Or qui donc serait le Dieu des vivants, sinon le vrai Dieu, au-dessus duquel il n'est pas d'autre Dieu ? C'est lui qu'avait annoncé le prophète Daniel, lorsqu'à Cyrus, roi des Perses, qui lui demandait : « Pourquoi n'adores-tu pas Bel ? », il répondait . « Parce que je ne vénère pas des idoles faites de main d'homme, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre et qui a pouvoir sur toute chair. » Il disait encore : « J'adorerai le Seigneur, mon Dieu, parce que c'est lui le Dieu vivant » Ainsi le Dieu qu'adoraient les prophètes, le Dieu vivant, c'est lui le Dieu des vivants, ainsi que son Verbe, qui a parlé à Moïse, qui a aussi confondu les Sadducéens et octroyé la résurrection, démontrant à partir de la Loi à ces aveugles ces deux choses, la résurrection et Dieu. Car s'il n'est pas Dieu de morts, mais de vivants, et si lui-même est appelé le Dieu des pères qui se sont endormis, sans aucun doute ils sont vivants pour Dieu et n'ont pas péri, « puisqu'ils sont fils de la Résurrection » Or la Résurrection, c'est notre Seigneur en personne, ainsi qu'il le dit lui-même « Je suis la Résurrection et la Vie. » Et les pères sont ses fils, car il a été dit par le prophète « Au lieu de pères qu'ils étaient, ils sont devenus tes fils. » Le Christ lui-même est donc bien, avec le Père, le Dieu des vivants qui a parlé à Moïse et qui s'est manifesté aux pères.

« Abraham a vu mon jour . »

C'est précisément ce qu'il enseignait, lorsqu'il disait aux Juifs · « Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon jour; il l'a vu, et il s'est réjoui. » Qu'est-ce à dire ? « Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. » Il crut, en premier lieu, que c'était lui l'Auteur du ciel et de la terre, le seul Dieu, ensuite, qu'il rendrait sa postérité pareille aux étoiles du ciel C'est le mot même de Paul . « Comme des luminaires dans le monde. »

C'est donc à juste titre que, laissant là toute sa parenté terrestre, il suivait le Verbe de Dieu, se faisant étranger avec le Verbe afin de devenir concitoyen du Verbe. C'est à juste titre aussi que les apôtres, ces descendants d'Abraham, laissant là leur barque et leur père, suivaient le Verbe. C'est ajuste titre enfin que nous, qui avons la même foi qu'Abraham, prenant notre croix comme Isaac prit le bois, nous suivons ce même Verbe. Car, en Abraham, l'homme avait appris par avance et s'était accoutumé à suivre le Verbe de Dieu · Abraham suivit en effet dans sa foi le commandement du Verbe de Dieu, cédant avec empressement son fils unique et bien-aimé en sacrifice à Dieu, afin que Dieu aussi consentît, en faveur de toute sa postérité, à livrer son Fils bien-aimé et unique en sacrifice pour notre rédemption.

Ainsi, comme Abraham était prophète et qu'il voyait par l'Esprit le jour de la venue du Seigneur et l'« économie » de sa Passion, par laquelle lui-même et tous ceux qui comme lui croiraient en Dieu seraient sauvés, il tressaillit d'une grande joie. Le Seigneur n'était donc pas inconnu d'Abraham, puisque celui-ci désira voir son jour. Et pas davantage le Père du Seigneur, car, par le Verbe, Abraham avait été instruit sur Dieu, et il crut en lui : aussi cela lui fut-il imputé à justice par le Seigneur, car c'est la foi en Dieu qui justifie l'homme. Et c'est pourquoi il disait : « J'étendrai ma main vers le Dieu Très-Haut qui a créé le ciel et la terre. » Mais tout cela, les tenants d'opinions fausses s'efforcent de le renverser, à cause d'une seule phrase qu'ils comprennent de travers.

Objection : Nul n'a connu le Père avant la venue du Christ

Car, pour montrer à ses disciples que lui-même est le Verbe qui produit la connaissance du Père, et pour blâmer la prétention des Juifs à posséder Dieu tout en méprisant son Verbe, par qui Dieu est connu, le Seigneur disait : « Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et nul non plus ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra les révéler. » Voilà ce qu'a écrit Matthieu, et Luc aussi, et Marc de même ; Jean a omis ce passage. Mais ces gens, qui veulent en savoir plus long que les apôtres eux-mêmes, modifient ce texte comme suit : « Nul n'a connu le Père si ce n'est le Fils, ni le Fils si ce n'est le Père, et celui à qui le Fils les révélera » ; et ils l'expliquent en ce sens que le vrai Dieu n'a été connu de personne avant la venue de notre Seigneur : le Dieu prêché par les prophètes n'est pas, disent-ils, le Père du Christ.

Mais, lors même que le Christ n'aurait commencé d'exister qu'au moment de sa venue comme homme, que le Père ne se serait avisé qu'à partir de l'empereur Tibère de prendre soin des hommes et que la preuve serait faite que son Verbe n'a pas toujours été présent à l'ouvrage par lui modelé, même alors, au lieu d'imaginer faussement un autre Dieu, il eût fallu rechercher les causes d'une si grande négligence de sa part. Car aucune recherche ne peut être de telle nature ou prendre de telles proportions qu'elle aboutisse à changer Dieu et à vider de son objet notre foi au Créateur, en Celui qui nous nourrit de sa propre création : tout comme notre foi au Fils, notre amour pour le Père doit être ferme et inébranlable. Et Justin dit avec raison dans son traité contre Marcion : « Je n'aurais pas cru le Seigneur lui-même, s'il avait annoncé un autre Dieu que notre Créateur, notre Auteur et notre Nourricier. Mais c'est de la part du seul Dieu, de Celui qui a fait ce monde et nous a modelés, qui soutient et dirige toutes choses, qu'est venu vers nous le Fils unique, récapitulant en lui-même l'ouvrage par lui modelé : dès lors, ferme est ma foi en lui et inébranlable mon amour pour le Père, le Seigneur nous accordant l'une et l'autre. »

Car nul ne peut connaître le Père sans le Verbe de Dieu, c'est-à-dire si le Fils ne « révèle », ni connaître le Fils sans le « bon plaisir » du Père. Ce bon plaisir du Père, le Fils l'accomplit, car le Père envoie, tandis que le Fils est envoyé et vient. Et le Père, tout invisible et illimité qu'il soit en comparaison de nous, est connu de son propre Verbe et, tout inexprimable qu'il soit, est exprimé par lui ; réciproquement, le Verbe n'est connu que du Père seul : telle est la double vérité que nous a manifestée le Seigneur. Et c'est pourquoi le Fils révèle la connaissance du Père par sa propre manifestation : c'est la connaissance du Père que cette manifestation du Fils, car toutes choses sont manifestées par l'entremise du Verbe. Afin donc que nous sachions que c'est le Fils venu vers nous qui produit la connaissance du Père en ceux qui croient en lui, il disait à ses disciples : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, ni le Fils si ce n'est le Père, et ceux à qui le Fils les révélera », enseignant par là et ce qu'il est lui-même et ce qu'est le Père, afin que nous n'admettions pas d'autre Père que celui que révèle le Fils.

Or il est le Créateur « du ciel et de la terre », comme le prouvent les paroles de celui-ci, et non le prétendu Père qu'ont faussement imaginé Marcion, Valentin, Basilide, Carpocrate, Simon ou tous les « Gnostiques » au nom menteur. Car nul d'entre eux n'était le Fils de Dieu, tandis qu'il l'est, lui, le Christ Jésus notre Seigneur, contre qui ils érigent leur doctrine en osant prêcher un Dieu inconnaissable et en ne prenant même pas garde à ce qu'ils disent : car comment peut-il être inconnaissable, s'ils le connaissent ? Ce qui est connu, fût-ce de quelques-uns, n'est pas inconnaissable. Au reste, le Seigneur n'a pas annoncé que le Père et le Fils ne pouvaient d'aucune façon être connus, sans quoi sa venue eût été sans objet. Pourquoi fut-il venu ? Simplement pour nous dire : Ne cherchez pas Dieu, car il est inconnaissable et vous ne le trouverez pas ? C'est là, en effet, ce que le Christ aurait dit à leurs Eons, s'il faut en croire les disciples de Valentin. C'est une ineptie. Ce que nous enseigne le Seigneur, le voici : personne ne peut connaître Dieu à moins que Dieu ne l'enseigne, autrement dit nous ne pouvons sans l'aide de Dieu connaître Dieu ; mais, que nous le connaissions, c'est la volonté même du Père, puisque ceux-là le connaîtront auxquels le Fils le révélera.

Et tel fut bien le but dans lequel le Père révéla le Fils : se manifester par lui à tous, pour accueillir en toute justice dans l'incorruptibilité et l'éternel rafraîchissement ceux qui croient en lui — et croire en lui, c'est faire sa volonté — et enfermer en toute justice dans les ténèbres qu'ils se sont eux-mêmes choisies ceux qui ne croient pas et qui à cause de cela fuient sa lumière. C'est donc à tous que le Père s'est révélé, en rendant son Verbe visible à tous, comme c'est aussi à tous que le Verbe a montré le Père et le Fils, puisqu'il a été vu de tous : et c'est pourquoi juste sera le jugement de Dieu sur tous, puisque, après avoir vu pareillement, ils n'ont pas pareillement cru.

En effet, déjà par la création le Verbe révèle le Dieu Créateur, et par le monde le Seigneur Ordonnateur du monde, et par l'ouvrage modelé l'Artiste qui l'a modelé, et par le Fils le Père qui l'a engendré : tous le disent pareillement, mais tous ne croient pas pareillement pour autant. De même, par la Loi et les prophètes, le Verbe a annoncé tout à la fois lui-même et le Père : le peuple entier a entendu pareillement, mais tous n'ont pas cru pareillement pour autant. Enfin, par l'entremise du Verbe en personne devenu visible et palpable, le Père s'est montré, et, si tous n'ont pas cru pareillement en lui, tous n'en ont pas moins vu le Père dans le Fils : car la Réalité invisible qu'on voyait dans le Fils était le Père, et la Réalité visible en laquelle on voyait le Père était le Fils. C'est pourquoi, lui présent, tous . disaient qu'il était le Christ et nommaient Dieu. Même les démons disaient en voyant le Fils : « Nous savons qui tu es, le Saint de Dieu. » Le diable tentateur disait en le voyant : « Si tu es le Fils de Dieu... » Tous voyaient et nommaient le Fils et le Père, mais tous ne croyaient pas pour autant.

Car il fallait que la vérité fût attestée par tous, pour le salut de ceux qui croiraient et la condamnation de ceux qui ne croiraient pas : de la sorte, tous seraient jugés avec justice, et la foi au Père et au Fils serait garantie par tous, c'est-à-dire corroborée par tous en recevant témoignage de tous, et de ceux du dedans à titre d'amis, et de ceux du dehors à titre d'ennemis. Car la preuve vraie et irréfragable est celle qui porte le sceau du témoignage des adversaires eux-mêmes : ceux-ci, dans l'instant où ils la voyaient de leurs yeux, étaient convaincus au sujet de la réalité présente, lui rendaient témoignage et apposaient leur sceau; mais, après cela, ils se jetaient dans une attitude hostile, se faisaient accusateurs et eussent voulu que leur propre témoignage ne fût point vrai. Ce n'était donc pas un autre qui était connu, et un autre qui disait : « Nul ne connaît le Père », mais un seul et le même. Toutes choses lui ont été soumises par le Père, et de tous il reçoit ce témoignage qu'il est vraiment homme et qu'il est vraiment Dieu, du Père, de l'Esprit, des anges, de la création, des hommes, des esprits apostats, des démons, de l'ennemi et, pour finir, de la mort elle-même. Ainsi le Fils, en servant le Père, conduit toutes choses à leur perfection depuis le commencement jusqu'à la fin, et sans lui personne ne peut connaître Dieu. Car la connaissance du Père, c'est le Fils ; quant à la connaissance du Fils, c'est le Père qui la révèle par l'entremise du Fils. Et c'est pourquoi le Seigneur disait : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, ni le Fils si ce n'est le Père, et tous ceux à qui le Fils les révélera. » Car le mot « révélera » n'a pas exclusivement le sens futur, comme si le Verbe n'avait commencé à manifester le Père qu'après être né de Marie, mais il a une portée générale et vise la totalité du temps. Depuis le commencement, en effet, le Fils, présent à l'ouvrage par lui modelé, révèle le Père à tous ceux à qui le Père le veut, et quand il le veut, et comme il le veut. Et c'est pourquoi, en toutes choses et à travers toutes choses, il n'y a qu'un seul Dieu Père, un seul Verbe, un seul Esprit et un seul salut pour tous ceux qui croient en lui.

Abraham a connu le Père par le Verbe

Abraham connut donc, lui aussi, par le Verbe, le Père «qui a fait le ciel et la terre», et c'est celui-ci qu'il proclama Dieu. Il apprit également la venue du Fils de Dieu parmi les hommes, par laquelle sa postérité deviendrait pareille aux étoiles du ciel ; il désira alors voir ce jour, afin de pouvoir lui aussi embrasser le Christ, et, l'ayant vu de façon prophétique par l'Esprit, il exulta. C'est pourquoi Siméon, qui était de sa postérité, portait à son accomplissement la joie du patriarche et disait : « Maintenant, Seigneur, tu laisses ton serviteur s'en aller selon ta parole dans la Paix, car mes yeux ont vu ton Salut que tu as préparé à la face de tous les peuples, Lumière pour éclairer les nations et Gloire de ton peuple Israël. » De leur côté, les anges annoncèrent « une grande joie » aux bergers

qui veillaient dans la nuit. Et Elisabeth¹ disait, elle aussi : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a exulté en Dieu mon Sauveur. » L'exultation d'Abraham descendait de la sorte en ceux de sa postérité qui veillaient, qui voyaient le Christ et qui croyaient en lui ; mais cette même exultation revenait aussi sur ses pas et remontait des fils vers Abraham qui, déjà, avait désiré voir le jour de la venue du Christ. C'est donc à bon droit que le Seigneur lui rendait témoignage, en disant : « Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon jour ; il l'a vu, et il s'est réjoui. » Ce n'est pas seulement à propos d'Abraham qu'il disait cela, mais il entendait montrer que tous ceux qui, depuis le commencement, eurent la connaissance de Dieu et prophétisèrent la venue du Christ, avaient reçu cette révélation du Fils lui-même. Et c'est ce Fils qui, dans les derniers temps, s'est fait visible et palpable et a conversé avec le genre humain, afin de susciter à partir de pierres des fils à Abraham, d'accomplir la promesse faite par Dieu à celui-ci et de rendre sa postérité pareille aux étoiles du ciel. Comme le dit Jean-Baptiste : « Dieu peut, en effet, à partir de ces pierres, susciter des fils à Abraham. » Cela, Jésus l'a fait en nous arrachant au culte des pierres, en nous retirant d'une dure et stérile parenté et en créant en nous une foi semblable à celle d'Abraham. Et Paul en témoigne, lorsqu'il dit que nous sommes fils d'Abraham selon la ressemblance de la foi et la promesse de l'héritage.

Conclusion : un seul et même Dieu

Il n'y a donc qu'un seul et même Dieu. C'est lui qui a appelé Abraham et qui lui a donné la promesse. C'est lui le Créateur, et c'est également lui qui, par le Christ, dispose « comme des luminaires dans le monde » ceux d'entre les gentils qui ont cru : « Vous êtes, dit-il, la lumière du monde », c'est-à-dire « pareils aux étoiles du ciel ». Celui-là, ainsi que nous l'avons montré, nul ne le connaît si ce n'est le Fils et ceux à qui le Fils le révélera, mais le Fils le révèle à tous ceux par qui le Père veut être connu ; et ainsi, sans le bon plaisir du Père comme sans le ministère du Fils, personne ne connaîtra Dieu. C'est pourquoi le Seigneur disait à ses disciples : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie, et personne ne vient au Père que par moi. Si vous m'avez connu, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès à présent vous l'avez connu et vous l'avez vu. » D'où il ressort clairement que c'est par le Fils, c'est-à-dire par le Verbe, qu'on le connaît.

Et voilà pourquoi les Juifs se sont égarés loin de Dieu : ils n'ont pas reçu son Verbe et ils se sont imaginé qu'ils pourraient connaître Dieu par le Père lui-même, sans le Verbe, c'est-à-dire sans le Fils. C'était méconnaître Celui qui, sous une forme humaine, s'était entretenu avec Abraham, et une autre fois avec Moïse, en lui disant : « J'ai vu l'affliction de mon peuple en Egypte, et je suis descendu pour les délivrer » Cette activité, en effet, le Fils, qui n'est autre que le Verbe de Dieu, l'exerçait depuis le commencement. Car le Père n'avait pas besoin d'anges pour faire le monde et modeler l'homme en vue duquel fut fait le monde, et il n'était pas davantage dépourvu d'aide pour l'ordonnance des créatures et l'« économie » des affaires humaines, mais il possédait au contraire un ministère d'une richesse inexprimable, assisté qu'il est pour toutes choses par ceux qui sont tout à la fois sa Progéniture et ses Mains, à savoir le Fils et l'Esprit, le Verbe et la Sagesse, au service et sous la main desquels sont tous les anges. Ils sont donc vains ceux qui, à cause de la phrase « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils », introduisent un autre Père inconnaissable.

Vains aussi Marcion et ses disciples, qui expulsent Abraham de l'héritage, alors que l'Esprit, par plusieurs et notamment par Paul, lui rend ce témoignage : « Il crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. » Le Seigneur aussi lui rend témoignage : d'abord lorsque, lui suscitant des fils à partir de pierres et rendant sa postérité pareille aux étoiles du ciel, il dit : « Ils viendront du levant et du couchant, du nord et du midi, et ils prendront place à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des deux » ; puis lorsqu'il redevient aux Juifs : « ... quand vous verrez Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, tandis que vous, vous serez jetés dehors. » Il est donc clair que ceux qui contestent le salut d'Abraham et imaginent un autre Dieu que Celui qui lui fit la promesse, sont en dehors du royaume de Dieu et privés de l'héritage de l'incorruptibilité : car ils méprisent et blasphèment le Dieu qui introduit dans le royaume des cieux Abraham et sa postérité, c'est-à-dire l'Église, qui, par Jésus-Christ, reçoit la filiation adoptive et l'héritage promis à Abraham.

3. LE CHRIST, OBSERVATEUR DE LA LOI

La femme guérie par le Christ le jour du sabbat

Car c'est de la postérité de celui-ci que le Seigneur prenait la défense, lorsqu'il la délivrait de ses liens et l'appelait au salut, comme il l'a clairement montré à propos de la femme guérie par lui, en disant à ceux qui n'avaient pas une foi semblable à celle d'Abraham : «Hypocrites, est-ce que chacun de vous, le jour du sabbat, ne délie pas son bœuf ou son âne pour le mener boire ? Et cette femme, une fille d'Abraham, que Satan tenait liée depuis dix-huit ans, il n'eût pas fallu la délivrer de ce lien le jour du sabbat ! » De toute évidence, il délivrait et vivifiait ceux qui, à la ressemblance d'Abraham, croyaient en lui, et il n'enfreignait pas la Loi en le faisant le jour du sabbat, car la Loi ne défendait pas de guérir des hommes le jour du sabbat : elle les faisait circoncire ce jour-là, prescrivait aux prêtres d'accomplir leur service pour le peuple et n'interdisait pas même le soin des animaux dépourvus de raison. Même la piscine de Siloé opérait souvent des guérisons le jour du sabbat, et pour ce motif une foule de gens la fréquentaient. La Loi commandait qu'on s'abstînt, le jour du sabbat, de toute œuvre servile, c'est-à-dire de tout gain réalisé par le commerce et par toute autre industrie terrestre ; en revanche, elle invitait à accomplir les œuvres de l'âme, celles qui se font par la réflexion et par les paroles, pour le bien du prochain. C'est pourquoi le Seigneur reprenait ceux qui lui reprochaient injustement de faire des guérisons le jour du sabbat : loin d'abolir la Loi, il l'accomplissait au contraire, exécutant l'œuvre du grand-prêtre, rendant Dieu propice aux hommes, purifiant les lépreux, guérissant les malades, et mourant enfin lui-même pour que l'homme exilé sortît de sa peine et revînt sans crainte dans son héritage.

Les épis égrenés par les disciples

La Loi n'interdisait pas davantage aux affamés, le jour du sabbat, de prendre leur nourriture de ce qui se trouvait à leur portée ; mais elle défendait de moissonner et d'engranger. Aussi le Seigneur rétorqua-t-il à ceux qui blâmaient ses disciples, sous prétexte qu'ils froissaient des épis pour les manger : « Vous n'avez donc pas lu ce que fit David, quand il eut faim : comment il entra dans la maison de Dieu, mangea des pains de proposition et en donna à ses compagnons, alors qu'il n'était permis d'en manger qu'aux prêtres seuls ? » Par ces paroles de la Loi, il excusait ses disciples et laissait entendre qu'il était permis aux prêtres d'agir librement. Or, prêtre, David l'était aux yeux de Dieu, quoiqu'il fût persécuté par Saül, car tout roi juste possède le rang sacerdotal. Prêtres, tous les disciples du Seigneur l'étaient aussi, eux qui n'avaient ici-bas pour héritage ni champs ni maisons, mais vquaient sans cesse au service de l'autel et de Dieu. C'est à leur sujet que Moïse dit dans le Deutéronome, à la bénédiction de Lévi : « Celui qui dit à son père et à sa mère : Je ne t'ai point vu, et qui n'a pas connu ses frères et a renoncé à ses enfants, celui-là a observé tes commandements et gardé ton alliance. » Quels étaient-ils, ceux qui avaient abandonné père et mère et avaient renoncé à tous leurs proches à cause du Verbe de Dieu et de son alliance, sinon les disciples du Seigneur ? C'est d'eux encore que Moïse dit : « Ils n'auront pas de part d'héritage, car le Seigneur en personne sera leur part. » Et encore : « Les prêtres lévites, la tribu entière de Lévi, n'auront ni part ni héritage avec Israël ; les fruits offerts au Seigneur seront leur héritage, et ils les mangeront. » C'est pourquoi Paul dit : «Je ne cherche pas le don, mais je cherche le fruit. » Ainsi donc, puisque les disciples du Seigneur possédaient l'héritage lévite, il leur était permis, quand ils avaient faim, de prendre leur nourriture dans les champs, car « l'ouvrier est digne de sa nourriture », et « les prêtres, dans le Temple, enfreignent le sabbat et ne sont pas coupables ». Pourquoi donc n'étaient-ils pas coupables ? Parce que, se trouvant dans le Temple, ils exécutaient le service du Seigneur et non celui du monde. Ils accomplissaient donc la Loi, loin de la transgresser comme cet homme qui, de sa propre initiative, rapporta du bois sec dans le camp de Dieu. Il fut lapidé à juste titre, car « tout arbre qui ne porte pas de fruit est coupé et jeté au feu », et « quiconque détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ».

4. LA Loi ET L'ÉVANGILE, ÉTAPES D'UNE CROISSANCE

Servitude et liberté

Toutes choses relèvent donc d'une seule et même substance, autrement dit proviennent d'un seul et même Dieu, comme le Seigneur le déclare encore à ses disciples : « C'est pourquoi tout scribe instruit de ce qui regarde le royaume des cieux est semblable à un Maître de maison qui extrait de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes. » Il n'a pas enseigné qu'un autre extrait les choses anciennes et un autre les choses nouvelles, mais que c'est un seul et le même. Car le Maître de maison, c'est le Seigneur : il a autorité sur toute la maison paternelle, fixant pour les esclaves encore grossiers une Loi adaptée, mais donnant aux hommes libres et justifiés par la foi des préceptes appropriés et ouvrant aux enfants son propre héritage. Les scribes instruits de ce qui regarde le royaume des cieux, ce sont ses disciples, au sujet desquels il dit ailleurs aux Juifs : « Voici que je vous envoie des sages, des scribes et des docteurs : vous en tuerez et pourchasserez de ville en ville. » Quant aux choses anciennes et nouvelles qui sont extraites du trésor, ce sont incontestablement les deux Testaments : les choses anciennes sont la Loi antérieure, et les nouvelles, la vie selon l'Évangile. C'est à propos de celle-ci que David dit : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau. » Et Isaïe : « Chantez au Seigneur un hymne nouveau. Son commencement : Son nom est glorifié aux extrémités de la terre, on annonce ses hauts faits dans les îles. » Et Jérémie : « Voici, dit-il, que je vais établir une alliance nouvelle, différente de celle que j'ai conclue avec vos pères sur le mont Horeb. » Ces deux Testaments, un seul et même Maître de maison les a extraits de son trésor, le Verbe de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ : c'est lui qui s'est entretenu avec Abraham et avec Moïse, et c'est également lui qui nous a rendu la liberté dans la nouveauté, c'est-à-dire amplifié la grâce venant de lui.

Figures et réalité

« Il y a ici, dit-il en effet, plus que le Temple. » Or, le plus ou le moins ne se disent pas de choses qui n'ont entre elles rien de commun, sont de natures contraires et se combattent mutuellement, mais de choses qui sont de même substance et communient l'une avec l'autre, ne différant que par la quantité et la grandeur, comme l'eau diffère de l'eau, la lumière de la lumière, la grâce de la grâce. La grâce de la liberté est donc supérieure à la Loi de la servitude, et c'est pour ce motif que, débordant les limites d'un seul peuple, elle s'est répandue dans le monde entier. Il n'y a cependant qu'un seul et même Seigneur, et c'est lui qui donne aux hommes plus que le Temple, et plus que Salomon, et plus que Jonas, à savoir sa propre présence et la résurrection d'entre les morts ; il ne change pas Dieu pour autant, ni n'annonce un autre Père, mais Celui-là même qui a toujours davantage à distribuer à ses familiers et qui, à mesure que progresse leur amour pour lui, leur accorde des biens plus nombreux et plus grands. C'est en ce sens que le Seigneur disait à ses disciples : « Vous verrez des choses encore plus grandes que celles-ci. » Paul dit aussi : « Ce n'est pas que j'aie déjà reçu le prix, ou que je sois déjà justifié, ou que je sois déjà parvenu à la perfection » ; « car nous ne connaissons qu'imparfaitement et nous ne prophétisons qu'imparfaitement ; mais quand sera venu ce qui est parfait, ce qui est imparfait sera aboli. » De même donc que, une fois venu ce qui est parfait, ce n'est pas un autre Père que nous verrons, mais Celui-là même que maintenant nous désirons voir — car « bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu » — ; de même que ce n'est pas un autre Christ Fils de Dieu que nous accueillerons, mais Celui qui est né de Marie, qui a souffert, en qui nous croyons et que nous aimons — comme le dit Isaïe : « On dira en ce jour-là : Voici le Seigneur notre Dieu, en qui nous avons espéré, et nous avons exulté en notre Salut », et comme le dit également Pierre dans son épître : « Lorsque vous verrez celui en qui, sans le voir encore, vous croyez, vous tressaillirez d'une joie inexprimable » — ; de même que ce n'est pas un autre Esprit Saint que nous recevrons, mais celui qui est avec nous et « qui crie : Abba, Père ! », et que c'est en ceux-là mêmes que nous croîtrons et progresserons de

manière à jouir des biens de Dieu non plus dans un miroir et en énigmes, mais par une vue immédiate — : de même maintenant aussi, en recevant plus que le Temple et plus que Salomon, c'est-à-dire la présence du Fils de Dieu, nous n'avons pas appris à connaître un autre Dieu que l'Auteur et le Créateur de toutes choses qui a été révélé depuis le commencement, ni un autre Christ Fils de Dieu que Celui qui a été prêché par les prophètes.

Car, comme la nouvelle alliance était connue et prédite par les prophètes, Celui qui devait l'établir était prêché lui aussi conformément au bon plaisir du Père : il était manifesté aux hommes de la manière que Dieu voulait, afin que ceux qui mettraient en lui leur confiance puissent progresser sans cesse et, par les diverses alliances, atteindre à la plénitude achevée du salut. Car il n'y a qu'un seul salut et qu'un seul Dieu ; mais, pour conduire l'homme à son achèvement, il y a des préceptes multiples, et nombreux sont les degrés qui l'élèvent jusqu'à Dieu. Eh quoi ! A un roi terrestre, qui n'est qu'un homme, il est loisible d'octroyer maintes fois de grands avancements à ses sujets : et il ne serait pas permis à Dieu, tout en demeurant identique à lui-même, de distribuer toujours plus abondamment sa grâce au genre humain et, par des dons toujours plus grands, d'honorer constamment ceux qui lui plaisent ? Si, par contre, le progrès consiste à imaginer faussement un autre Père que Celui qui fut annoncé depuis le commencement, ce sera un progrès identique que d'en imaginer un troisième par delà celui qu'on croira avoir trouvé en second lieu, puis un quatrième à partir du troisième, puis un autre encore. Et c'est ainsi qu'un esprit de cette sorte, tout en croyant progresser toujours, jamais ne s'arrêtera au Dieu unique : repoussé loin de Celui qui est, et revenu en arrière, il cherchera Dieu sans fin, mais il ne le trouvera jamais ; il ne cessera de nager dans l'«abîme» de l'insaisissable, à moins que, converti par la pénitence, il ne revienne au lieu d'où il a été rejeté, proclamant et croyant seul Dieu Père le Créateur qu'ont annoncé la Loi et les prophètes et à qui le Christ a rendu témoignage.

C'est ainsi qu'il répliquait à ceux qui accusaient ses disciples de ne pas garder la tradition des anciens : « Et vous, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ? Car Dieu a dit : Honore ton père et ta mère, et : Quiconque maudira son père ou sa mère, qu'il soit mis à mort ! » Et il leur disait une deuxième fois : « Vous avez violé la parole de Dieu à cause de votre tradition. » Par là, de la façon la plus nette, le Christ reconnaissait pour Père et pour Dieu Celui qui a dit dans la Loi : « Honore ton père et ta mère, afin qu'il t'arrive du bien » ; le Seigneur véridique reconnaissait aussi pour « parole de Dieu » le commandement de la Loi et ne déclarait Dieu personne d'autre que son Père.

Prédictions et accomplissement

C'est donc avec raison que Jean le montre disant aux Juifs : « Vous scrutez les Ecritures, dans lesquelles vous croyez avoir la vie éternelle : ce sont elles qui me rendent témoignage, et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » Comment donc les Ecritures lui eussent-elles rendu témoignage, si elles ne provenaient d'un seul et même Père, en instruisant par avance les hommes de la venue de son Fils et en leur annonçant par avance le salut qui vient de lui ? « Si vous croyiez Moïse, disait-il, vous me croiriez moi aussi, car c'est de moi qu'il a écrit. » De fait, partout, dans les Ecritures de Moïse, est semé le Fils de Dieu : tantôt il s'entretient avec Abraham, tantôt il donne à Noé les dimensions de l'arche, tantôt il cherche Adam, tantôt il fait venir le jugement sur les habitants de Sodome, ou encore il apparaît, guide Jacob sur les chemins et, du sein du buisson, parle à Moïse. Innombrables sont les textes où Moïse montre le Fils de Dieu. Même le jour de sa Passion, il ne l'a pas ignoré, mais il l'a annoncé par avance de façon figurative en le nommant la Pâque : et c'est en ce jour-là même, prêché si longtemps à l'avance par Moïse, que le Seigneur a souffert, accomplissant ainsi la Pâque. Et ce n'est pas seulement le jour qu'il a préfiguré, mais le lieu, la fin des temps et le signe du coucher du soleil, en disant : « Tu ne pourras immoler la Pâque dans aucune de tes villes, que le Seigneur ton Dieu te donne, mais seulement dans le lieu que le Seigneur ton Dieu aura choisi pour que son Nom y soit invoqué ; tu immoleras la Pâque le soir, au coucher du soleil. »

Mais, déjà auparavant, il avait clairement indiqué la venue de celui-ci, en disant : « Le prince issu de Juda ne fera pas défaut, ni le chef sorti de ses cuisses, jusqu'à ce que vienne Celui à qui cela est réservé, et lui-même sera l'attente des nations Il attachera son ânon à la vigne, et au sarment le petit de l'ânesse. Il lavera son vêtement dans le vin, et son manteau dans le sang de la grappe, ses yeux seront brillants, plus que le vin, et ses dents seront blanches, plus que le lait » Qu'ils cherchent donc, ces gens qui passent pour tout scruter, à quel moment ont fait défaut le prince et le chef issus de Juda, et qui est l'attente des nations, qui la vigne, qui son ânon, qui le vêtement, qui les yeux, qui les dents, qui le vin ! Qu'ils scrutent chacun des mots susdits, et ils trouveront qu'ils n'annoncent personne d'autre que notre Seigneur Jésus-Christ. Voilà pourquoi Moïse, voulant reprocher au peuple son ingratitude à l'égard de celui-ci, leur dit : « Ainsi donc, peuple insensé et dépourvu de sagesse, voilà ce que vous rendez au Seigneur ! ». Il indique encore que Celui qui les a créés et faits au commencement, le Verbe, se montrera aussi dans les derniers temps, « suspendu au bois » pour nous racheter et nous vivifier, et qu'ils ne croiront pas en lui . « Ta Vie, dit-il, sera suspendue sous tes yeux, et tu ne croiras pas en ta Vie » Et encore · « Celui-ci n'est-il pas ton Père qui t'a acquis, qui t'a fait, qui t'a créé ? »

Annonces et présence

Et non seulement les prophètes, mais beaucoup de justes connurent d'avance par l'Esprit sa venue et demandèrent à parvenir jusqu'à ce temps où ils verraient de leurs yeux leur Seigneur et entendraient ses paroles. C'est ce que le Seigneur a clairement montré, en disant à ses disciples « Beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu » Comment eussent-ils donc désiré voir et entendre, s'ils n'avaient connu par avance sa venue ? Et comment l'eussent-ils connue par avance, s'ils n'en avaient reçu de lui la connaissance anticipée ? Et comment les Ecritures lui rendraient-elles témoignage, si un seul et même Dieu n'avait, en tout temps, tout révélé et montré à l'avance par l'entremise du Verbe à ceux qui croient, tantôt s'entretenant avec l'ouvrage par lui modelé, tantôt donnant la Loi, tantôt reprenant, tantôt encourageant, puis libérant l'esclave et faisant de lui son fils, et enfin, au temps opportun, lui accordant l'héritage de l'incorruptibilité en vue du plein achèvement de l'homme ? Car il l'a modelé en vue d'une croissance et d'une maturité, selon le mot de l'Écriture · « Croissez et multipliez »

C'est précisément en ceci que Dieu diffère de l'homme . Dieu fait, tandis que l'homme est fait Celui qui fait est toujours le même, tandis que ce qui est fait reçoit obligatoirement un commencement, un état intermédiaire et une maturité. Dieu donne ses bienfaits, tandis que l'homme les reçoit. Dieu est parfait en toutes choses, égal et semblable à lui-même, tout entier Lumière, tout entier Pensée, tout entier Substance et Source de tous biens, tandis que l'homme reçoit progrès et croissance vers Dieu Car, autant Dieu est toujours le même, autant l'homme qui sera trouvé en Dieu progressera toujours vers Dieu . Dieu ne cessera pas plus de combler et d'enrichir l'homme, que l'homme d'être comblé et enrichi par Dieu. Car il sera le réceptacle de sa bonté et l'instrument de sa glorification, l'homme reconnaissant envers Celui qui l'a fait, en revanche, il sera le réceptacle de son juste jugement, l'homme ingrat, qui méprise Celui qui l'a modelé et ne se soumet pas à son Verbe. Car celui-ci même a promis de donner le surplus à ceux qui ne cessent de porter du fruit et de multiplier l'argent du Seigneur : « Très bien, dit-il, serviteur bon et fidèle; parce que tu as été fidèle en peu, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton Seigneur » : c'est bien le même Seigneur qui promet le surplus.

De même donc qu'à ceux qui fructifient maintenant il a promis de donner ce surplus par un don de sa grâce et nullement par une mutation de notre connaissance — car c'est le même Seigneur qui demeurera et le même Père qui sera révélé —, ainsi, par sa venue, un seul et même Seigneur a procuré aux hommes postérieurs à celle-ci un don de grâce plus grand que sous l'ancienne alliance. Car les uns, qui entendaient dire par des serviteurs que le Roi allait venir, ressentaient une joie mesurée, selon qu'ils espéraient cette venue ; mais les autres, qui l'ont vu présent, qui ont obtenu la liberté et qui ont joui de ses dons, éprouvent une joie plus grande, une allégresse plus pleine, réjouis

qu'ils sont par la présence du Roi. Comme le dit David : « Mon âme exultera dans le Seigneur et se réjouira dans son Salut » Et c'est pourquoi, lorsque celui-ci fit son entrée à Jérusalem, tous ceux qui se trouvaient sur le chemin et qui, à la suite de David, désiraient ardemment en leur âme, reconnurent leur Roi, étendirent leurs vêtements sous ses pas et ornèrent le chemin de rameaux verdoyants, en s'écriant dans un débordement de joie et d'allégresse : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » Mais ce fut alors de la jalousie chez les mauvais intendants, qui circonvenaient leurs inférieurs, dominaient sur les esprits mal affermis et, pour ce motif, ne voulaient pas que fût venu le Roi. Ils lui dirent : « Entends-tu ce qu'ils disent ? » Et le Seigneur de répliquer : « N'avez-vous jamais lu : C'est de la bouche des petits enfants et des nourrissons que tu as préparé une louange ? » Cet oracle de David relatif au Fils de Dieu, il le montrait réalisé en lui-même, et il laissait entendre qu'ils ne connaissaient ni le sens de l'Écriture ni l'«économie» de Dieu, tandis qu'il était, lui, le Christ qu'avaient annoncé les prophètes, Celui dont « le nom est un objet d'admiration sur toute la terre » parce que son Père « a préparé une louange de la bouche des petits enfants et des nourrissons », à cause de quoi « sa gloire a été élevée au-dessus des cieux ».

Conclusion : un seul Dieu, Auteur des deux alliances

Si donc Celui-là même est présent qui fut annoncé par les prophètes, le Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, et si sa venue a procuré une grâce plus pleine et un don plus grand à ceux qui l'ont reçu, il est clair que le Père lui aussi est Celui-là même qui était annoncé par les prophètes, et que le Fils venu vers nous n'a pas apporté la connaissance d'un autre Père, mais du même, de Celui qui avait été prêché depuis le commencement. Et, de la part de ce Père, il a apporté la liberté à ceux qui le servaient loyalement, avec empressement et de tout leur cœur; mais à ceux qui méprisaient Dieu et ne lui étaient pas soumis, à ceux qui en vue d'une gloire humaine affectaient d'observer des purifications tout extérieures — elles avaient été données comme une figure des choses à venir, la Loi esquissant les choses éternelles par les temporelles, et les célestes par les terrestres —, à ceux qui, dans cette pratique, affectaient d'aller au delà de ce qui avait été dit, comme s'ils eussent été plus zélés que Dieu lui-même, alors qu'au dedans ils étaient pleins d'hypocrisie, de cupidité et de toute malice, à ceux-là il a apporté la ruine définitive en les retranchant de la vie.

5. L'ÉVANGILE, ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI

L'amour de Dieu et du prochain, résumé de la Loi et de l'Évangile

Car la tradition de leurs anciens, qu'ils affectaient d'observer à l'égal d'une loi, était contraire à la Loi de Moïse. C'est pourquoi Isaïe dit : « Tes cabaretiers mêlent le vin avec de l'eau », pour montrer qu'à l'austère précepte de Dieu les anciens mêlaient une tradition aqueuse, c'est-à-dire ajoutaient une loi frelatée et contraire à la Loi. C'est ce que le Seigneur a clairement fait voir, en leur disant : « Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ? » Non contents de violer la Loi de Dieu par leur transgression en mêlant le vin avec de l'eau, ils ont dressé contre elle leur propre loi, qu'on appelle encore aujourd'hui loi pharisaïque. Ils y suppriment certaines choses, en ajoutent d'autres, en interprètent d'autres à leur guise : ainsi en usent particulièrement leurs docteurs. Voulant défendre ces traditions, ils ne se sont pas soumis à la Loi de Dieu qui les orientait vers la venue du Christ, et ils sont allés jusqu'à reprocher au Seigneur de faire des guérisons le jour du sabbat, ce que, nous l'avons déjà dit, la Loi ne défendait pas, puisqu'elle-même guérissait d'une certaine manière, en faisant circoncire l'homme ce jour-là; cependant ils ne se reprochaient rien à eux-mêmes, alors que, par leur tradition et par la loi pharisaïque susdite, ils transgressaient le commandement de Dieu et n'avaient pas l'essentiel de la Loi, à savoir l'amour envers Dieu.

Que cet amour soit en effet le premier et le plus grand commandement, et que le second soit l'amour envers le prochain, c'est ce que le Seigneur a enseigné, en disant que toute la Loi et les prophètes se

rattachent à ces commandements. Et lui-même n'a pas apporté de commandement plus grand que celui-là, mais il a renouvelé ce commandement même, en enjoignant à ses disciples d'aimer Dieu de tout leur cœur et leur prochain comme eux-mêmes. S'il était descendu d'auprès d'un autre Père, jamais il n'aurait fait usage du premier et du plus grand commandement de la Loi : il se serait évertué de toutes manières à en apporter un plus grand d'auprès du Père parfait et à ne pas faire usage de celui qu'avait donné l'Auteur de la Loi. Paul dit aussi que la charité est l'accomplissement de la Loi ; tout le reste étant aboli, seules demeurent la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande de toutes, c'est la charité; sans la charité envers Dieu, ni la connaissance n'a d'utilité, ni la compréhension des mystères, ni la foi, ni la prophétie, mais tout est vain et superflu sans la charité; la charité, elle, rend l'homme parfait, et celui qui aime est parfait dans le siècle présent et dans le siècle futur : car jamais nous ne cesserons d'aimer Dieu, mais, plus nous le contemplerons, plus nous l'aimerons.

Ainsi donc, puisque dans la Loi comme dans l'Évangile le premier et le plus grand commandement est le même, à savoir aimer le Seigneur Dieu de tout son cœur, et le second pareillement, à savoir aimer son prochain comme soi-même, la preuve est faite qu'il n'y a qu'un seul et même Auteur de la Loi et de l'Évangile. Les commandements essentiels de la vie, du fait qu'ils sont les mêmes de part et d'autre, manifestent en effet le même Seigneur : car, s'il a édicté des commandements particuliers adaptés à l'une et l'autre alliance, pour ce qui est des commandements universels et les plus importants, sans lesquels il n'est pas de salut, ce sont les mêmes qu'il a proposés de part et d'autre. Qui le Seigneur n'aurait-il pas confondu, lorsqu'à ceux qu'il enseignait, foule et disciples, il affirmait, dans les termes que voici, que la Loi ne venait pas d'un autre Dieu : « C'est sur la chaire de Moïse que se sont assis les scribes et les Pharisiens : observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas selon leurs actes, car ils disent et ne font pas ; ils lient des fardeaux pesants et les placent sur les épaules des hommes, mais eux, ils ne veulent pas même les remuer du doigt » ? Il ne condamnait donc pas la Loi de Moïse, puisqu'il invitait à l'observer tant que subsistait Jérusalem : mais c'était eux qu'il blâmait, parce que, tout en proclamant les paroles de la Loi, ils étaient vides d'amour et, à cause de cela, violateurs de la Loi à l'égard de Dieu et du prochain. Comme le dit Isaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi ; c'est en vain qu'ils me rendent un culte, car les doctrines qu'ils enseignent ne sont que des commandements d'hommes. » Ce n'est pas la Loi de Moïse qu'il appelle «commandements d'hommes», mais les traditions de leurs anciens, forgées de toutes pièces, pour la défense desquelles ils rejetaient la Loi de Dieu et, à cause de cela, ne se soumirent pas non plus à son Verbe. C'est en effet ce que Paul dit à leur sujet : « Méconnaissant la justice de Dieu et voulant établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu : car le Christ est la fin de la Loi, pour la justification de tout croyant. » Comment le Christ serait-il la fin de la Loi, s'il n'en avait été aussi le principe ? Car Celui qui a amené la fin est aussi Celui qui a réalisé le principe. C'est lui qui disait à Moïse : «J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, et je suis descendu pour les délivrer. » Dès le principe, en effet, le Verbe de Dieu s'était accoutumé à monter et à descendre' pour le salut de ceux qui étaient molestés.

Que la Loi ait appris par avance à l'homme à suivre le Christ, lui-même l'a clairement montré, lorsqu'à celui qui lui demandait ce qu'il devait faire pour hériter de la vie éternelle il répondait : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. » Comme l'autre demandait : «Lesquels ? », le Seigneur lui répartit : «Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne porteras pas de faux témoignage, honore ton père et ta mère, et : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Il proposait ainsi les commandements de la Loi, comme les degrés de l'entrée dans la vie, à ceux qui voudraient le suivre : car, en parlant à un seul, c'est à tous qu'il parlait. Mais l'autre répliqua : «J'ai déjà fait tout cela. » Sans doute ne l'avait-il pas fait, sinon il ne lui eût point été dit : « Garde les commandements. » Alors le Seigneur, démasquant son avarice, lui dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et distribue-le aux pauvres ; puis, viens et suis-moi. » Il promettait la part des apôtres à ceux qui auraient agi de la sorte, et il enseignait, à ceux qui le suivaient, non pas un autre Dieu Père que Celui qui fut annoncé par la Loi depuis le commencement, ni un autre Fils, ni la Mère, Enthymésis d'un Eon tombé dans la passion et la

déchéance, ni le Plérôme des trente Eons, dont on a démontré la vacuité et l'inconsistance, ni la fable qu'ont forgée les autres hérétiques, mais à observer les commandements prescrits par Dieu depuis le commencement, à détruire par de bonnes œuvres l'ancienne cupidité et à suivre le Christ. Que distribuer ses biens aux pauvres, c'est détruire l'ancienne cupidité, Zachée l'a bien fait voir, en disant : « Voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je lui rends le quadruple. »

«Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir»

Les préceptes naturels de la Loi — c'est-à-dire ceux par lesquels l'homme est justifié et qu'observaient, même avant le don de la Loi, ceux qui par leur foi étaient justifiés et plaisaient à Dieu —, ces préceptes-là, le Seigneur ne les a pas abolis, mais étendus et accomplis. C'est ce que prouvent ces paroles : « Il a été dit aux anciens : Tu ne commettras pas d'adultère. Mais moi, je vous dis : Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. » Et encore : « Il a été dit : Tu ne tueras pas. Mais moi, je vous dis : Quiconque se met en colère contre son frère sans motif sera justiciable du jugement. » Et : « Il a été dit : Tu ne feras pas de faux serments. Mais moi, je vous dis de ne faire aucune sorte de serments. Que votre oui soit oui, et votre non, non ! » Et ainsi de suite. Tous ces préceptes n'impliquent ni la contradiction ni l'abolition des précédents, comme le vocifèrent les disciples de Marcion, mais leur accomplissement et leur extension. Comme le Seigneur le dit lui-même : « Si votre justice ne dépasse celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » En quoi consistait-il, ce dépassement ? D'abord, à croire non plus seulement au Père, mais aussi à son Fils dorénavant manifesté, car c'est lui qui mène l'homme à la communion et à l'union avec Dieu. Ensuite, à ne pas dire seulement, mais à faire — car ils disaient et ne faisaient pas —, et à se garder non seulement des actes mauvais, mais même de leur désir. En enseignant cela, il ne contredisait pas la Loi, mais il accomplissait la Loi et enracinait en nous les prescriptions de la Loi. Contredire la Loi, c'eût été d'ordonner à ses disciples de faire quoi que ce fût que défendait la Loi. En revanche, leur prescrire l'abstention non seulement des actes défendus par la Loi, mais même de leur désir, ce n'était pas le fait de quelqu'un qui contredisait et abolissait la Loi, ainsi que nous l'avons déjà dit, mais de quelqu'un qui l'accomplissait et l'étendait.

Car la Loi, parce qu'établie pour des esclaves, éduquait l'âme par les choses extérieures et corporelles, en l'amenant comme par une chaîne à la docilité aux commandements, afin que l'homme apprît à obéir à Dieu. Mais le Verbe, après avoir libéré l'âme, enseigna à purifier aussi par elle le corps d'une manière volontaire. Cela étant, il fallut que fussent enlevées les chaînes de la servitude, auxquelles l'homme était désormais accoutumé, et qu'il suivît Dieu sans chaînes, mais qu'en même temps fussent étendus les préceptes de la liberté et que fût accrue la soumission à l'égard du Roi, afin que nul, en revenant en arrière, ne se montrât indigne de son Libérateur : car, si la piété et l'obéissance à l'égard du Maître de maison sont les mêmes chez les esclaves et chez les hommes libres, ces derniers n'en ont pas moins une assurance plus pleine, parce que le service de la liberté est plus considérable et plus glorieux que la docilité de la servitude.

C'est pourquoi le Seigneur nous a donné pour mot d'ordre, au lieu de ne pas commettre d'adultère, de ne pas même convoiter; au lieu de ne pas tuer, de ne pas même nous mettre en colère ; au lieu de payer simplement la dîme, de distribuer tous nos biens aux pauvres ; d'aimer non seulement nos proches, mais aussi nos ennemis ; de ne pas seulement être «généreux et prompts à partager », mais encore de donner gracieusement nos biens à ceux qui nous les prennent : « A qui prend ta tunique, dit-il, abandonne aussi ton manteau ; à qui prend ton bien, ne réclame pas ; et ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux » : de la sorte, nous ne nous attristerons pas comme des gens qu'on aurait dépossédés contre leur gré, mais nous nous réjouirons au contraire comme des gens qui auraient donné de bon cœur, puisque nous ferons un don gratuit au prochain plus que nous ne céderons à la nécessité. « Et si quelqu'un, dit-il, te contraint à faire un mille, fais-en avec lui deux autres », afin de ne pas le suivre comme un esclave, mais de le précéder comme un homme libre, te rendant en toutes choses utile à ton prochain, ne considérant pas sa méchanceté,

mais mettant le comble à ta bonté et te configurant au Père « qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et pleuvoir sur les justes et sur les injustes ». Tout cela, nous l'avons dit plus haut, n'était pas le fait de quelqu'un qui abolissait la Loi, mais de quelqu'un qui l'accomplissait et l'étendait chez nous. Autant dire qu'est plus considérable le service de la liberté et qu'une soumission et une piété plus profondes ont été implantées en nous à l'égard de notre Libérateur. Car celui-ci ne nous a pas libérés pour que nous nous détachions de lui — nul ne peut, placé hors des biens du Seigneur, se procurer la nourriture du salut —, mais pour que, ayant reçu plus abondamment sa grâce, nous l'en aimions davantage et que, l'ayant aimé davantage, nous recevions de lui une gloire d'autant plus grande quand nous serons pour toujours en présence du Père.

« Je ne vous appelle plus esclaves, mais je vous ai appelés amis »

Ainsi donc, tous les préceptes naturels sont communs à nous et à eux, ayant eu chez eux leur commencement et leur origine et ayant reçu chez nous leur accroissement et leur extension : car obéir à Dieu, suivre son Verbe, l'aimer par-dessus tout et aimer son prochain comme soi-même — et c'est l'homme qui est le prochain de l'homme —, s'abstenir de tout acte mauvais, et ainsi de suite, tout cela est commun aux uns et aux autres. Par là, ces préceptes naturels manifestent un seul et même Seigneur. Et celui-ci n'est autre que notre Seigneur, le Verbe de Dieu, qui a d'abord engagé les hommes dans une servitude à l'égard de Dieu et qui a ensuite libéré ceux qui lui étaient soumis. Comme il le dit lui-même à ses disciples : « Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que fait son Seigneur ; mais je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai appris du Père, je vous l'ai fait connaître. » En disant : « Je ne vous appelle plus esclaves », il indique très clairement que c'est lui qui a d'abord imposé aux hommes, par la Loi, une servitude à l'égard de Dieu, et qui leur a ensuite donné la liberté. En disant : « Car l'esclave ne sait pas ce que fait son Seigneur », il souligne l'ignorance du peuple esclave relativement à sa venue. Enfin, en faisant de ses disciples les amis de Dieu, il montre clairement qu'il est le Verbe : car c'est pour l'avoir suivi spontanément et sans chaînes, dans la générosité de sa foi, qu'Abraham était devenu l'« ami de Dieu ».

Le service de Dieu prescrit en vue du bien de l'homme

Cette amitié d'Abraham, ce ne fut pas à cause d'une indigence que le Verbe de Dieu se l'acquitt, lui qui est parfait dès le principe — « Avant qu'Abraham fût, dit-il, Je suis » —, mais ce fut pour pouvoir, lui qui est bon, donner à Abraham lui-même la vie éternelle : car à ceux qui l'obtiennent, l'amitié de Dieu procure l'incorruptibilité. Au commencement non plus, ce ne fut pas parce qu'il avait besoin de l'homme que Dieu modela Adam, mais pour avoir quelqu'un en qui déposer ses bienfaits. Car non seulement avant Adam, mais avant toute création, le Verbe glorifiait le Père, tout en demeurant en lui, et il était glorifié par le Père, comme il le dit lui-même : « Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. » Ce ne fut pas davantage parce qu'il avait besoin de notre service qu'il nous commanda de le suivre, mais pour nous procurer à nous-mêmes le salut. Car suivre le Sauveur c'est avoir part au salut, comme suivre la lumière c'est avoir part à la lumière. Lorsque des hommes sont dans la lumière, ce ne sont pas eux qui illuminent la lumière et la font resplendir, mais ils sont illuminés et rendus resplendissants par elle : loin de lui apporter quoi que ce soit, ils bénéficient de la lumière et en sont illuminés. Ainsi en va-t-il du service envers Dieu : à Dieu, il n'apporte rien, car Dieu n'a pas besoin du service des hommes ; mais, à ceux qui le servent et qui le suivent, Dieu procure la vie, l'incorruptibilité et la gloire éternelle. Il accorde ses bienfaits à ceux qui le servent, parce qu'ils le servent, et à ceux qui le suivent, parce qu'ils le suivent ; mais il ne reçoit d'eux nul bienfait, car il est parfait et sans besoin. Si Dieu sollicite le service des hommes, c'est pour pouvoir, lui qui est bon et miséricordieux, accorder ses bienfaits à ceux qui persévèrent dans son service. Car, de même que Dieu n'a besoin de rien, de même l'homme a besoin de la communion de Dieu. Car la gloire de l'homme, c'est de persévérer dans le service de Dieu. C'est pourquoi le Seigneur disait à ses disciples : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi qui vous ai choisis », indiquant par là que ce n'étaient pas eux qui le glorifiaient en le suivant,

mais que, du fait qu'ils suivaient le Fils de Dieu, ils étaient glorifiés par lui. Et encore : « Je veux que, là où je suis, ceux-là soient aussi, afin qu'ils voient ma gloire » : nulle vantardise en cela, mais volonté de faire partager sa gloire à ses disciples. C'est d'eux que disait le prophète Isaïe : « De l'Orient je ramènerai ta postérité, et de l'Occident je te rassemblerai. Je dirai à l'aiglon : Ramène-les ! et au vent du midi : Ne les retiens pas ! Ramène mes fils des pays lointains et mes filles des extrémités de la terre, tous ceux qui ont été appelés en mon nom, car c'est pour ma gloire que je l'ai préparé, que je l'ai modelé et que je l'ai fait. » Et cela parce que, « où sera le cadavre, là seront rassemblés les aigles », participant à la gloire du Seigneur qui les a modelés et préparés précisément pour que, étant avec lui, ils participent à sa gloire.

Ainsi Dieu, au commencement, a modelé l'homme en vue de ses dons ; il a fait choix des patriarches en vue de leur salut ; il formait par avance le peuple, enseignant aux ignorants à suivre Dieu ; il instruisait les prophètes, accoutumant l'homme dès cette terre à porter son Esprit et à posséder la communion avec Dieu. Lui qui n'avait besoin de rien, il accordait sa communion à ceux qui avaient besoin de lui : pour ceux qui lui étaient agréables, il dessinait, tel un architecte, l'édifice du salut ; à ceux qui ne voyaient pas, en Egypte, il servait lui-même de guide ; aux turbulents, dans le désert, il imposait la Loi appropriée ; à ceux qui entraient dans la bonne terre, il procurait l'héritage convenable ; enfin, pour ceux qui revenaient vers le Père, il immolait le veau gras, et il leur faisait présent de la meilleure robe. Ainsi, de multiples manières, disposait-il le genre humain en vue de la « symphonie » du salut. C'est pourquoi Jean dit dans l'Apocalypse : « Et sa voix était comme la voix de multiples eaux. » Car elles sont vraiment multiples, les eaux de l'Esprit de Dieu, parce que riche et multiple est le Père. Et, passant à travers tout cela, le Verbe accordait libéralement son assistance à ceux qui lui étaient soumis, prescrivant à toute créature la loi convenable et appropriée.

La Loi imposée aux Israélites en vue de leur bien

Ainsi donnait-il au peuple les prescriptions relatives à la construction du tabernacle, à l'édification du Temple, au choix des lévites, aux sacrifices et oblations, aux purifications et à tout le reste du service du culte. Lui-même n'avait nul besoin de tout cela : depuis toujours il est rempli de tous les biens, ayant en lui toute odeur de suavité et toutes les fumées des parfums avant même que Moïse existât. Mais il éduquait un peuple toujours enclin à retourner aux idoles, le disposant par des pratiques multiples à persévérer dans le service de Dieu, l'appelant par les choses secondaires aux principales, c'est-à-dire par les figuratives aux véritables, par les temporelles aux éternelles, par les charnelles aux spirituelles, par les terrestres aux célestes. C'est ainsi qu'il fut dit à Moïse : « Tu feras tout selon le modèle des choses que tu as vues sur la montagne. » Quarante jours durant, en effet, il apprit à retenir les paroles de Dieu, les caractères célestes, les images spirituelles et les figures des choses à venir. Paul dit également : « Ils buvaient au rocher qui les suivait, et ce rocher était le Christ. » Puis, après avoir parcouru les événements relatés dans la Loi, il ajoute : « Toutes ces choses leur arrivaient en figures ; et elles ont été écrites pour notre instruction à nous en qui est arrivée la fin des siècles. » Par des figures, donc, ils apprenaient à craindre Dieu et à persévérer dans son service, 15, 1. de telle sorte que la Loi était pour eux tout à la fois une prophétie des choses à venir et un enseignement.

Dieu, en effet, se contenta d'abord de leur rappeler les préceptes naturels, ceux-là mêmes que, dès le commencement, il avait donnés aux hommes en les implantant en eux : ce fut le décalogue, sans la pratique duquel on ne peut être sauvé ; et il ne leur demanda rien de plus. Comme le dit Moïse dans le Deutéronome : « Telles sont les paroles que le Seigneur adressa à toute l'assemblée des fils d'Israël sur la montagne, et il n'y ajouta rien ; et il les écrivit sur deux tables de pierre et il me les donna. » Et c'est pourquoi, à ceux qui voulaient le suivre, le Seigneur conseillait de garder les commandements. Mais quand ensuite ils se tournèrent vers la fabrication d'un veau et qu'ils revinrent de cœur en Egypte, désirant être esclaves plutôt que libres, alors, conformément à leur convoitise, ils reçurent tout le surcroît des prescriptions culturelles, qui, sans les séparer de Dieu, les dompteraient sous un joug de servitude. Comme le dit le prophète Ezéchiel, expliquant les motifs

d'une telle Loi : « Leurs yeux suivaient les convoitises de leurs cœurs, et moi, je leur donnai des commandements qui n'étaient pas bons et des prescriptions par lesquelles ils ne vivraient pas. » De son côté, Luc écrit qu'Etienne, le premier choisi pour le diaconat par les apôtres et le premier mis à mort à cause du témoignage du Christ, s'exprime ainsi au sujet de Moïse : « Il reçut, pour vous les donner, les commandements du Dieu vivant, mais nos pères refusèrent de lui obéir ; ils le repoussèrent et retournèrent de cœur en Egypte, disant à Aaron : Fais-nous des dieux qui nous précèdent, car ce Moïse, qui nous a fait sortir de la terre d'Egypte, nous ne savons ce qui lui est advenu. Et ils firent un veau en ces jours-là, et ils offrirent des sacrifices à l'idole, et ils se réjouissaient de l'ouvrage de leurs mains. Alors Dieu se détourna et les livra au service des armées du ciel, selon qu'il est écrit au livre des prophètes : M'avez-vous offert des sacrifices et des oblations pendant quarante années dans le désert, maison d'Israël ? Vous avez porté la tente de Moloch et l'étoile du dieu Rempham, ces images que vous avez faites pour les adorer. » Il indique clairement par là que ce n'est pas un autre Dieu, mais celui-là même, qui leur donna une telle Loi, appropriée à leur servitude. C'est pourquoi il dit encore à Moïse dans l'Exode : « J'enverrai devant toi mon ange ; car je ne monterai pas avec toi, parce que tu es un peuple à la nuque raide. »

En plus de cela, le Seigneur a également fait connaître que certaines prescriptions leur furent données par Moïse à cause de leur dureté et de leur insoumission. Car, comme ils lui disaient : « Pourquoi donc Moïse a-t-il prescrit de donner un acte de divorce et de répudier son épouse ? » il répondit : « Moïse vous l'a permis à cause de votre dureté de cœur, mais au commencement il n'en fut pas ainsi. » Il disculpait par là Moïse, ce serviteur fidèle; il reconnaissait aussi pour seul Dieu Celui qui, au commencement, créa l'homme et la femme; enfin il leur reprochait d'être durs et insoumis : pour ce motif ils avaient reçu de Moïse le précepte de répudiation qui convenait à leur dureté. Mais pourquoi parler de l'Ancien Testament, quand, dans le Nouveau, nous voyons les apôtres agir de même pour le motif qui vient d'être dit ? Ainsi, Paul déclare : « Ceci, c'est moi qui le dis, et non le Seigneur. » Et encore : « Je dis ceci par manière de concession, non par manière de précepte. » Et encore : « Au sujet des vierges, je n'ai pas de précepte du Seigneur, mais je donne un conseil comme ayant obtenu miséricorde de la part du Seigneur pour être fidèle. » Il dit encore ailleurs : «... de peur que Satan ne vous tente à cause de votre incontinence. » Si donc, même dans le Nouveau Testament, nous voyons les apôtres donner certains préceptes par manière de concession à cause de l'incontinence de certains, de peur que, endurcis et désespérant tout à fait de leur salut, ils ne se détachent de Dieu, nous ne devons pas nous étonner si, déjà dans l'Ancien Testament, le même Dieu a voulu faire quelque chose de semblable pour l'avantage du peuple : il les attirait par les pratiques susdites, afin que, ayant grâce à elles mordu à l'hameçon sauveur du décalogue et y restant accrochés, ils ne puissent plus retourner à l'idolâtrie et se détacher de Dieu, mais apprennent à l'aimer de tout leur cœur. Si quelqu'un, à cause de l'indocilité des Israélites, taxe cette Loi de faiblesse, il pourra constater que, dans la vocation qui est nôtre, « il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus » ; que certains sont loups au dedans d'eux-mêmes, qui au dehors sont revêtus de peaux de brebis ; que Dieu a sauvé en tout temps et le libre arbitre de l'homme et son exhortation à lui, afin que ceux qui auront désobéi soient jugés justement pour avoir désobéi, et que ceux qui auront obéi et cru en lui soient couronnés de l'incorruptibilité.

Que Dieu n'ait pas donné non plus la circoncision comme conférant la perfection de la justice, mais comme un signe grâce auquel la race d'Abraham demeurerait aisément reconnaissable, nous l'apprenons par l'Ecriture elle-même : « Dieu dit à Abraham : Tout mâle parmi vous sera circoncis, et vous circoncirez la chair de votre prépuce, et ce sera en signe d'alliance entre moi et vous. » Le prophète Ezéchiel dit la même chose à propos des sabbats : « Je leur ai donné aussi mes sabbats pour servir de signe entre moi et eux, pour qu'ils sachent que je suis le Seigneur qui les sanctifie. » Et, dans l'Exode, Dieu dit à Moïse : « Vous observerez aussi mes sabbats, car ce sera un signe entre moi et vous pour vos générations. » Ces choses furent donc données comme des signes. Et ces signes n'étaient ni vides de signification ni superflus, donnés qu'ils étaient par un sage Artisan. La circoncision selon la chair préfigurait la circoncision spirituelle : « Pour nous, dit l'Apôtre, nous avons été circoncis d'une circoncision non faite de main d'homme. » Et le prophète dit : «

Circoncisez la dureté de votre cœur. » Quant aux sabbats, ils enseignaient la persévérance dans le service de Dieu tout au long du jour : « Nous avons été considérés, dit l'apôtre Paul, tout au long du jour, comme des brebis de sacrifice », c'est-à-dire comme consacrés, comme servant durant tout le temps de notre foi et comme persévérant en elle, nous abstenant de toute avarice, ne possédant point de trésors sur la terre. Ils manifestaient aussi le repos de Dieu consécutif en quelque sorte à la création, c'est-à-dire le royaume en lequel l'homme qui persévère dans le service de Dieu se reposera et prendra part à la table de Dieu.

La preuve que l'homme n'était pas justifié par ces pratiques, mais qu'elles avaient été données au peuple comme des signes, c'est qu'Abraham lui-même, sans circoncision ni observation de sabbats, « crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice, et il fut appelé ami de Dieu ». Lot, lui aussi, bien que non circoncis, fut emmené hors de Sodome et obtint de Dieu le salut. Pour avoir plu à ce même Dieu alors qu'il n'était pas circoncis, Noé reçut les dimensions du monde de la nouvelle naissance. Enoch, lui aussi, ayant plu à Dieu sans circoncision, était envoyé comme ambassadeur auprès des anges, quoiqu'il fût homme; et il fut transféré, et il est gardé jusqu'à ce jour comme témoin du juste jugement de Dieu : car les anges qui avaient transgressé tombèrent pour le jugement, tandis que l'homme qui avait plu à Dieu fut transféré pour le salut. Et toute la multitude des autres justes antérieurs à Abraham et des patriarches antérieurs à Moïse fut justifiée sans les pratiques susdites et sans la Loi de Moïse, comme Moïse lui-même le dit au peuple dans le Deutéronome : « Le Seigneur ton Dieu a conclu une alliance sur l'Horeb ; et ce n'est pas avec vos pères que le Seigneur a conclu cette alliance, mais avec vous-mêmes. »

Pourquoi donc n'est-ce pas avec leurs pères qu'il conclut l'alliance ? « Parce que la Loi n'a pas été établie pour le juste. » Or, justes, ils l'étaient, leurs pères, eux qui avaient le contenu du décalogue inscrit dans leurs cœurs et dans leurs âmes, puisqu'ils aimaient le Dieu qui les avait créés et qu'ils s'abstenaient de toute injustice à l'égard de leur prochain : ils n'avaient pas besoin d'une Écriture qui les avertît, car ils possédaient en eux-mêmes la justice de la Loi. Mais lorsque cette justice et cet amour envers Dieu furent tombés dans l'oubli et se furent éteints en Egypte, il fallut bien que Dieu, à cause de son grand amour des hommes, se manifestât de vive voix ; et il fit sortir d'Egypte son peuple par sa puissance, afin que l'homme redevînt le disciple et le compagnon de Dieu ; et il châtia les désobéissants, afin qu'il ne méprisât pas Celui qui l'avait créé ; et il le nourrit de la manne, afin qu'il reçût un aliment spirituel, selon que Moïse dit dans le Deutéronome : « Et il t'a nourri de la manne, que ne connaissaient pas tes pères, afin que tu saches que l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » ; et il prescrivit l'amour envers Dieu et enseigna la justice à l'égard du prochain, afin que l'homme ne fût ni injuste ni indigne de Dieu. Ainsi, par le décalogue, préparait-il l'homme à son amitié et à la concorde à l'égard du prochain : ces choses étaient profitables à l'homme lui-même, et Dieu ne sollicitait de lui rien de plus.

C'est pourquoi l'Écriture dit : « Telles sont les paroles que le Seigneur adressa à toute l'assemblée des fils d'Israël sur la montagne, et il n'y ajouta rien » : car, comme nous venons de le dire, il ne sollicitait d'eux rien de plus. Moïse leur dit encore : « Et maintenant, Israël, que te demande le Seigneur ton Dieu, sinon de craindre le Seigneur ton Dieu, de marcher dans toutes ses voies, et de l'aimer, et de servir le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme ? » C'est cela, en effet, qui rendait l'homme glorieux, en venant combler sa pénurie, c'est-à-dire en lui procurant l'amitié de Dieu; mais à Dieu cela n'apportait rien, car Dieu n'avait pas besoin de l'amour de l'homme ; l'homme se trouvait privé, lui, de la gloire de Dieu, et cette gloire, il ne pouvait l'obtenir autrement que par le service de Dieu. C'est pourquoi Moïse leur dit encore : « Choisis la vie afin de vivre, toi et ta postérité, en aimant le Seigneur ton Dieu, en écoutant sa voix et en t'attachant à lui, car c'est cela qui est ta vie et la longueur de tes jours. »

Conclusion : l'Évangile, accomplissement de la Loi

C'est précisément pour préparer l'homme à cette vie que le Seigneur a, par lui-même et pour tous pareillement, énoncé les paroles du décalogue : aussi demeurent-elles pareillement chez nous,

après avoir reçu extension et accroissement, mais non abolition, du fait de sa venue charnelle. Quant aux préceptes de la servitude, il les a, par l'entremise de Moïse, intimés à part, au peuple, comme adaptés à leur éducation, ainsi que le dit Moïse lui-même : « Le Seigneur me commanda en ce temps-là de vous enseigner les prescriptions et les jugements. » C'est pourquoi les préceptes qu'il leur avait donnés pour la servitude et comme des signes, il les a abolis par la nouvelle alliance de liberté ; mais les préceptes naturels, qui conviennent à des hommes libres et qui sont communs à tous, ils les a accrus, accordant aux hommes, avec libéralité, de connaître Dieu comme Père par la filiation adoptive et de l'aimer de tout leur cœur et de suivre son Verbe sans s'en détourner, en s'abstenant non seulement des actes mauvais, mais même de leur désir. Il a accru aussi la crainte, car il sied à des fils et de craindre plus que des esclaves et d'aimer davantage leur Père. C'est pourquoi le Seigneur dit : « De toute parole vaine qu'ils auront dite, les hommes rendront compte au jour du jugement. » Et encore : « Quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. » Et encore : « Quiconque se met en colère contre son frère sans motif sera justiciable du jugement. » Il veut nous apprendre par là que ce n'est pas seulement de nos actes que nous rendrons compte à Dieu, tels des esclaves, mais aussi de nos paroles et de nos pensées, comme des gens qui ont reçu le pouvoir de la liberté : car c'est davantage dans l'exercice de celle-ci qu'on éprouve si l'homme respecte et aime le Seigneur; c'est pourquoi Pierre dit que nous n'avons pas la liberté pour servir de voile à notre malice, mais pour l'épreuve et la manifestation de notre foi.

6. L'EUCCHARISTIE, ACCOMPLISSEMENT DES SACRIFICES FIGURATIFS

Les sacrifices prescrits par la Loi

Les prophètes indiquent encore surabondamment que ce ne fut pas parce qu'il avait besoin de leur service, que Dieu leur prescrivit les observances contenues dans la Loi ; à son tour, le Seigneur a ouvertement enseigné que, si Dieu sollicite des hommes une oblation, c'est pour celui-là même qui l'offre, c'est-à-dire pour l'homme. C'est ce que nous allons montrer.

Lorsqu'il les voyait négliger la justice et se détourner de l'amour de Dieu, et s'imaginer néanmoins qu'ils pourraient se rendre Dieu favorable par des sacrifices et par d'autres observances figuratives, Samuel leur disait : « Le Seigneur veut-il les holocaustes et les sacrifices plus que d'écouter la voix du Seigneur ? Voici que l'obéissance l'emporte sur le sacrifice, et la docilité, sur la graisse des béliers. » David dit de son côté : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu m'as formé des oreilles ; tu n'as demandé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché » : il leur enseigne par là que Dieu préfère l'obéissance, qui les sauve, aux sacrifices et aux holocaustes, qui ne leur sont d'aucun profit pour la justice, et, en même temps, il prophétise la nouvelle alliance. Plus clairement encore, au Psaume cinquantième, il dit à ce sujet : « Si tu avais voulu un sacrifice, je te l'aurais offert, mais tu ne prendras pas plaisir aux holocaustes ; le sacrifice pour Dieu, c'est un cœur contrit : un cœur contrit et humilié, Dieu ne le méprisera pas. » Que Dieu n'ait besoin de rien, il l'affirme dans le Psaume précédent : « Je n'agrèerai pas de veaux de ta maison, ni de boucs de tes troupeaux, car à moi sont tous les animaux de la forêt, les bêtes des montagnes et les bœufs ; je connais tous les oiseaux du ciel, et la beauté des champs est avec moi ; si j'ai faim, je ne te le dirai pas, car à moi est le monde et tout ce qu'il renferme. Vais-je donc manger la chair des taureaux ou boire le sang des boucs ? » Mais ensuite, pour que personne ne s' imagine que c'est par colère qu'il repousse tout cela, il ajoute en manière de conseil : « Immole à Dieu le sacrifice de la louange et acquitte tes vœux envers le Très-Haut ; invoque-moi au jour de la détresse, et je te délivrerai, et tu me glorifieras. » Ainsi, après avoir repoussé ce par quoi ils croyaient, tout en péchant, se rendre Dieu favorable, et avoir montré que lui-même n'a besoin de rien, il conseille et rappelle ce par quoi l'homme est justifié et s'approche de Dieu.

Isaïe dit de même : « Que m'importe la multitude de vos sacrifices ? dit le Seigneur. Je suis rassasié. » Puis, après avoir repoussé les holocaustes, sacrifices et oblations, ainsi que les néoméniés, les sabbats, les fêtes et toute la suite des autres observances, il ajoute, en leur conseillant ce qui procure

le salut : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez la malice de vos cœurs de devant mes yeux ; cessez vos méchancetés, apprenez à bien faire ; recherchez la justice, sauvez celui qui souffre l'injustice, faites droit à l'orphelin et défendez la veuve : venez alors et disputons ensemble, dit le Seigneur. » Par là, il n'exclut pas leurs sacrifices à la façon d'un homme irrité, ainsi que plusieurs ont l'audace de le dire, mais il a pitié de leur aveuglement et enseigne le sacrifice véritable, celui par l'offrande duquel ils se rendront Dieu favorable et obtiendront de lui la vie. Comme il le dit encore ailleurs : « Le sacrifice pour Dieu, c'est un cœur contrit ; l'odeur de suavité pour Dieu, c'est un cœur qui glorifie Celui qui l'a modelé. »

Si c'était par colère qu'il repoussât leurs sacrifices, comme de gens indignes d'obtenir sa miséricorde, il ne leur conseillerait pas ce par quoi ils pourraient être sauvés ; mais, parce que Dieu est miséricordieux, il ne les prive pas du bon conseil. C'est ainsi qu'après leur avoir dit par la bouche de Jérémie : « Pourquoi m'apportez-vous l'encens de Saba et le cinnamome d'une terre lointaine ? Vos holocaustes et vos sacrifices ne m'ont pas été agréables », il ajoute : « Ecoutez la parole du Seigneur, vous tous, Juda. Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : Redressez vos voies et vos habitudes de vie, et je vous ferai habiter en ce lieu. Ne vous fiez pas à des paroles mensongères qui ne vous seront d'aucun profit, en disant : C'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur. » De même encore, leur signifiant qu'il ne les a pas tirés d'Egypte pour qu'ils lui offrent des sacrifices, mais pour qu'en oubliant l'idolâtrie des Egyptiens ils puissent entendre la voix de Dieu, qui est leur salut et leur gloire, il dit par la bouche du même Jérémie : « Voici ce que dit le Seigneur : Ajoutez vos holocaustes à vos sacrifices et mangez-en les chairs ; car je n'ai rien dit à vos pères et ne leur ai rien prescrit au sujet des holocaustes et des sacrifices le jour où je les ai fait sortir d'Egypte. Mais voici le commandement que je leur ai donné : Écoutez ma voix, et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple ; marchez dans toutes mes voies que je vous prescrirai, pour que vous vous en trouviez bien. Mais ils n'ont pas écouté ni prêté attention ; ils ont marché selon les pensées de leur cœur pervers, ils ont rétrogradé au lieu d'avancer. » Et de nouveau, après avoir dit par la bouche du même : « Que celui qui se glorifie, se glorifie de comprendre et de savoir que c'est moi le Seigneur, qui fais la miséricorde, la justice et le jugement sur la terre », il ajoute : « Car c'est à cela que je prends plaisir, dit le Seigneur », et non aux sacrifices, aux holocaustes et aux oblations.

Car ce ne fut pas primitivement, mais par voie de conséquence et pour la raison exposée plus haut, que le peuple reçut ces choses. Comme le dit encore Isaïe : « Ce n'est pas pour moi que sont les brebis de ton holocauste, et tu ne m'as pas glorifié par tes sacrifices ; tu ne m'as pas servi par des sacrifices, et je ne t'ai pas fatigué pour de l'encens ; tu n'as pas acheté pour moi du parfum à prix d'argent, et je n'ai pas désiré la graisse de tes sacrifices ; mais c'est dans tes péchés et tes iniquités que tu t'es tenu devant moi. » « Sur qui donc, dit-il, jeterai-je les yeux, sinon sur celui qui est humble et paisible et tremble à mes paroles ? » « Car ce ne sont pas les vœux et les chairs sacrées qui ôteront de toi tes injustices. » « Car voici le jeûne que j'ai choisi, dit le Seigneur : dénoue tout nœud d'injustice, délie les lacets des échanges forcés, renvoie en paix ceux qui sont brisés et déchire tout contrat inique ; partage ton pain de bon cœur avec celui qui a faim et fais entrer dans ta maison l'étranger qui n'a pas de toit ; si tu vois un homme nu, couvre-le, et ne méprise pas ceux de ta maison et de ton sang. Alors ta lumière jaillira dès le matin et ta guérison se lèvera promptement ; la justice marchera devant toi et la gloire de Dieu t'entourera ; tu parleras encore, que déjà je dirai : Me voici ! »

Et Zacharie, parmi les douze prophètes, leur signifie en ces termes la volonté de Dieu : « Voici ce que dit le Seigneur tout-puissant : Jugez avec justice, pratiquez la pitié et la miséricorde chacun envers son frère ; n'opprimez pas la veuve et l'orphelin, l'étranger et le pauvre, et que personne d'entre vous ne conserve dans son cœur le souvenir de la méchanceté de son frère. » Et encore : « Voici, dit-il, les paroles que vous accomplirez : dites la vérité chacun à son prochain ; jugez pacifiquement à vos portes ; que personne d'entre vous ne repasse en son cœur la méchanceté de son frère ; n'aimez pas faire de faux serments : car tout cela je le hais, dit le Seigneur tout-puissant. » David dit aussi pareillement : « Quel est l'homme qui veut la vie et aime voir des jours heureux ? Détourne ta langue du mal et tes lèvres des paroles perfides ; évite le mal et fais le bien ; cherche la paix et poursuis-la. »

De tout cela, il ressort que ce ne sont pas des sacrifices et des holocaustes que Dieu attendait d'eux, mais la foi, l'obéissance et la justice, pour leur salut. Ainsi encore, chez le prophète Osée, pour leur enseigner sa volonté, Dieu leur disait : « Je veux la miséricorde plus que le sacrifice, et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes. » Et notre Seigneur aussi leur rappelait ces mêmes choses, en disant : « Si vous aviez su ce que signifie : Je veux la miséricorde et non le sacrifice, vous n'auriez pas condamné des innocents. » Par là, il attestait que les prophètes prêchaient la vérité, et il faisait honte à ceux-là de leur coupable folie.

Le sacrifice de la nouvelle alliance

A ses disciples aussi, il conseillait d'offrir à Dieu les prémices de ses propres créatures, non que celui-ci en eût besoin, mais pour qu'eux-mêmes ne fussent ni stériles ni ingrats. Le pain, qui provient de la création, il le prit, et il rendit grâces, disant : « Ceci est mon corps. » Et la coupe pareillement, qui provient de la création dont nous sommes, il la déclara son sang et il enseigna qu'elle était l'oblation nouvelle de la nouvelle alliance. C'est cette oblation même que l'Église a reçue des apôtres et que, dans le monde entier, elle offre au Dieu qui nous donne la nourriture, comme prémices des propres dons de Dieu sous la nouvelle alliance.

De celle-ci, parmi les douze prophètes, Malachie a parlé d'avance en ces termes : « Je ne prends pas plaisir en vous, dit le Seigneur tout-puissant, et je n'agrèrai pas de sacrifice de vos mains ; car du levant au couchant, mon nom est glorifié parmi les nations, et en tout lieu de l'encens est offert à mon nom, ainsi qu'un sacrifice pur : car mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur tout-puissant. » Il signifiait très clairement par là que le premier peuple cesserait d'offrir à Dieu, tandis qu'en tout lieu un sacrifice lui serait offert, pur celui-ci, et que son nom serait glorifié parmi les nations. Or, quel est le nom qui est glorifié parmi les nations, sinon celui de notre Seigneur, par l'entremise de qui est glorifié le Père et est glorifié l'homme? Mais, parce que c'est le nom de son propre Fils et que ce nom est son œuvre, il l'a déclaré sien. De même qu'un roi qui aurait tracé lui-même le portrait de son fils dirait à bon droit que ce portrait est sien pour ce double motif que c'est celui de son fils et qu'il l'a fait lui-même, ainsi en va-t-il du nom de Jésus-Christ qui, à travers le monde entier, est glorifié dans l'Église : ce nom, le Père l'a déclaré sien, et parce que c'est celui de son Fils, et parce que lui-même l'a tracé, en le donnant pour le salut des hommes. Donc, puisque le nom du Fils appartient en propre au Père et puisqu'en tout lieu l'Église offre au Dieu tout-puissant par Jésus-Christ, le prophète dit à juste titre pour cette double raison : « Et en tout lieu de l'encens est offert à mon nom, ainsi qu'un sacrifice pur. » Cet encens, Jean dit dans l'Apocalypse que ce sont les prières des saints.

Ainsi donc, l'oblation de l'Église, que le Seigneur a enseigné à offrir dans le monde entier, est réputée sacrifice pur auprès de Dieu et lui est agréable. Ce n'est pas qu'il ait besoin de notre sacrifice, mais celui qui offre est lui-même glorifié du fait qu'il offre, si son présent est accepté. Par ce présent, en effet, se manifestent l'honneur et la piété que nous rendons au Roi, et c'est ce présent que le Seigneur veut nous voir offrir en toute simplicité et innocence : « Si, dit-il, tu offres ton présent à l'autel, et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton présent devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère; puis, étant revenu, offre ton présent » Il faut donc offrir à Dieu les prémices de ses propres créatures, comme le dit Moïse : « Tu ne paraîtras pas devant le Seigneur ton Dieu les mains vides » : de la sorte, en lui exprimant sa reconnaissance au moyen des choses mêmes dont il a été gratifié, l'homme recevra l'honneur qui vient de lui.

Le « genre » des oblations n'a donc pas été abrogé : il y avait des oblations là-bas, il y en a ici aussi; il y avait des sacrifices dans le peuple, il y en a également dans l'Église. L'« espèce » seule en a été changée : ce n'est plus par des esclaves, mais par des hommes libres, qu'est faite l'offrande. S'il n'y a en effet qu'un seul et même Seigneur, il n'y en a pas moins un caractère propre à l'oblation des esclaves et un caractère propre à celle des hommes libres, pour que jusque dans les oblations se manifeste la marque distinctive de la liberté : car rien n'est oiseux ni dépourvu de signification auprès de lui. Voilà pourquoi ceux-là voyaient consacrer la dîme de leurs biens, tandis que ceux qui ont reçu la liberté en partage mettent tout leur avoir à l'usage du Seigneur, donnant joyeusement et

généreusement des biens moindres parce qu'ils ont l'espérance de plus grands, la veuve pauvre jetant ici toute sa subsistance dans le trésor de Dieu.

Dès le commencement, en effet, Dieu regarda les présents d'Abel, parce qu'il offrait avec simplicité et justice ; mais il ne regarda pas le sacrifice de Caïn, parce que, avec la jalousie et la méchanceté, il avait dans son cœur la division contre son frère. C'est ce que Dieu, démasquant ses secrètes dispositions, lui disait : « Si tout en offrant avec rectitude, tu ne partages pas avec rectitude, n'as-tu pas péché ? Calme-toi. » Car ce ne sont pas des sacrifices qui rendent Dieu favorable. Si quelqu'un tente d'offrir avec une pureté, une rectitude, une exactitude tout apparentes, mais que, dans son âme, il ne partage pas avec rectitude la communion à l'égard du prochain et n'ait pas la crainte de Dieu, il ne trompe pas Dieu en offrant ce sacrifice avec une rectitude tout extérieure alors qu'au dedans de lui il a le péché : ce n'est pas l'oblation qui sera profitable à un tel homme, mais la suppression du mal conçu au dedans de lui, faute de quoi, par cette action simulée, le péché fera de l'homme son propre meurtrier. Aussi le Seigneur disait-il : « Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis. Au dehors, le sépulcre a belle apparence, mais au dedans il est rempli d'ossements de morts et d'immondices de toute sorte : ainsi vous aussi, au dehors vous apparaissez aux hommes comme des justes, mais au dedans vous êtes remplis de méchanceté et d'hypocrisie. » Tandis qu'au dehors ils passaient pour offrir avec rectitude, ils avaient en eux-mêmes une jalousie pareille à celle de Caïn : aussi tuèrent-ils le Juste, répudiant le conseil du Verbe à l'exemple de Caïn. Car il dit à ce dernier : « Calme-toi. » Mais il n'y consentit point. Se calmer, qu'était-ce d'autre que dominer l'impulsion du moment ? Il leur dit pareillement : « Pharisien aveugle, purifie l'intérieur de la coupe, pour que l'extérieur aussi en devienne pur. » Mais ils ne l'écoutèrent point. « Car voici, dit Jérémie, que tes yeux et ton cœur ne sont pas bons, mais dans ta cupidité tu les tournes vers le sang innocent pour le répandre, vers l'injustice et le meurtre pour les perpétrer. » Et encore Isaïe : « Vous avez tenu un conseil, mais non par moi ; vous avez conclu des pactes, mais non par mon Esprit. » Donc, pour que leurs volontés et leurs pensées intimes, en étant dévoilées au grand jour, montrent que Dieu n'est pas en faute — car il manifeste ce qui est secret, mais n'opère pas le mal —, comme Caïn ne se calmait pas, il lui dit : « Vers toi se porte ton frère, et toi, tu vas le dominer ». » A Pilate aussi il disait pareillement : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en haut. » Car Dieu a, en tout temps, livré le juste, afin que l'un, à la suite des souffrances qu'il aura supportées, soit justifié et agréé, tandis que l'autre, à la suite du mal qu'il aura commis, sera condamné et jeté dehors. Ce ne sont donc pas les sacrifices qui sanctifient l'homme, car Dieu n'a pas besoin de sacrifices ; mais ce sont les dispositions de celui qui offre, qui sanctifient le sacrifice, si elles sont pures : elles contraignent Dieu à l'accepter comme d'un ami. « Quant au pécheur, dit-il, qui m'immole un veau, c'est comme s'il tuait un chien. »

Donc, parce que l'Eglise offre avec simplicité, c'est à juste titre que son présent est réputé sacrifice pur auprès de Dieu. Comme le dit Paul aux Philippiens : « Je suis comblé, maintenant que j'ai reçu d'Epaphrodite votre envoi, odeur de suavité, sacrifice agréable et qui plaît à Dieu. » Car il nous faut présenter une offrande à Dieu et témoigner en tout notre reconnaissance au Créateur, en lui offrant, dans une pensée pure et une foi sans hypocrisie, dans une espérance ferme, dans une charité ardente, les prémices de ses propres créatures. Et cette oblation, l'Eglise seule l'offre, pure, au Créateur, en lui offrant avec action de grâces ce qui provient de sa création. Les Juifs ne l'offrent plus : leurs mains sont pleines de sang, car ils n'ont pas reçu le Verbe par qui l'on offre à Dieu. Toutes les assemblées des hérétiques ne l'offrent pas davantage. Les uns disent, en effet, qu'il y a un Père autre que le Créateur : mais alors, en lui offrant des dons tirés de notre monde créé, ils prouvent qu'il est cupide et désireux du bien d'autrui. D'autres disent que notre monde est issu d'une déchéance, d'une ignorance et d'une passion : mais alors, en offrant les fruits de cette ignorance, de cette passion et de cette déchéance, ils pèchent contre leur Père, car ils l'outragent bien plus qu'ils ne lui rendent grâces.

Au surplus, comment auront-ils la certitude que le pain eucharistique est le corps de leur Seigneur, et la coupe, son sang, s'ils ne disent pas qu'il est le Fils de l'Auteur du monde, c'est-à-dire son Verbe, par qui le bois « fructifie », les sources coulent, « la terre donne d'abord une herbe, puis un épi, puis du blé plein l'épi » ? Comment encore peuvent-ils dire que la chair s'en va à la corruption et n'a point

part à la vie, alors qu'elle est nourrie du corps du Seigneur et de son sang ? Qu'ils changent donc leur façon de penser, ou qu'ils s'abstiennent d'offrir ce que nous venons de dire ! Pour nous, notre façon de penser s'accorde avec l'eucharistie, et l'eucharistie en retour confirme notre façon de penser. Car nous lui offrons ce qui est sien, proclamant d'une façon harmonieuse la communion et l'union de la chair et de l'Esprit : car de même que le pain qui vient de la terre, après avoir reçu l'invocation de Dieu, n'est plus du pain ordinaire, mais eucharistie, constituée de deux choses, l'une terrestre et l'autre céleste, de même nos corps qui participent à l'eucharistie ne sont plus corruptibles, puisqu'ils ont l'espérance de la résurrection.

Nous lui offrons, en effet, non comme à quelqu'un qui serait dans le besoin, mais pour lui rendre grâce à l'aide de ses dons et sanctifier la création. Car, de même que Dieu n'a pas besoin de ce qui vient de nous, de même nous avons besoin d'offrir quelque chose à Dieu. Comme le dit Salomon : « Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu. » Car il accepte nos bonnes actions, lui, le Dieu qui n'a besoin de rien, pour pouvoir nous donner en retour ses propres biens. Comme le dit le Seigneur : « Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume préparé pour vous : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été étranger, et vous m'avez accueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi. » Donc, de même que, sans avoir besoin de ces choses, il les sollicite à cause de nous, afin que nous ne soyons pas stériles, ainsi le même Verbe prescrit au peuple de faire les oblations, bien qu'il n'en eût pas besoin, afin qu'ils apprennent à servir Dieu, tout comme il veut que, nous aussi, nous offrions notre présent à l'autel continuellement.

Il y a donc un autel dans les cieux — c'est là que montent nos prières et nos oblations —, ainsi qu'un temple — comme Jean le dit dans l'Apocalypse : « Et le temple de Dieu fut ouvert » —, ainsi qu'un tabernacle — « Voici, dit-il, le tabernacle de Dieu dans lequel il habitera avec les hommes » —. Quant aux présents, aux oblations et aux sacrifices, le peuple les reçut à titre de figures, conformément à ce qui fut montré à Moïse sur la montagne, du seul et même Dieu dont le nom est maintenant glorifié dans l'Église parmi toutes les nations. Les choses terrestres, disposées à notre niveau, il est en effet normal qu'elles soient les figures des choses célestes, — tout en étant d'ailleurs faites par le même Dieu, puisqu'un autre eût été incapable de réaliser une image des choses spirituelles.

Mais prétendre que les choses célestes et spirituelles, qui sont pour nous invisibles et ineffables, sont à leur tour les figures d'autres choses célestes et d'un autre Plérôme et que Dieu est l'image d'un autre Père, c'est là le fait de gens égarés loin de la vérité, complètement fous et obtus. De tels hommes se verront contraints, nous l'avons montré à maintes reprises, d'inventer sans arrêt des figures de figures et des images d'images, sans jamais pouvoir fixer leur esprit dans le Dieu unique. Leurs pensées sont allées au-dessus de Dieu, et ils se sont élevés dans leurs cœurs au-dessus du Maître : ils ont cru du moins s'élever et se hausser, en réalité ils se sont écartés du vrai Dieu.

Conclusion : transcendance de l'unique vrai Dieu

On pourrait leur dire à juste titre, ainsi que l'Écriture elle-même le suggère : Puisque vous avez élevé vos pensées au-dessus de Dieu en vous exaltant d'une manière inconsidérée — vous avez entendu dire que les cieux ont été mesurés à l'empan—, dites-moi donc leur mesure et faites-moi connaître la quantité sans nombre de leurs coudées ; exposez-moi leur étendue, leur largeur et leur longueur et leur hauteur, le commencement et la fin de leur pourtour. Mais ce sont là choses que le cœur de l'homme ne peut concevoir ni comprendre. Car ils sont vraiment grands, les trésors célestes, et Dieu est incommensurable pour le cœur, et Celui qui comprend la terre dans son poing est incompréhensible pour l'esprit. Qui percevra sa mesure ? Et qui connaîtra le doigt de sa droite ? Ou qui comprendra sa Main, elle qui mesure l'incommensurable, qui étend à sa mesure la mesure des cieux, qui serre dans son poing la terre avec ses abîmes, qui contient en elle « la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur » de toute la création, de celle qui se voit et s'entend, et de celle qui est incompréhensible et invisible ? C'est pourquoi, « au-dessus de toute principauté, puissance et domination, et de tout nom qui est nommé », à quelque créature qu'il appartienne, il y a

Dieu. C'est lui qui remplit les cieux et « observe les abîmes ». Il est aussi avec chacun de nous : « Je suis, dit-il, un Dieu proche et non un Dieu lointain : est-ce qu'un homme se cachera dans une cachette sans que je le voie ? » Car sa Main embrasse toutes choses : c'est elle qui illumine les cieux, qui illumine aussi ce qui est au-dessous du ciel, qui « sonde les reins et les cœurs », pénètre nos replis les plus secrets et, de façon manifeste, nous nourrit et nous garde.

Si donc l'homme ne peut saisir l'étendue et la grandeur de sa Main, comment pourra-t-il connaître ou concevoir en son cœur un Dieu si grand ? Or, comme si déjà ils l'avaient mesuré, scruté et parcouru tout entier, ils imaginent au-dessus de lui un autre Plérôme d'Eons et un autre Père. Par là, loin de s'élever à la contemplation des choses célestes, ils descendent en vérité dans l'« abîme » de la démente. Ils disent en effet que leur Père finit là où commence ce qui est hors du Plérôme, tandis que, à l'opposé, le Démiurge n'atteint pas jusqu'au Plérôme. Ils affirment ainsi qu'aucun des deux n'est parfait ni n'embrasse toutes choses : car il manquera au premier la production de tout ce qui est hors du Plérôme, et au second la production de ce qui est dans le Plérôme, et aucun des deux ne sera le Seigneur de toutes choses. Or, s'il est évident pour tout le monde que personne ne peut exprimer la grandeur de Dieu à partir des choses créées, quiconque pense d'une manière digne de Dieu proclamera aussi que sa grandeur ne fait pas défaut, mais qu'elle soutient toutes choses, s'étend jusqu'à nous et est avec nous.

DEUXIÈME PARTIE

L'ANCIEN TESTAMENT, PROPHÉTIE DU NOUVEAU : UNE LECTURE ECCLÉSIALE DES ÉCRITURES

1. LE PROPHÉTISME

Dieu a tout créé par son Verbe et son Esprit

On ne peut donc connaître Dieu selon sa grandeur, car il est impossible de mesurer le Père; mais selon son amour — car c'est celui-ci qui nous conduit à Dieu par son Verbe —, ceux qui lui obéissent apprennent en tout temps qu'il existe un Dieu si grand et que c'est lui qui, par lui-même, a créé, a fait et a ordonné toutes choses. Or, parmi ce tout, il y a nous-mêmes et notre monde. Donc nous aussi, avec tout ce que renferme le monde, nous avons été faits par lui. C'est de lui que l'Écriture dit : « Et Dieu modela l'homme en prenant du limon de la terre, et il insuffla en sa face un souffle de vie. » Ce ne sont donc pas des anges qui l'ont fait ni modelé — car des anges n'auraient pu faire une image de Dieu —, ni quelque autre en dehors du vrai Dieu, ni une Puissance considérablement éloignée du Père de toutes choses. Car Dieu n'avait pas besoin d'eux pour faire ce qu'en lui-même il avait d'avance décrété de faire. Comme s'il n'avait pas ses Mains à lui! Depuis toujours, en effet, il y a auprès de lui le Verbe et la Sagesse, le Fils et l'Esprit. C'est par eux et en eux qu'il a fait toutes choses, librement et en toute indépendance, et c'est à eux qu'il s'adresse, lorsqu'il dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » C'est donc bien de lui-même qu'il a pris la substance des choses qui ont été créées, et le modèle des choses qui ont été faites, et la forme des choses qui ont été ordonnées.

Il s'est donc exprimé avec justesse, l'écrit qui dit : « Avant tout, crois qu'il existe un seul Dieu, qui a tout créé et organisé, qui a fait de rien toutes choses pour qu'elles soient, qui contient tout et seul n'est pas contenu. » Parmi les prophètes, Malachie dit aussi avec justesse : « N'est-ce pas un seul Dieu qui nous a créés ? N'y a-t-il pas un seul Père pour nous tous ? » L'Apôtre dit aussi avec raison : « Il n'y a qu'un seul Dieu Père, qui est au-dessus de tous, à travers tous et en nous tous. » Enfin le Seigneur dit aussi d'une façon semblable : « Toutes choses m'ont été remises par mon Père. » Il s'agit, de toute évidence, de Celui qui a fait toutes choses : car ce n'est pas le bien d'un autre, mais son propre bien, qu'il lui a remis. Et, dans ce tout, rien n'est soustrait. Aussi est-il « Juge des vivants et des morts ». « Il a la clef de David : il ouvrira et personne ne fermera, il fermera et personne n'ouvrira. » « Personne d'autre, en effet, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ne pouvait

ouvrir le livre » du Père « ni le regarder », hormis « l'Agneau qui a été immolé » et nous a « rachetés par son sang », après avoir, du Dieu qui a fait toutes choses par son Verbe et les a ordonnées par sa Sagesse, reçu pouvoir sur toutes choses lorsque « le Verbe s'est fait chair » : de la sorte, tout comme il tenait la première place au ciel en sa qualité de Verbe de Dieu, il l'a tenue aussi sur la terre, en étant l'homme juste « qui n'a pas commis de péché et dans la bouche duquel il ne s'est pas trouvé de fourberie », et il l'a tenue parmi ceux qui sont sous la terre, en devenant le « Premier-né d'entre les morts » ; de la sorte aussi, toutes choses, comme nous l'avons déjà dit, ont vu leur Roi ; de la sorte enfin, en la chair de notre Seigneur a fait irruption la lumière du Père, puis, en brillant à partir de sa chair, elle est venue en nous, et ainsi l'homme a accédé à l'incorruptibilité, enveloppé qu'il était par cette lumière du Père.

Que le Verbe, c'est-à-dire le Fils, fût depuis toujours avec le Père, nous l'avons amplement montré. Mais la Sagesse, qui n'est autre que l'Esprit, était également auprès de lui avant toute création. C'est ce qu'elle dit par la bouche de Salomon : « Dieu par la Sagesse a fondé la terre, et il a préparé le ciel par l'Intelligence; par sa Science les abîmes ont jailli et les nuages ont distillé la rosée. » Et encore : « Le Seigneur m'a créée comme principe de ses voies, en vue de ses œuvres ; avant les siècles, il m'a fondée ; au commencement, avant de faire la terre et avant de faire les abîmes, avant que coulent les sources des eaux et avant que les montagnes soient affermies, et avant toutes les collines, il m'a engendrée. » Et encore : «Lorsqu'il préparait le ciel, j'étais avec lui; lorsqu'il affermissait les sources de l'abîme, lorsqu'il consolidait les fondements de la terre, j'étais auprès de lui, répandant l'harmonie; j'étais celle auprès de qui il trouvait sa joie, et chaque jour je me réjouissais devant sa face tout le temps durant, tandis qu'il se réjouissait d'avoir achevé le monde et trouvait ses délices parmi les fils des hommes. »

Par son Verbe et son Esprit, Dieu se manifeste à sa créature :
la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu

Ainsi donc, il n'y a qu'un seul Dieu, qui, par le Verbe et la Sagesse, a fait et organisé toutes choses. C'est lui le Créateur, et c'est lui qui a assigné ce monde au genre humain. Selon sa grandeur, il est inconnu de tous les êtres faits par lui : car personne n'a scruté son élévation, ni parmi les anciens ni parmi les contemporains. Cependant, selon son amour, il est connu en tout temps grâce à Celui par qui il a créé toutes choses : celui-ci n'est autre que son Verbe, notre Seigneur Jésus-Christ, qui, dans les derniers temps, s'est fait homme parmi les hommes afin de rattacher la fin au commencement, c'est-à-dire l'homme à Dieu. Voilà pourquoi les prophètes, après avoir reçu de ce même Verbe le charisme prophétique, ont prêché à l'avance sa venue selon la chair, par laquelle le mélange et la communion de Dieu et de l'homme ont été réalisés selon le bon plaisir du Père. Dès le commencement, en effet, le Verbe a annoncé que Dieu serait vu des hommes, qu'il vivrait et converserait avec eux sur la terre et qu'il se rendrait présent à l'ouvrage par lui modelé, pour le sauver et se laisser saisir par lui, pour « nous délivrer des mains de tous ceux qui nous haïssent », c'est-à-dire de tout esprit de transgression, et pour faire en sorte que « nous le servions avec sainteté et justice tous les jours de notre vie », afin que, enlacé à l'Esprit de Dieu, l'homme accède à la gloire du Père.

Tout cela, les prophètes l'ont annoncé d'une manière prophétique. Mais ce n'est pas à dire, comme d'aucuns le prétendent, que, le Père de toutes choses étant invisible, c'était un autre qui était vu par les prophètes. Ainsi parlent ceux qui ignorent du tout au tout ce qu'est la prophétie. Car une prophétie est la prédiction de choses à venir, l'annonce anticipée de réalités ultérieures. Les prophètes annonçaient donc d'avance que Dieu serait vu des hommes, conformément à ce que dit aussi le Seigneur : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu . » Certes, selon sa grandeur et son inexprimable gloire, « nul ne verra Dieu et vivra », car le Père est insaisissable; mais selon son amour, sa bonté envers les hommes et sa toute-puissance, il va jusqu'à accorder à ceux qui l'aiment le privilège de voir Dieu — ce que, précisément, prophétisaient les prophètes —, car « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu ». Par lui-même, en effet, l'homme ne pourra jamais voir Dieu; mais Dieu, s'il le veut, sera vu des hommes, de ceux qu'il veut, quand il veut et

comme il veut. Car Dieu peut tout : vu autrefois par l'entremise de l'Esprit selon le mode prophétique, puis vu par l'entremise du Fils selon l'adoption, il sera vu encore dans le royaume des cieux selon la paternité, l'Esprit préparant d'avance l'homme pour le Fils de Dieu, le Fils le conduisant au Père, et le Père lui donnant l'incorruptibilité et la vie éternelle, qui résultent de la vue de Dieu pour ceux qui le voient. Car, de même que ceux qui voient la lumière sont dans la lumière et participent à sa splendeur, de même ceux qui voient Dieu sont en Dieu et participent à sa splendeur. Or vivifiante est la splendeur de Dieu. Ils auront donc part à la vie, ceux qui voient Dieu. Tel est le motif pour lequel Celui qui est insaisissable, incompréhensible et invisible s'offre à être vu, compris et saisi par les hommes : c'est afin de vivifier ceux qui le saisissent et qui le voient. Car, si sa grandeur est inscrutable, sa bonté aussi est inexprimable, et c'est grâce à elle qu'il se fait voir et qu'il donne la vie à ceux qui le voient. Car il est impossible de vivre sans la vie, et il n'y a de vie que par la participation à Dieu, et cette participation à Dieu consiste à voir Dieu et à jouir de sa bonté. Les hommes verront donc Dieu afin de vivre, devenant immortels par cette vue et atteignant jusqu'à Dieu. C'est là, je l'ai déjà dit, ce qui était annoncé d'une manière figurative par les prophètes, à savoir que Dieu serait vu par les hommes qui portent son Esprit et attendent sans cesse sa venue. Comme Moïse le dit encore dans le Deutéronome : « En ce jour-là nous verrons, car Dieu parlera à l'homme et celui-ci vivra . » Certains d'entre eux, en effet, voyaient l'Esprit prophétique et son assistance en vue de l'effusion de tous les genres de grâces ; d'autres voyaient la venue du Seigneur et le ministère par lequel, depuis les origines, il accomplit la volonté du Père, tantôt au ciel et tantôt sur la terre ; d'autres encore voyaient les gloires du Père telles qu'elles étaient proportionnées, selon les moments, aux hommes qui voyaient, à ceux qui entendaient alors et à ceux qui devaient entendre par la suite. Telle était donc la manière dont Dieu se manifestait. A travers tout cela, en effet, c'est bien le Dieu Père qui se donne à connaître : l'Esprit prête son assistance, le Fils fournit son ministère, le Père notifie son bon plaisir et l'homme est rendu parfait en vue du salut. Comme il le dit encore par la bouche du prophète Osée : « J'ai moi-même multiplié les visions et ai été représenté par la main des prophètes. » L'Apôtre expose la même chose, lorsqu'il dit : « Il y a diversité de grâces, mais c'est le même Esprit ; il y a diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur ; il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous : à chacun la manifestation de l'Esprit est donnée pour son profit. » Sans doute Celui qui opère tout en tous est-il invisible et inexprimable, quant à sa puissance et à sa grandeur, pour tous les êtres faits par lui; toutefois il ne leur est nullement inconnu pour autant, car tous apprennent par son Verbe qu'il n'y a qu'un seul Dieu Père, qui soutient toutes choses et donne l'existence à toutes, selon ce que dit aussi le Seigneur : « Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Dieu Monogène, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a révélé. »

Ainsi, dès le commencement, le Fils est le Révélateur du Père, puisqu'il est dès le commencement avec le Père : les visions prophétiques, la diversité des grâces, ses propres ministères, la manifestation de la gloire du Père, tout cela, à la façon d'une mélodie harmonieusement composée, il l'a déroulé devant les hommes, en temps opportun, pour leur profit. En effet, où il y a composition, il y a mélodie ; où il y a mélodie, il y a temps opportun ; où il y a temps opportun, il y a profit. C'est pourquoi le Verbe s'est fait le dispensateur de la grâce du Père pour le profit des hommes : car c'est pour eux qu'il a accompli de si grandes «économies», montrant Dieu aux hommes et présentant l'homme à Dieu, sauvegardant l'invisibilité du Père pour que l'homme n'en vînt pas à mépriser Dieu et qu'il eût toujours vers quoi progresser, et en même temps rendant Dieu visible aux hommes par de multiples «économies», de peur que, privé totalement de Dieu, l'homme ne perdît jusqu'à l'existence. Car la gloire de Dieu c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme c'est la vision de Dieu : si déjà la révélation de Dieu par la création procure la vie à tous les êtres qui vivent sur la terre, combien plus la manifestation du Père par le Verbe procure-t-elle la vie à ceux qui voient Dieu !

Ainsi donc, puisque l'Esprit de Dieu signifiait l'avenir par les prophètes afin de nous préformer et de nous prédisposer à la soumission à Dieu, et puisque cet avenir consistait en ce que, par le bon plaisir du Père, l'homme verrait Dieu, il fallait de toute nécessité que ceux par qui l'avenir était prophétisé vissent ce Dieu qu'ils annonçaient comme devant être vu des hommes, afin que le Fils et

le Père ne fussent pas seulement dits dans un oracle prophétique « Dieu » et « Enfant de Dieu », mais qu'ils fussent vus par tous les membres sanctifiés et instruits des choses de Dieu, et qu'ainsi l'homme fût formé et exercé par avance à s'approcher de la gloire destinée à être révélée par la suite à ceux qui aiment Dieu. Car ce n'était pas seulement avec la langue que les prophètes prophétisaient, mais aussi par leurs visions, par leur comportement, par les actes qu'ils posaient suivant le conseil de l'Esprit. C'était donc de cette manière qu'ils voyaient le Dieu invisible, comme le dit Isaïe : « J'ai vu de mes yeux le Roi, le Seigneur Sabaoth », signifiant par là que l'homme verrait Dieu de ses yeux et entendrait sa voix. C'était donc de cette manière qu'ils voyaient également le Fils de Dieu vivre en homme avec les hommes : ce qui était à venir, ils le prophétisaient ; Celui qui n'était pas encore là, ils le disaient présent ; Celui qui était impassible, ils le proclamaient passible ; Celui qui était aux cieux, ils le disaient descendu « dans la poussière de la mort ». Et ainsi de toutes les autres « économies » de sa récapitulation : ils voyaient les unes par des visions, prêchaient les autres par des paroles, signifiaient les autres d'une manière figurative par des actes. Les choses qui seraient vues, ils les voyaient de façon visible ; celles qui seraient entendues, ils les prêchaient par des paroles ; celles qui seraient faites, ils les accomplissaient par des actes : mais toutes, ils les annonçaient de façon prophétique. C'est pourquoi Moïse disait au peuple transgresseur que Dieu était un feu, les menaçant par là du jour de feu qui allait fondre sur eux de la part de Dieu ; en revanche, à ceux qui avaient la crainte de Dieu, il disait : « Le Seigneur Dieu est miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté, véridique, gardant la justice et la miséricorde jusqu'à des milliers de fois, effaçant les injustices, les iniquités et les péchés. »

Les visions des prophètes

Et le Verbe « parlait à Moïse face à face, comme quelqu'un qui parlerait à son ami ». Mais Moïse désira voir à découvert Celui qui lui parlait. Alors il lui fut dit : « Tiens-toi sur le faite du rocher, et je te couvrirai de ma main ; quand ma gloire passera, tu me verras par derrière ; mais ma face ne sera pas vue de toi, car l'homme ne peut voir ma face et vivre. » Cela signifiait deux choses : que l'homme était impuissant à voir Dieu, et que, néanmoins, grâce à la Sagesse de Dieu, à la fin, l'homme le verrait sur le faite du rocher, c'est-à-dire dans sa venue comme homme. Voilà pourquoi le Verbe s'est entretenu avec Moïse face à face sur le faite de la montagne, tandis qu'Élie aussi était présent, comme le rapporte l'Évangile : le Verbe s'acquittait ainsi, à la fin, de son antique promesse. Les prophètes ne voyaient donc pas la face même de Dieu manifestée à découvert, mais des « économies » et des mystères grâce auxquels l'homme verrait Dieu un jour. C'est ainsi qu'il était dit à Élie : « Tu sortiras demain et tu te tiendras devant le Seigneur et voici que le Seigneur passera. Il y aura un vent grand et puissant qui désagrégera les montagnes et fracassera les rochers devant le Seigneur : mais ce n'est pas dans le vent que sera le Seigneur. Après le vent, un tremblement de terre : mais ce n'est pas dans le tremblement de terre que sera le Seigneur. Après le tremblement de terre, un feu : mais ce n'est pas dans le feu que sera le Seigneur. Après le feu, le murmure d'une brise légère. » Par là, le prophète, qu'avaient violemment courroucé la transgression du peuple et le meurtre des prophètes, apprenait à se modérer. Par là était aussi signifiée la venue du Seigneur comme homme, cette venue qui, après la Loi donnée par Moïse, devait être douce et paisible et en laquelle il ne briserait pas le roseau froissé ni n'éteindrait la mèche encore fumante. Par là était encore montré le doux et pacifique repos de son royaume : car, après le vent qui fracasse les montagnes, après le tremblement de terre, après le feu, viendront les temps calmes et pacifiques de son royaume, en lesquels, en toute tranquillité, l'Esprit de Dieu ranimera et fera croître l'homme. Le cas d'Ezéchiël montre avec plus d'évidence encore que les prophètes voyaient « de façon partielle » les « économies » de Dieu, et non Dieu lui-même de façon intégrale. Car il eut une « vision de Dieu », et il décrivit les chérubins, et leurs roues, et le mystère de toutes leurs évolutions ; et il vit au-dessus d'eux « la ressemblance d'un trône » et, sur ce trône, « la ressemblance et comme la forme d'un homme », et ce qui était au-dessus de ses reins était « comme une apparence de métal brillant », et ce qui était au-dessous était « comme une apparence de feu » ; et lorsqu'il eut raconté

tout le reste de cette vision du trône, de peur qu'on ne s'imaginât qu'il y avait vu Dieu de façon intégrale, il ajouta : « Telle fut la vision de la ressemblance de la gloire du Seigneur. » Si donc ni Moïse, ni Elie, ni Ézéchiel n'ont vu Dieu, alors qu'ils ont vu bon nombre de choses célestes, et si ce qu'ils voyaient n'était que « ressemblance de la gloire du Seigneur » et prophétie des choses à venir, il est clair que le Père demeurait invisible, lui dont le Seigneur a dit : « Dieu, personne ne l'a jamais vu. » Cependant son Verbe, de la manière que voulait le Père et pour le profit de ceux qui voyaient, montrait la gloire du Père et révélait les «économies», ainsi que l'a dit aussi le Seigneur: «Le Dieu Monogène, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a révélé. » Et comme le Révélateur du Père, le Verbe, était riche et multiple, ce n'est pas sous une seule forme ni sous un seul aspect qu'il se faisait voir à ceux qui le voyaient, mais selon les diverses réalisations de ses «économies». C'est de cette manière qu'il est décrit dans le livre de Daniel : tantôt, en effet, il se fait voir en la compagnie d'Ananias, d'Azarias et de Misaël, se tenant auprès d'eux dans la fournaise et les sauvant du feu : « La vision du quatrième, est-il dit, est semblable à un Fils de Dieu » ; tantôt il est « la pierre détachée de la montagne sans mains humaines », frappant et balayant les royaumes passagers et remplissant elle-même toute la terre ; tantôt encore il apparaît comme un Fils d'homme venant sur les nuées du ciel, s'approchant de l'Ancien des jours et recevant de lui puissance, gloire et règne universels : « Sa puissance, est-il dit, est une puissance éternelle et son royaume ne sera jamais détruit».

Les visions de Jean

Jean, le disciple du Seigneur, vit lui aussi, dans l'Apocalypse, la venue pontificale et glorieuse de son royaume : «Je me retournai, dit-il, pour voir la voix qui me parlait; m'étant retourné, je vis sept chandeliers d'or et, au milieu des chandeliers, quelqu'un de pareil à un Fils d'homme. Il était vêtu d'une tunique descendant jusqu'aux pieds et portait à hauteur de poitrine une ceinture d'or ; sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine d'un blanc de neige ; ses yeux étaient comme une flamme de feu ; ses pieds étaient pareils à de l'airain qu'on aurait embrasé dans une fournaise; sa voix était comme la voix des grandes eaux; dans la main droite il tenait sept étoiles ; de sa bouche sortait un glaive aigu à deux tranchants, et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force. » Parmi toutes ces choses, en effet, il en est une qui signifie la splendeur qu'il reçoit du Père, à savoir la tête; une autre signifie le pontificat, à savoir la tunique descendant jusqu'aux pieds — et pour ce motif Moïse revêtit le pontife selon ce modèle même — ; une autre encore signifie ce qui a trait à la fin, à savoir l'airain embrasé dans la fournaise, qui est la fermeté de la foi et la persévérance de la prière à cause de l'embrasement qui doit se produire à la fin. Mais Jean ne put supporter cette vision : «Je tombai, dit-il, à ses pieds comme mort. » C'était afin qu'arrivai ce qui est écrit : « Personne ne peut voir Dieu et vivre. » Alors le Verbe le ranima et lui rappela qu'il était Celui sur la poitrine de qui il s'était penché à la cène, lorsqu'il demandait quel était celui qui devait le trahir : «Je suis, lui dit-il, le premier et le dernier, et le vivant; j'ai été mort, et voici que je suis vivant pour les siècles des siècles; j'ai les clefs de la mort et des enfers. » Après cela, dans une seconde vision, il vit le même Seigneur : «Je vis, dit-il, au milieu du trône et des quatre animaux et au milieu des vieillards, un agneau debout, comme égorgé ; il avait sept cornes et sept yeux, qui sont les sept Esprits de Dieu envoyés par toute la terre. » Et de nouveau, au sujet de ce même agneau, il dit : « Parut alors un cheval blanc. Celui qui le montait s'appelle Fidèle et Véridique : il juge et combat avec justice. Ses yeux sont comme une flamme de feu ; il a sur la tête plusieurs diadèmes et porte un nom inscrit que nul ne connaît sinon lui-même ; il est revêtu d'un manteau teint de sang ; son nom est : Verbe de Dieu. Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin fin d'une blancheur éclatante. De sa bouche sort un glaive affilé pour en frapper les nations : c'est lui qui les gouvernera avec un sceptre de fer, et c'est lui qui foule la cuve du vin de l'ardente colère du Dieu tout-puissant. Sur son manteau et sur sa cuisse il porte inscrit ce nom : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. » Voilà comment, en tout temps, le Verbe de Dieu montrait aux hommes les images des choses qu'il devait accomplir et les figures des «économies» du Père, nous enseignant par là les choses de Dieu.

Les actes préfiguraient des prophètes

Ce n'est pas seulement par les visions qu'ils contemplaient et par les paroles qu'ils prêchaient, mais c'est jusque dans leurs actes qu'il s'est servi des prophètes pour préfigurer et montrer d'avance par eux les choses à venir.

Voilà pourquoi le prophète Osée épousa une femme de prostitution : par cet acte, il prophétisa que la terre — c'est-à-dire les hommes qui l'habitent — se prostituerait loin du Seigneur et que, de tels hommes, Dieu se plairait à former l'Église, qui serait sanctifiée par son union avec le Fils de Dieu comme cette femme l'avait été par son union avec le prophète : aussi Paul dit-il que la femme infidèle est sanctifiée par le mari fidèle. De même encore le prophète donna pour noms à ses enfants : « Celle qui n'a pas obtenu miséricorde » et « Celui qui n'est pas un peuple », pour que, comme le dit l'Apôtre, « celui qui n'était pas un peuple devînt un peuple, et que celle qui n'avait pas obtenu miséricorde obtînt miséricorde, et que, dans le lieu même où l'on nommait celui qui n'était pas un peuple, on nommât les fils du Dieu vivant ». Ce que le prophète faisait d'une manière figurative par des actes, l'Apôtre le montre fait d'une manière réelle dans l'Église par le Christ.

Ainsi encore Moïse épousa une éthiopienne dont il fit par là même une israélite : il signifiait ainsi par avance que le sauvageon serait greffé sur l'olivier franc et aurait part à sa sève. En effet, parce que le Christ né selon la chair allait être recherché par le peuple pour être mis à mort, tandis qu'il devait trouver abri en Egypte, c'est-à-dire parmi les gentils, et y sanctifier les enfants de là-bas dont il formerait son Église — car l'Égypte appartenait depuis le début à la gentilité, comme l'Éthiopie —, par le mariage de Moïse était montré le mariage du Verbe, et par l'épouse éthiopienne était révélée l'Église issue de la gentilité. Et ceux qui blâment, critiquent et ridiculisent celle-ci ne seront pas purs : ils deviendront lépreux et seront expulsés du camp des justes.

Ainsi encore Rahab la courtisane, qui s'accusait d'être une païenne coupable de tous les péchés, accueillit les trois espions qui espionnaient toute la terre et cacha chez elle le Père et le Fils avec l'Esprit Saint. Et, tandis que toute la ville où elle habitait s'écroulait au fracas des sept dernières trompettes, elle-même fut sauvée avec toute sa maison par la foi au signe écarlate, comme le Seigneur le disait aux Pharisiens qui n'accueillaient pas sa venue et méprisaient le signe écarlate qui était la Pâque, le rachat et la sortie du peuple hors de l'Égypte : « Les publicains et les courtisanes vous précèdent dans le royaume des cieux. »

Les actes préfiguratifs des patriarches

En Abraham aussi était préfigurée notre foi, et il fut le patriarche et pour ainsi dire le prophète de notre foi. C'est ce que l'Apôtre a pleinement enseigné, en disant dans l'épître aux Galates : « Ainsi donc, Celui qui vous dispense l'Esprit et opère des miracles parmi vous, le fait-il en raison des œuvres de la Loi ou en raison de la soumission de la foi ? C'est ainsi qu'Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice. Reconnaissez-le donc : ceux qui sont de la foi, ce sont eux les fils d'Abraham. Or, prévoyant que Dieu justifierait les gentils par la foi, l'Écriture annonça d'avance à Abraham cette bonne nouvelle : Toutes les nations seront bénies en toi. Ceux qui sont de la foi sont donc bénis avec Abraham le croyant. » Par là, l'Apôtre l'appelle non seulement prophète de la foi, mais encore père de ceux d'entre les gentils qui croient au Christ. La raison en est que sa foi et la nôtre ne sont qu'une seule et même foi : lui, il a cru aux choses à venir comme si elles étaient déjà arrivées, à cause de la promesse de Dieu ; et nous de même, par la foi, nous contemplons comme dans un miroir l'héritage qui nous adviendra dans le royaume, à cause de la promesse de ce même Dieu.

L'histoire d'Isaac n'est pas non plus dépourvue de signification. Car l'Apôtre dit dans l'épître aux Romains : « Rebecca aussi, qui avait conçu d'un seul homme, Isaac notre père », reçut du Verbe, « pour que le dessein électif de Dieu demeurât, non en vertu des œuvres, mais en vertu de Celui qui appelle », l'oracle que voici : « Deux peuples sont dans ton sein, et deux races dans tes entrailles ; un peuple l'emportera sur l'autre, l'aîné servira le plus jeune. » D'où il apparaît clairement que non

seulement les actes des patriarches, mais même l'enfantement de Rebecca fut l'annonce prophétique de deux peuples, l'un aîné et l'autre cadet, l'un esclave et l'autre libre, et néanmoins issus d'un seul et même Père. Car il n'y a pour nous et pour ceux-là qu'un seul et même Dieu, qui connaît les choses cachées, qui sait toutes choses avant qu'elles arrivent et qui, pour cette raison, a dit : « J'ai aimé Jacob, mais j'ai haï Esau. »

Si l'on examine de même les actes de Jacob, on constatera qu'ils ne sont pas sans portée, mais remplis d'« économies ». Et d'abord on verra comment, lors de sa naissance, il saisit le talon de son frère et fut pour cela appelé Jacob, c'est-à-dire « celui qui supplante », qui saisit sans être saisi, lie sans être lié, combat et triomphe, tient dans sa main le talon de l'adversaire, c'est-à-dire la victoire; car c'est précisément pour cela qu'est né le Seigneur, dont Jacob préfigurait la naissance et au sujet duquel Jean dit dans l'Apocalypse : « Il sortit en vainqueur et pour vaincre. » Ensuite il reçut le droit d'aînesse, lorsque son frère le méprisa, tout comme le peuple cadet reçut le Premier-né de tous, le Christ, lorsque le peuple aîné le rejeta en disant : « Nous n'avons de roi que César. » Or dans le Christ est toute bénédiction : aussi le peuple cadet déroba-t-il par là au Père les bénédictions du peuple aîné, comme Jacob avait dérobé la bénédiction d'Esau. Pour ce motif le frère fut en butte aux pièges de son frère, tout comme l'Église souffre une chose identique de la part de ceux de sa race. C'est en terre étrangère que naquirent les douze tribus composant la race d'Israël, parce que le Christ aussi devait engendrer en terre étrangère les douze colonnes constituant le soutien de l'Eglise. Des brebis bigarrées furent le salaire de Jacob : car le Christ aussi a pour salaire les hommes qui, de nations bigarrées et dissemblables, se rassemblent dans l'unique bercail de la foi, selon la promesse que le Père lui a faite : « Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine les extrémités de la terre. » Et parce que Jacob fut prophète du Seigneur par le grand nombre de ses fils, il dut de toute nécessité susciter des fils des deux sœurs, comme le Christ le fit des deux peuples issus d'un seul et même Père, et pareillement aussi des deux servantes, pour signifier que, des libres et des esclaves selon la chair, le Christ présenterait des fils à Dieu en accordant pareillement à tous le don de l'Esprit qui nous vivifie. Et tous ces travaux, celui-là les accomplit à cause de la cadette aux beaux yeux, Rachel, qui préfigurait l'Eglise pour laquelle souffrit le Christ. Car autrefois, c'est par ses patriarches et ses prophètes qu'il préfigurait et prédisait les choses à venir, exerçant ainsi à l'avance son lot par les « économies » de Dieu et accoutumant son héritage à obéir à Dieu, à vivre en étranger dans le monde, à suivre le Verbe de Dieu et à signifier par avance les choses à venir : car rien n'est oiseux ni dépourvu de signification auprès de lui.

Les actes préfiguratifs du Christ

Mais, dans les derniers temps, « quand fut venue la plénitude du temps » de la liberté, le Verbe a par lui-même « purifié la souillure des filles de Sion », en lavant de ses propres mains les pieds de ses disciples, c'est-à-dire de l'humanité recevant à la fin Dieu en héritage. De la sorte, de même que, au commencement, en la personne des premiers hommes, nous avons tous été réduits en esclavage en devenant les débiteurs de la mort, de même à la fin, en la personne des derniers, tous ceux qui depuis le commencement furent les disciples du Verbe ont été purifiés et lavés de la mort et ont accédé à la vie de Dieu : car Celui qui a lavé les pieds des disciples a sanctifié et amené à la purification le corps tout entier.

C'est pourquoi aussi il leur servait la nourriture tandis qu'ils étaient étendus, pour signifier ceux qui étaient étendus dans la terre et auxquels il venait apporter la vie. Comme le dit Jérémie : « Le Seigneur, le Saint d'Israël, s'est souvenu de ses morts endormis dans la terre du tombeau, et il est descendu vers eux pour leur annoncer la bonne nouvelle de son salut, pour les sauver. »

C'est pourquoi encore les yeux des disciples étaient alourdis, quand le Christ vint à sa Passion ; les trouvant endormis, le Seigneur les laissa d'abord, pour signifier la patience de Dieu devant le sommeil des hommes ; mais, étant venu une seconde fois, il les réveilla et les mit debout, pour signifier que sa Passion serait le réveil de ses disciples endormis : car c'est pour eux qu'« il descendit dans les régions inférieures de la terre », afin de voir de ses yeux la partie inachevée de la création, ces hommes au sujet desquels il disait à ses disciples : « Beaucoup de prophètes et de justes ont

désiré voir et entendre ce que vous voyez et entendez. » Car le Christ n'est pas venu pour ceux-là seuls qui, à partir du temps de l'empereur Tibère, ont cru en lui ; et le Père n'a pas exercé sa providence en faveur des seuls hommes de maintenant, mais en faveur de tous les hommes sans exception qui, depuis le commencement, selon leurs capacités et en leur temps, ont craint et aimé Dieu, ont pratiqué la justice et la bonté envers le prochain, ont désiré voir le Christ et entendre sa voix. Tous ces hommes-là, lors de sa seconde venue, il les réveillera et les mettra debout avant les autres, c'est-à-dire avant ceux qui seront jugés, et il les établira dans son royaume.

2. SEMAILLES ET MOISSON : LA PROCATÉCHÈSE DES ÉCRITURES

Situation privilégiée d'Israël

« Il n'y a, en effet, qu'un seul Dieu, qui », après avoir guidé les patriarches vers ses « économies », « a justifié les circoncis en suite de la foi et les incirconcis par le moyen de la foi ». Car, de même que, dans les premiers, nous étions nous-mêmes préfigurés et annoncés à l'avance, de même, en nous, c'est-à-dire dans l'Église, ils trouvent en retour leur forme achevée et reçoivent le salaire de leurs labeurs. Comme le Seigneur le disait à ses disciples : « Eh bien, je vous le dis, levez les yeux et voyez les champs : ils sont blancs pour la moisson. Le moissonneur reçoit son salaire et amasse du fruit pour la vie éternelle, afin que semeur et moissonneur se réjouissent ensemble. Car ici se vérifie la parole : Autre est le semeur, autre le moissonneur. Je vous ai envoyés moissonner ce qui ne vous a coûté aucune peine ; d'autres ont peiné, et vous, vous êtes entrés dans leur labeur » Quels sont-ils donc, ceux qui ont peiné, ceux qui ont servi les « économies » de Dieu ? De toute évidence, les patriarches et les prophètes : ils ont préfiguré notre foi et semé sur la terre la venue du Fils de Dieu, annonçant qui et quel il serait, afin que les hommes qui viendraient après eux, ayant la crainte de Dieu, accueillent aisément la venue du Christ, instruits qu'ils seraient par les Écritures.

Voilà pourquoi Joseph, qui avait reconnu la grossesse de Marie et pensait à la renvoyer secrètement, s'entendit dire en songe par un ange : « Ne crains pas de prendre chez toi Marie ton épouse, car ce qu'elle a en son sein vient de l'Esprit Saint ; elle enfantera un Fils, auquel tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Et l'ange ajouta pour le convaincre : « Tout cela est arrivé pour que fût accompli ce qu'avait dit le Seigneur par la bouche du prophète : Voici que la Vierge concevra en son sein et enfantera un Fils, et on lui donnera pour nom Emmanuel. » Par ces paroles du prophète, il le persuadait et il disculpait Marie, en montrant qu'elle était cette Vierge même qu'Isaïe avait annoncée à l'avance comme devant enfanter l'Emmanuel. Aussi Joseph acquiesça-t-il sans hésitation : il prit Marie chez lui et, durant tout le temps qu'il eut le soin du Christ, il remplit avec joie son service, acceptant de faire route jusqu'en Égypte, puis d'en revenir, puis de se transporter à Nazareth, au point qu'aux yeux de ceux qui ignoraient les Écritures, la promesse de Dieu et l'« économie » du Christ, il passait pour être le père de l'enfant.

Voilà pourquoi aussi le Seigneur lui-même, à Capharnaüm, lisait cette prophétie d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour porter la bonne nouvelle aux pauvres ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles la vue. » Et pour bien montrer qu'il était Celui qui avait été prêché à l'avance par les prophètes, il leur disait : « Aujourd'hui, cette Écriture se trouve accomplie à vos oreilles. »

Voilà pourquoi encore Philippe, ayant trouvé l'eunuque de la reine d'Éthiopie en train de lire ces paroles d'Isaïe : « Comme un brebis il a été conduit à regorgement et, comme un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre pas la bouche ; dans l'abaissement son jugement a été consommé », et tous les autres détails que le prophète avait fournis sur sa Passion, sur sa venue charnelle et sur la manière dont il fut outragé par ceux qui ne croyaient pas en lui, — Philippe, dis-je, convainquit aisément l'eunuque de croire que Jésus-Christ, qui fut crucifié sous Ponce Pilate et souffrit tout ce qu'avait prédit le prophète, était le Fils de Dieu, Celui qui donne la vie éternelle aux hommes. Dès qu'il l'eut baptisé, il le quitta, car il ne manquait plus rien à cet homme qui avait déjà été instruit par les prophètes. Il n'ignorait ni Dieu le Père, ni les règles de la vie morale, mais seulement la venue du Fils de Dieu. Ayant promptement connu celle-ci, « il reprenait sa route, plein

de joie », pour être en Ethiopie le héraut de la venue du Christ. Philippe n'eut donc pas à peiner beaucoup avec cet homme, parce que celui-ci avait été préalablement formé à la crainte de Dieu par les prophètes.

Voilà pourquoi encore les apôtres, qui rassemblaient «les brebis perdues de la maison d'Israël», leur démontraient, par des allocutions appuyées sur les Écritures, que Jésus, le crucifié, était le Christ, le Fils du Dieu vivant. Ils persuadaient ainsi une grande multitude d'hommes qui avaient la crainte de Dieu : en un seul jour, trois, quatre et jusqu'à cinq mille hommes furent baptisés.

Situation défavorisée des gentils

Voilà pourquoi encore Paul, qui fut l'Apôtre des gentils, déclare: «Plus qu'eux tous, j'ai peiné. » Pour ceux-là, en effet, l'enseignement était aisé, puisqu'ils avaient les preuves tirées des Écritures : ceux qui écoutaient Moïse et les prophètes accueillirent sans peine le « Premier-né des morts » et l'« Initiateur de la vie » de Dieu, Celui qui, par l'extension de ses mains, détruisait Amalec et, moyennant la foi en lui, vivifiait l'homme en le guérissant de la blessure du serpent. Mais aux gentils, l'Apôtre devait d'abord apprendre, comme nous l'avons montré dans le livre précédent, à rompre avec le culte des idoles et à ne révéler qu'un seul Dieu, Auteur du ciel et de la terre et Créateur de tout l'univers ; il devait ensuite leur enseigner que ce Dieu a un Fils, son Verbe, par qui il a produit toutes choses, et que celui-ci, s'étant dans les derniers temps fait homme parmi les hommes, a combattu pour le genre humain, vaincu l'ennemi de l'homme et accordé à l'ouvrage par lui modelé la victoire sur son adversaire. Car, lors même que ceux de la circoncision ne mettaient pas en pratique les paroles de Dieu, parce qu'ils les méprisaient, ils n'en avaient pas moins été instruits par avance à ne commettre ni adultère, ni fornication, ni vol, ni fraude, et ils savaient que tout ce qui porte préjudice au prochain est mal et objet d'exécration pour Dieu : aussi se laissaient-ils persuader sans peine de s'abstenir de ces choses, eux qui avaient déjà appris tout cela. Mais aux gentils il fallait enseigner même cela, à savoir que de telles actions sont mauvaises, préjudiciables, inutiles, et qu'elles sont dommageables à ceux qui les commettent. Pour ce motif, celui qui reçut l'apostolat à destination des gentils peina plus que ceux qui prêchèrent le Fils de Dieu parmi les circoncis. Ceux-ci étaient secondés par les Écritures, que le Seigneur avait confirmées et accomplies en venant tel qu'il avait été annoncé. Là, en revanche, c'était un enseignement étranger, une doctrine nouvelle : non seulement les dieux des gentils ne sont pas des dieux, mais ils ne sont qu'idoles de démons ; il n'y a qu'un seul Dieu, qui est « au-dessus de toute Principauté, Puissance et Seigneurie et de tout nom qui se nomme » ; son Verbe, invisible par nature, s'est fait palpable et visible parmi les hommes et est descendu « jusqu'à la mort et la mort de la croix » ; ceux qui croient en lui deviendront incorruptibles et impassibles et auront part au royaume des cieux. Tout cela était prêché aux gentils par la simple parole, sans Écriture aucune : c'est pourquoi ceux qui prêchèrent aux gentils peinèrent davantage.

Vocation de tous à la foi d'Abraham

Plus généreuse aussi, en retour, apparaît la foi des gentils, puisqu'ils suivirent le Verbe de Dieu sans l'instruction des Écritures, Dieu suscitant de cette manière, à partir de pierres, des fils à Abraham et les amenant à celui qui avait été l'initiateur et l'annonciateur de notre foi. Car celui-ci ne reçut l'alliance de la circoncision qu'après la justification obtenue par la foi sans la circoncision : c'est ainsi que furent préfigurées en lui l'une et l'autre alliance et qu'il devint le père de tous ceux qui suivent le Verbe de Dieu et supportent de vivre en étrangers en ce monde, c'est-à-dire de tous les croyants venus de la circoncision et de l'incirconcision, de même que le Christ est la pierre d'angle qui soutient tout et rassemble dans l'unique foi d'Abraham tous ceux qui, venus de l'une et l'autre alliance, sont aptes à constituer l'édifice de Dieu. Mais la foi sans la circoncision, parce qu'elle rattache la fin au commencement, fut première et dernière. Dès avant la circoncision, en effet, elle était en Abraham et dans tous les autres justes qui plurent à Dieu, ainsi que nous l'avons montré;

puis, dans les derniers temps, elle reparut dans l'humanité grâce à la venue du Seigneur. Quant à la circoncision et à la Loi des œuvres, elles occupèrent les temps intermédiaires.

Ceci apparaît de façon figurative à maintes reprises, et notamment en Thamar, belle-fille de Juda. Elle avait conçu des jumeaux, et l'un d'eux présenta la main le premier. Estimant que c'était lui l'aîné, la sage-femme lui attacha, comme signe distinctif, un fil écarlate à la main. Mais, cela fait, il retira la main et ce fut son frère Phares qui sortit le premier, puis en second lieu celui qui avait le fil écarlate, c'est-à-dire Zara. Par là, l'Écriture a clairement indiqué le peuple possédant le signe du fil écarlate, c'est-à-dire la foi sans la circoncision ; celle-ci se montra d'abord dans les patriarches, puis se retira pour que naquît son frère : et ainsi celui qui était le premier naquit le second, reconnaissable grâce au signe du fil écarlate attaché à lui et qui est la Passion du Juste, préfigurée dès le commencement en Abel et décrite chez les prophètes, puis accomplie aux derniers temps dans le Fils de Dieu.

Car il fallait que des annonces préalables fussent faites, selon un mode propre aux patriarches, par les patriarches ; qu'ensuite des préfigurations fussent offertes, selon un mode propre à la Loi, par les prophètes ; et qu'enfin la forme achevée fût présentée, en conformité avec la réalité plénière manifestée dans le Christ, par ceux qui ont reçu la filiation adoptive : mais tout cela n'en apparaît pas moins dans un Dieu unique. C'est tout en étant unique, en effet, qu'Abraham préfigurait en sa personne les deux alliances, où les uns ont semé et les autres moissonné : « Car ici, est-il dit, se vérifie la parole : Autre est le » peuple « qui sème et autre celui qui moissonne », mais unique est le Dieu qui fournit à chacun ce qui lui convient, au semeur la semence, au moissonneur le pain pour nourriture, tout comme autre est celui qui plante et autre celui qui arrose, mais unique est le Dieu qui fait croître. Patriarches et prophètes ont en effet semé la parole concernant le Christ, et l'Église a moissonné, c'est-à-dire recueilli le fruit. C'est pourquoi eux aussi demandent à pouvoir y dresser leur tente, selon le mot de Jérémie : « Qui me donnera au désert une demeure dernière ? », pour que « semeur et moissonneur se réjouissent ensemble » dans le royaume du Christ, de ce Christ qui était présent à tous ceux à qui, depuis le commencement, il plut à Dieu que fût présent son Verbe.

3. UNE LECTURE ECCLÉSIALE DES ÉCRITURES : SPÉCIMENS D'EXÉGÈSE VÉTÉRO-TESTAMENTAIRE

Les Ecritures, prophétie du Christ

Si donc quelqu'un lit les Ecritures de cette manière, il y trouvera une parole concernant le Christ et une préfiguration de la vocation nouvelle. Car c'est lui le « trésor caché dans le champ », c'est-à-dire dans le monde, puisque « le champ, c'est le monde ». Trésor caché dans les Ecritures, car il était signifié par des figures et des paraboles qui, humainement, ne pouvaient être comprises avant l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire avant la venue du Seigneur. Et c'est pourquoi il avait été dit au prophète Daniel : « Obstrue ces paroles et scelle ce livre jusqu'au temps de l'accomplissement, jusqu'à ce que beaucoup apprennent et que la connaissance abonde ; car, lorsque la dispersion aura pris fin, ils comprendront toutes ces choses. » Jérémie dit aussi : « Lors des derniers jours, ils comprendront ces choses. » Car toute prophétie, avant son accomplissement, n'est qu'énigmes et ambiguïtés pour les hommes ; mais, lorsqu'arrive le moment et que s'accomplit la prédiction, alors celle-ci trouve son exacte interprétation. Voilà pourquoi, lue par les Juifs à l'époque présente, la Loi ressemble à une fable : car ils n'ont pas ce qui est l'explication de tout, à savoir la venue du Fils de Dieu comme homme. Au contraire, lue par les chrétiens, elle est ce trésor naguère caché dans le champ, mais que la croix du Christ révèle et explique : elle enrichit l'intelligence des hommes, montre la sagesse de Dieu, fait connaître les « économies » de celui-ci à l'égard de l'homme ; elle préfigure le royaume du Christ et annonce par avance la bonne nouvelle de l'héritage de la sainte Jérusalem ; elle prédit que l'homme qui aime Dieu progressera jusqu'à voir Dieu et entendre sa parole et qu'il sera glorifié par l'audition de cette parole, au point que les autres hommes ne pourront fixer leurs yeux sur son visage glorieux selon qu'il fut dit à Daniel : « Les sages brilleront comme la splendeur du firmament et, parmi la multitude des justes, comme les étoiles,

éternellement et à jamais. » Si donc quelqu'un lit les Ecritures de la manière que nous venons de montrer — et c'est de cette manière que le Seigneur les expliqua à ses disciples après sa résurrection d'entre les morts, leur prouvant par elles qu'« il fallait que le Christ souffrît et entrât dans sa gloire » et « qu'en son nom la rémission des péchés fût prêchée » dans le monde entier —, il sera un disciple parfait, « semblable au Maître de maison qui extrait de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes ».

Lire les Écritures auprès des presbytres qui sont dans l'Église

C'est pourquoi il faut écouter les presbytres qui sont dans l'Église : ils sont les successeurs des apôtres, ainsi que nous l'avons montré, et, avec la succession dans l'épiscopat, ils ont reçu le sùr charisme de la vérité selon le bon plaisir du Père. Quant à tous les autres, qui se séparent de la succession originelle, quelle que soit la façon dont ils tiennent leurs conventicules, il faut les regarder comme suspects : ce sont des hérétiques à l'esprit faussé, ou des schismatiques pleins d'orgueil et de suffisance, ou encore des hypocrites n'agissant que pour le lucre et la vaine gloire. Tous ces gens se sont égarés loin de la vérité. Les hérétiques, qui apportent à l'autel de Dieu un feu étranger, c'est-à-dire des doctrines étrangères, seront consumés par le feu du ciel comme Nadab et Abiud. Ceux qui se dressent contre la vérité et excitent les autres contre l'Église de Dieu auront leur séjour aux enfers, après avoir été engloutis dans les abîmes de la terre comme les gens de Coré, de Dathan et d'Abiron. Ceux qui déchirent et mettent en pièces l'unité de l'Église subiront de la part de Dieu le même châtiment que Jéroboam. 26, 3. Quant à ceux qui passent pour des presbytres aux yeux de beaucoup, mais sont les esclaves de leurs passions, qui ne mettent pas avant tout la crainte de Dieu dans leurs cœurs, mais outragent les autres, s'enflent d'orgueil à cause de leur première place et font le mal en cachette en disant : «Nul ne nous voit», ceux-là seront repris par le Verbe, qui ne juge pas selon l'opinion et ne regarde pas le visage, mais le cœur, et ils entendront ces paroles dites prophétiquement par Daniel : « Race de Canaan, et non de Juda, la beauté t'a égaré et la passion a perverti ton cœur. Homme vieilli dans le mal, ils sont maintenant venus, les péchés que tu commettais naguère en rendant des jugements injustes, en condamnant les innocents et en relâchant les coupables, alors que le Seigneur a dit : Tu ne feras pas mourir l'innocent et le juste. » C'est à leur sujet que le Seigneur a dit : « Si un mauvais serviteur dit en son cœur : "Mon Maître tarde", et qu'il se mette à battre serviteurs et servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, le Maître de ce serviteur viendra un jour où il ne s'y attend pas et à une heure qu'il ne connaît pas, et il le retranchera et lui assignera sa part avec les incrédules. »

On doit donc se détourner de tous les hommes de cette espèce, mais s'attacher au contraire à ceux qui, comme nous venons de le dire, gardent la succession des apôtres et, avec le rang presbytéral, offrent une parole saine et une conduite irréprochable, pour l'exemple et l'amendement d'autrui. C'est ainsi que Moïse, qui se vit confier un si vaste commandement, fort de sa bonne conscience, se justifiait auprès de Dieu en disant : «Je n'ai rien désiré ni pris qui fût à eux, ni fait de mal à aucun d'eux. » C'est ainsi que Samuel, après avoir jugé le peuple durant tant d'années et exercé sans aucun orgueil le commandement sur Israël, se justifiait à la fin auprès d'eux en disant : «J'ai vécu sous vos yeux depuis mon jeune âge jusqu'à maintenant. Répondez-moi donc devant le Seigneur et devant son Christ : De qui ai-je pris le bœuf ou de qui ai-je pris l'âne ? Qui ai-je opprimé ou qui ai-je pressuré ? De la main de qui ai-je reçu une rançon ou une chaussure ? Dites-le contre moi, et je vous restituerai. » Le peuple lui répondit : «Tu ne nous as ni opprimés ni pressurés, et tu n'as rien reçu de la main de personne. » Prenant alors le Seigneur à témoin, il leur dit : « Le Seigneur est témoin, et son Christ aussi est témoin, en ce jour, que vous n'avez rien trouvé dans ma main. » Ils répondirent : « Il est témoin. » C'est ainsi encore que l'apôtre Paul, fort de sa bonne conscience, se justifiait auprès des Corinthiens : « Nous ne sommes pas, disait-il, comme la plupart, qui frelatent la parole de Dieu ; mais c'est dans sa pureté, telle qu'elle vient de Dieu, que nous la prêchons devant Dieu dans le Christ. » « Nous n'avons fait de tort à personne, nous n'avons corrompu personne, nous n'avons trompé personne. »

Ce sont de tels presbytres que nourrit l'Eglise. Le prophète a dit à leur sujet : « Je donnerai tes princes dans la paix et tes évêques dans la justice. » Et le Seigneur disait d'eux : « Quel sera le fidèle intendant, bon et sage, que le Seigneur établira sur les gens de sa maison pour leur donner la nourriture en temps voulu ? Heureux ce serviteur que le Seigneur, lors de sa venue, trouvera agissant de la sorte ! » Paul enseigne le lieu où on les trouvera : « Dieu, dit-il, a établi dans l'Eglise premièrement les apôtres, deuxièmement les prophètes, troisièmement les docteurs. » C'est en effet là où furent déposés les charismes de Dieu qu'il faut s'instruire de la vérité, c'est-à-dire auprès de ceux en qui se trouvent réunies la succession dans l'Eglise depuis les apôtres, l'intégrité inattaquable de la conduite et la pureté incorruptible de la parole. Ces hommes-là gardent notre foi au seul Dieu qui a créé toutes choses ; ils font croître notre amour envers le Fils de Dieu qui a accompli pour nous de si grandes « économies » ; enfin ils nous expliquent les Ecritures en toute sûreté, sans blasphémer Dieu ni outrager les patriarches ni mépriser les prophètes.

Exégèse d'un presbytre : les fautes des anciens

C'est ainsi que j'ai entendu dire par un presbytre — il le tenait des apôtres, qu'il avait vus, et de leurs disciples — que les actes posés par les anciens sans le conseil de l'Esprit avaient reçu une sanction suffisante dans le blâme des Ecritures : car Dieu, qui ne fait point acception des personnes, flétrissait d'un juste blâme les actes non conformes à son bon plaisir.

Ce fut notamment le cas de David. Quand il était persécuté pour la justice par Saül et qu'il fuyait devant le roi Saül et qu'il ne tirait pas vengeance de son ennemi, quand il chantait dans ses psaumes la venue du Christ et qu'il enseignait la sagesse aux nations et qu'il faisait toutes choses selon le conseil de l'Esprit, il était agréable à Dieu. Mais quand, poussé par la passion, il prit pour lui-même Bethsabée, femme d'Urie, l'Ecriture dit de lui : « L'action que David avait faite parut mauvaise aux yeux du Seigneur. » Alors est envoyé vers lui le prophète Nathan qui lui fait voir son péché, pour que, en se jugeant et en se condamnant lui-même, il obtienne miséricorde et pardon de la part du Christ. « Car, est-il dit, le Seigneur envoya Nathan vers David, et il lui dit : Il y avait dans une ville deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre ; le riche avait de très nombreux troupeaux de brebis et de bœufs, et le pauvre n'avait rien d'autre qu'une petite brebis qu'il avait acquise et élevée : elle avait grandi avec lui et avec ses fils dans le même lieu, mangeait de son pain, buvait de sa coupe et était pour lui comme une fille. Survint un voyageur chez le riche : il se garda de prendre de son troupeau de brebis et de ses troupeaux de bœufs pour préparer un repas à son hôte ; il prit la brebis du pauvre et la servit à l'homme qui était venu chez lui. David fut violemment irrité contre cet homme, et il dit à Nathan : Aussi vrai que le Seigneur est vivant, l'homme qui a fait cela mérite la mort ! Il rendra la brebis au quadruple, pour avoir fait une pareille chose et pour n'avoir pas eu pitié du pauvre. Et Nathan de lui dire : L'homme qui a fait cela, c'est toi ! » Il lui expose ensuite point par point tout le reste, lui adressant des reproches, énumérant les bienfaits de Dieu à son égard, montrant qu'il a irrité le Seigneur en agissant ainsi : car Dieu n'approuve pas de tels actes, et une grande colère va fondre sur sa maison. David fut alors touché de repentir et dit : « J'ai péché contre le Seigneur », et il chanta le psaume de la pénitence, attendant la venue du Seigneur qui lave et purifie l'homme tombé sous le pouvoir du péché.

Il en fut de même de Salomon. Lorsqu'il jugeait avec justice, qu'il demandait la sagesse, qu'il édifiait la figure du vrai temple, qu'il racontait les gloires de Dieu, qu'il annonçait la paix destinée aux nations, qu'il préfigurait le royaume du Christ, qu'il prononçait trois mille paraboles pour la venue du Seigneur et cinq mille cantiques à la louange de Dieu, qu'il expliquait la sagesse de Dieu répandue dans la création, en dissertant sur la nature de tout arbre, de toute herbe, de tous les oiseaux, quadrupèdes, reptiles et poissons, et qu'il disait : « Est-ce que vraiment Dieu, que les cieus ne peuvent contenir, habitera sur la terre avec les hommes ? », il plaisait à Dieu et il était admiré des hommes ; tous les rois de la terre cherchaient sa face, afin d'entendre la sagesse que Dieu lui avait départie ; la reine du midi venait vers lui des extrémités de la terre, pour connaître la sagesse qui était en lui. — C'est d'elle que le Seigneur dit qu'elle se dressera, lors du jugement, avec la génération de ceux qui entendaient sa parole et ne croyaient pas en lui, et qu'elle les condamnera :

car elle s'est soumise à la sagesse que prêchait un serviteur de Dieu, tandis qu'ils ont méprisé la sagesse que donnait le Fils de Dieu; Salomon n'était en effet qu'un serviteur, tandis que le Christ était le Fils de Dieu et le Seigneur de Salomon. — Aussi longtemps donc qu'il servit Dieu de façon irréprochable et coopéra à ses « économies », il fut glorifié. Mais quand il prit des femmes de toutes les nations et leur permit d'ériger des idoles en Israël, l'Écriture dit de lui : « Et le roi Salomon aimait les femmes, et il prit des femmes étrangères ; et il arriva qu'au temps de la vieillesse de Salomon son cœur n'était pas parfait avec le Seigneur son Dieu ; les femmes étrangères détournèrent son cœur vers leurs dieux à elles, et Salomon fit le mal devant le Seigneur : il ne suivit pas le Seigneur comme David, son père. Et le Seigneur fut irrité contre Salomon, car son cœur n'était pas parfait avec le Seigneur comme l'avait été le cœur de David, son père. » L'Écriture l'a suffisamment blâmé, comme dit le presbytre, « pour qu'aucune chair ne se glorifie devant Dieu ». Et c'est pourquoi le Seigneur est descendu dans les lieux inférieurs de la terre, afin de porter à ceux-là aussi la bonne nouvelle de sa venue, qui est la rémission des péchés pour ceux qui croient en lui. Or ils ont cru en lui, tous ceux qui par avance avaient espéré en lui, c'est-à-dire ceux qui avaient annoncé par avance sa venue et coopéré à ses « économies », les justes, les prophètes et les patriarches. Et il leur a remis leurs péchés comme à nous, en sorte que nous ne puissions plus leur en faire grief sans réduire à néant la grâce de Dieu. Car, de même que ceux-là ne nous reprochent pas les débauches auxquelles nous nous sommes livrés avant que le Christ se manifestât parmi nous, de même nous n'avons pas le droit d'accuser ceux qui péchèrent avant la venue du Christ. Car « tous » les hommes « sont privés de la gloire de Dieu », et ceux-là sont justifiés — non par eux-mêmes, mais par la venue du Seigneur — qui ont les yeux tendus vers sa lumière. Et c'est pour notre instruction à nous que leurs actes ont été mis par écrit, d'abord afin que nous sachions qu'il n'y a pour eux et pour nous qu'un seul Dieu, qui n'approuve pas les péchés, même s'ils sont le fait d'hommes illustres, et ensuite afin que nous nous abstenions du mal. Car si les anciens, qui nous ont précédés dans la grâce et pour qui le Fils de Dieu n'avait pas encore souffert, ont encouru de tels reproches pour être tombés dans quelque faute et s'être faits les esclaves de la concupiscence charnelle, que ne souffriront pas ceux qui, maintenant, méprisent la venue du Seigneur et se font les esclaves de leurs voluptés ! Pour ceux-là, la mort du Seigneur fut la rémission de leurs péchés ; mais, pour ceux qui pêchent maintenant, « le Christ ne meurt plus, car la mort n'a plus d'empire sur lui » : il viendra dans la gloire de son Père exiger de ses économes, avec les intérêts, l'argent qu'il leur a confié, et, de ceux à qui il a donné davantage, il réclamera davantage. Nous ne devons donc pas nous enorgueillir, dit le presbytre, ni censurer les anciens, mais craindre nous-mêmes que, si, après avoir connu le Christ, nous faisons une chose qui déplaît à Dieu, nous ne puissions plus obtenir le pardon de nos fautes et ne soyons exclus de son royaume. C'est pourquoi Paul a dit : « S'il n'a pas épargné les branches naturelles, il pourrait fort bien ne pas t'épargner non plus, toi qui, n'étant qu'un olivier sauvage, as été enté sur l'olivier franc et rendu participant de sa sève. »

Exégèse d'un presbytre : les transgressions du peuple

De même aussi les transgressions du peuple ont été mises par écrit, non pour ceux qui transgressèrent alors, mais pour notre amendement à nous et afin que nous sachions que c'est un seul et même Dieu qu'offensaient ceux-là et qu'offensent maintenant certains de ceux qui se prétendent croyants. L'Apôtre l'a montré très clairement dans l'épître aux Corinthiens, quand il dit : « Je ne veux pas que vous l'ignoriez, frères : nos pères furent tous sous la nuée, tous furent baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, tous mangèrent le même aliment spirituel et tous burent le même breuvage spirituel — car ils buvaient au rocher spirituel qui les accompagnait, et ce rocher était le Christ —. Cependant Dieu n'eut pas pour agréables la plupart d'entre eux, puisque leurs corps jonchèrent le désert. Or ces choses ont été des figures relatives à nous, afin que nous n'ayons pas de convoitises mauvaises, comme ils en eurent. Ne devenez pas idolâtres comme certains d'entre eux, selon qu'il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et boire, puis ils se levèrent pour s'amuser. Ne nous livrons pas à l'impudicité, comme certains d'entre eux s'y livrèrent, et il en tomba

vingt-trois mille en un seul jour. Ne tentons pas le Christ, comme certains d'entre eux le tentèrent, et ils périrent par les serpents. Ne murmurez pas, comme certains d'entre eux murmurèrent, et ils périrent par l'exterminateur. Toutes ces choses leur arrivaient en figure, et elles furent mises par écrit pour notre instruction à nous, pour qui la fin des siècles est arrivée. C'est pourquoi que celui qui se croit debout prenne garde de tomber »

Sans équivoque ni contradiction possibles, l'Apôtre montre que c'est un seul et même Dieu qui a jugé ces actes-là et qui exige ceux de maintenant, et il indique le motif pour lequel ils ont été mis par écrit. Aussi sont-ils ignorants et audacieux, voire impudents, tous ceux qui, à cause des transgressions des anciens et de la désobéissance d'un grand nombre, affirment qu'autre était le Dieu de ceux-là, c'est-à-dire l'Auteur du monde — ils le prétendent issu d'une déchéance —, et autre le Père enseigné par le Christ — il s'agit, en fait, de celui que chacun d'eux a imaginé en son esprit. Car ils ne rendent pas compte des faits suivants :

— de même que là « Dieu n'eut pas pour agréables la plupart d'entre eux » qui péchèrent, de même ici « il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus » ;

— et de même que là les injustes, les idolâtres et les fornicateurs perdirent la vie, de même ici le Seigneur déclare que les gens de cette sorte seront envoyés au feu éternel, et l'Apôtre dit : « Ignorez-vous que les injustes n'hériteront pas du royaume de Dieu ? Ne vous y trompez pas : ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les infâmes, ni les voleurs, ni les avarés, ni les ivrognes, ni les médisans, ni les rapaces n'hériteront du royaume de Dieu » ; et la preuve qu'il ne s'adresse pas aux gens du dehors, mais à nous, de peur que nous ne soyons jetés hors du royaume de Dieu pour avoir agi de la sorte, c'est qu'il ajoute : « Voilà ce que certains d'entre vous ont été; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu » ;

— et de même que là ont été exclus ceux qui faisaient le mal et corrompaient les autres, de même ici on arrache l'œil, le pied et la main qui scandalisent, afin que le reste du corps ne périsse pas avec eux; et nous avons ordre, « si quelqu'un, portant le nom de frère, est impudique, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou voleur, de ne pas même manger avec un homme de cette espèce » ; et l'Apôtre dit encore : « Que nul ne vous abuse par de vaines paroles, car c'est à cause de ces choses que la colère de Dieu vient sur les fils de la désobéissance : n'avez donc aucune part avec eux » ;

— et de même que là les autres partagèrent le châtement des pécheurs, parce qu'ils les approuvaient et vivaient avec eux, de même ici « un peu de levain corrompt toute la pâte » ;

— et de même que là la colère de Dieu descendit sur les injustes, ici aussi l'Apôtre dit pareillement : « La colère de Dieu va se révéler du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes qui détiennent la vérité captive de l'injustice » ;

— et de même que là la vengeance de Dieu s'appesantit sur les Egyptiens qui lésaient injustement Israël, de même ici le Seigneur déclare : « Dieu ne vengera-t-il donc pas ses élus qui crient vers lui jour et nuit ? En vérité, je vous le dis, il les vengera promptement » ; et l'Apôtre dit dans l'épître aux Thessaloniens : « C'est justice pour Dieu que de rendre l'affliction à ceux qui vous affligent et de vous donner, à vous qui êtes affligés, le repos avec nous, lors de la manifestation du Seigneur Jésus du haut du ciel avec les messagers de sa puissance et dans une flamme de feu qui tirera vengeance de ceux qui ne connaissent pas Dieu et de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile du Seigneur Jésus : ils subiront la peine éternelle de la perdition, par le fait de la face du Seigneur et de l'éclat de sa puissance, quand il viendra pour être glorifié dans ses saints et reconnu admirable en tous ceux qui auront cru. »

Ainsi donc, de part et d'autre, c'est le même juste jugement de Dieu; mais là il s'exerçait en figure, pour un temps et avec modération, tandis qu'ici il s'exerce en vérité, pour toujours et avec rigueur : car le feu est éternel, et la colère de Dieu qui va se révéler du haut du ciel « par le fait de la face de notre Seigneur » — selon cette parole de David : « La face du Seigneur est contre ceux qui font le mal, pour faire disparaître de la terre leur souvenir » — infligera un châtement plus grand à ceux qui tomberont en son pouvoir. Ils sont dès lors bien fous, comme le montrait le presbytre, ceux qui, prétextant les maux soufferts par ceux qui jadis désobéirent à Dieu, tentent d'introduire un autre

Père : ils comparent à ces maux, pour le leur opposer, tout ce que le Seigneur, lors de sa venue, a fait pour sauver ceux qui l'ont reçu, la pitié qu'il leur a témoignée; mais ils ne soufflent mot de son jugement ni du sort réservé à ceux qui ont entendu sa parole et ne l'ont pas mise en pratique ; ils oublient qu'il eût mieux valu pour eux n'être pas nés, et qu'il y aura moins de rigueur pour Sodome et Gomorrhe, lors du jugement, que pour la ville qui n'a pas reçu la parole de ses disciples. Car, de même que dans le Nouveau Testament la foi des hommes envers Dieu s'est accrue, en recevant en supplément le Fils de Dieu, afin que l'homme devînt participant de Dieu; de même que le soin à apporter à la vie morale s'est étendu, puisqu'il nous est commandé de nous abstenir non seulement des actes mauvais, mais encore des pensées mauvaises, des paroles oiseuses et des bouffonneries : de même la perte de ceux qui n'obéissent pas au Verbe de Dieu, méprisent sa venue et retournent en arrière, s'est amplifiée elle aussi, n'étant plus temporelle, mais étant devenue éternelle. Car tous ceux à qui le Seigneur dira : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, au feu éternel », seront condamnés pour toujours ; et tous ceux à qui il dira : « Venez, les bénis de mon Père, recevez l'héritage du royaume qui vous a été préparé », recevront pour toujours le royaume et progresseront en lui. Il n'y a, en effet, qu'un seul et même Dieu Père, et son Verbe est présent en tout temps à l'humanité, quoique par des « économies » diverses et des opérations multiformes, sauvant depuis le commencement ceux qui sont sauvés, c'est-à-dire ceux qui aiment Dieu et qui, selon leur époque, suivent son Verbe, et condamnant ceux qui sont condamnés, c'est-à-dire ceux qui oublient Dieu et qui blasphèment et méprisent son Verbe.

Exégèse d'un presbytre : l'aveuglement des Egyptiens et l'endurcissement de Pharaon

Car, sans même s'en rendre compte, les hérétiques dont nous venons de parler accusent le Seigneur en qui ils prétendent croire. Ils s'en prennent en effet à Celui qui jadis, pour un temps, condamna les désobéissants et frappa les Egyptiens, tandis qu'il sauvait ceux qui lui obéissaient : mais ce reproche n'atteindra pas moins le Seigneur, qui condamne pour l'éternité ceux qu'il condamne et absout pour l'éternité ceux qu'il absout. Celui-ci se trouvera même, d'après leur sentiment, avoir été la cause du plus grand des péchés pour ceux qui mirent la main sur lui et le transpercèrent : car, s'il n'était pas venu de la sorte, ils ne fussent point devenus meurtriers du Seigneur, tout comme, s'il ne leur avait point envoyé les prophètes, ils ne les eussent point tués, non plus que les apôtres. Donc, à ceux qui nous accusent et qui disent : Si les Égyptiens n'avaient pas été frappés et, en poursuivant Israël, n'avaient pas été noyés dans la mer, Dieu n'eût pu sauver son peuple, — s'opposera ceci : Si, d'aventure, les Juifs n'étaient pas devenus meurtriers du Seigneur — ce qui leur a fait perdre la vie éternelle — et si, en tuant les apôtres et en persécutant l'Eglise, ils n'étaient pas tombés dans l'abîme de la colère, nous n'eussions pu être sauvés. Car, comme ceux-là ont été sauvés moyennant l'aveuglement des Égyptiens, nous l'avons été à notre tour moyennant celui des Juifs : la mort du Seigneur est en effet la condamnation de ceux qui l'ont crucifié et n'ont pas cru en sa venue, mais elle est le salut de ceux qui croient en lui. Car l'Apôtre dit dans la deuxième épître aux Corinthiens : « Nous sommes pour Dieu la bonne odeur du Christ parmi ceux qui sont sauvés et parmi ceux qui se perdent : aux uns une odeur de mort pour la mort, aux autres une odeur de vie pour la vie. » Pour qui donc est-il une odeur de mort pour la mort ? Pour ceux qui ne croient pas et ne sont pas soumis au Verbe de Dieu. Et quels sont ceux qui, déjà autrefois, se livrèrent eux-mêmes à la mort ? Ceux qui ne croyaient pas et n'étaient pas soumis à Dieu. En revanche, quels sont ceux qui furent sauvés et reçurent l'héritage ? Ceux qui croyaient en Dieu et avaient gardé l'amour envers lui, comme Caleb fils de Jéphoné et Jésus fils de Navé, ainsi que les enfants innocents qui n'avaient pas parlé contre Dieu et n'avaient pas eu la pensée du mal. Et quels sont ceux qui, maintenant, sont sauvés et reçoivent la vie ? Ne sont-ce pas ceux qui aiment Dieu, qui croient en ses promesses et qui sont « de petits enfants par la malice » ?

Mais, objectent-ils, Dieu a endurci le cœur de Pharaon et de ses serviteurs. — Que ne lisent-ils donc, ceux qui profèrent cette accusation, le passage de l'Évangile où les disciples disent au Seigneur : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? » et où le Seigneur leur répond : « Parce qu'à vous il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux ; mais à eux je parle en

paraboles pour que voyant ils ne voient pas et qu'entendant ils n'entendent pas, afin que s'accomplisse à leur endroit la prophétie d'Isaïe qui dit : Epaissis le cœur de ce peuple, obstrue leurs oreilles et aveugle leurs yeux. Pour vous, heureux vos yeux, qui voient ce que vous voyez, et vos oreilles, qui entendent ce que vous entendez ! » Ainsi, un seul et même Seigneur apporte l'aveuglement à ceux qui ne croient pas et ne font aucun cas de lui — comme le soleil, sa créature, le fait pour ceux qui, à cause de quelque maladie de leurs yeux, ne peuvent regarder sa lumière —, tandis qu'à ceux qui croient en lui et le suivent il donne une plus pleine et plus grande illumination de l'intelligence. De la même manière, l'Apôtre dit, lui aussi, dans la deuxième épître aux Corinthiens : «... chez qui Dieu a aveuglé l'esprit des incrédules de ce siècle, pour que ne brille point l'éclat de l'Évangile de la gloire du Christ. » Et derechef dans l'épître aux Romains : « Et comme ils ne se sont pas souciés de connaître Dieu, Dieu les a livrés à leur intelligence pervertie pour faire ce qui ne convient pas. » Et dans la deuxième épître aux Thessaloniens il dit ouvertement, parlant de l'Antéchrist : « C'est pourquoi Dieu leur enverra une Puissance d'égarement, pour qu'ils croient au mensonge, afin que soient condamnés tous ceux qui n'auront pas cru à la vérité, mais se seront complu dans l'iniquité. »

Si donc, maintenant encore, Dieu, qui sait toutes choses à l'avance, livre à leur propre incrédulité tous ceux qu'il sait devoir être incrédules, et s'il détourne sa face des hommes de cette sorte en les abandonnant aux ténèbres qu'ils se sont eux-mêmes choisies, qu'y a-t-il d'étonnant si, jadis aussi, il livra à leur propre incrédulité ceux qui devaient être incrédules, en l'occurrence Pharaon avec son entourage ? Comme le Verbe le dit à Moïse du sein du buisson : « Je sais que Pharaon, roi d'Égypte, ne vous laissera pas partir, si ce n'est contraint par une main puissante. » Et tout comme le Seigneur parlait en paraboles et produisait l'aveuglement en Israël, afin que, voyant, ils ne voient pas — car il connaissait leur incrédulité —, de cette même manière il endurcissait aussi le cœur de Pharaon, afin que celui-ci, tout en voyant que c'était le doigt de Dieu qui faisait sortir le peuple, ne le crût pas et se précipitât même dans l'océan de l'incrédulité, s'imaginant que leur exode avait lieu à la faveur d'une opération magique et que la mer Rouge livrait passage au peuple non par la puissance de Dieu, mais par un phénomène naturel.

Exégèse d'un presbytre : les dépouilles des Egyptiens

Quant à ceux qui se répandent en critiques et en accusations parce que, lors de l'exode, le peuple partit après avoir, sur l'ordre de Dieu, reçu des Égyptiens des objets de toute sorte et des vêtements dont fut fait le tabernacle dans le désert, ceux-là font eux-mêmes la preuve qu'ils ignorent les jugements de Dieu et ses «économies», comme disait encore le presbytre. Si, en effet, dans l'exode figuratif, Dieu n'avait pas consenti à cela, aujourd'hui, dans notre exode véritable, c'est-à-dire dans la foi par laquelle nous sommes sortis du milieu des gentils, nul ne pourrait être sauvé. Car nous avons tous derrière nous un avoir, grand ou petit, que nous avons acquis « par le Mammon de l'iniquité ». D'où viennent en effet les maisons où nous habitons, les vêtements que nous portons, les objets dont nous usons, bref, tout ce qui sert à notre vie quotidienne, sinon de ce que nous avons acquis par la cupidité lorsque nous étions païens, ou de ce que nous avons reçu de nos parents, proches et amis païens qui l'avaient acquis par l'injustice, pour ne rien dire de ce que nous acquérons encore maintenant, alors que nous sommes dans la foi ? Car quel est le vendeur qui ne veut pas tirer parti de l'acheteur ? Et quel est l'acheteur qui ne veut pas tirer parti du vendeur ? Et quel est le commerçant qui ne se livre pas au commerce pour en tirer sa subsistance ? Et même les fidèles qui sont dans le palais impérial, ne tirent-ils pas des biens de César ce qui est nécessaire à leur usage, et chacun d'eux ne donne-t-il pas, selon ses possibilités, à ceux qui sont dépourvus ? Car les Egyptiens étaient redevables au peuple non seulement de leurs biens, mais de leur vie, du fait de la bonté ancienne du patriarche Joseph. Mais de quoi nous sont-ils redevables, les païens de qui nous recevons profits et avantages ? Tout ce qu'ils produisent par leur labeur, nous, qui sommes dans la foi, nous l'utilisons sans avoir à fournir aucun labeur.

De plus, le peuple était réduit par les Egyptiens à la pire des servitudes, selon ce que dit l'Écriture : « Et les Egyptiens opprimaient les fils d'Israël et leur rendaient la vie odieuse par de durs travaux,

argile, briques et tous les travaux des champs, tous travaux auxquels ils les assujettissaient de force. » Et ils leur bâtirent des villes fortes en peinant beaucoup, et ils accrurent leur fortune, de longues années durant, par toute espèce d'esclavage, cependant que ceux-ci, non contents d'être ingrats envers eux, voulaient les faire tous périr. Quelle injustice y eut-il donc de leur part, s'ils reçurent peu de chose pour leurs multiples labeurs et si, alors qu'ils auraient pu, sans cet esclavage, posséder de grands biens en propre et partir riches, ils partirent indigents, n'ayant reçu qu'un salaire infime en retour de leur long esclavage ? C'est comme si un homme libre, après avoir été enlevé de force par un autre, l'avoir servi comme esclave de longues années durant et avoir accru sa fortune, en obtenait ensuite quelque secours : cet homme pourrait paraître entrer en possession d'une partie des biens de son maître, mais en réalité il partirait après n'avoir reçu que peu de chose en retour de ses multiples labeurs et des grandes richesses acquises grâce à lui ; et si quelqu'un l'accusait alors d'avoir agi injustement, c'est bien plutôt ce dernier qui se montrerait un injuste juge à l'égard de l'homme qui aurait été réduit de force en esclavage. Or il en va de même aussi de ces gens-là : ils font un crime au peuple d'avoir reçu peu de chose pour ses multiples labeurs, mais ils ne s'accusent pas eux-mêmes des faveurs qui leur échoient du fait de leurs ancêtres païens et, sans avoir jamais servi de force les païens, ils ne laissent pas de recevoir d'eux les plus grands avantages ; ils taxent ceux-là d'injustice pour avoir reçu en retour de leurs propres labeurs, comme nous l'avons déjà dit, quelques objets d'or et d'argent non monnayés, mais — nous dirons la vérité, même si elle doit paraître ridicule à certains — quand eux-mêmes, grâce au labeur d'autrui, portent dans leurs ceintures de l'or, de l'argent et du cuivre monnayés, avec l'inscription et l'effigie de César, ils prétendent agir conformément à la justice.

Et si l'on faisait une comparaison entre nous et ceux-là, qui paraîtrait avoir reçu le plus justement ? le peuple, des Égyptiens qui leur étaient redevables de tout ? ou nous-mêmes, des Romains et autres nations qui n'ont aucune dette de ce genre à notre endroit ? Au surplus, le monde est en paix grâce à eux, de sorte que nous puissions voyager sans crainte, par terre et par mer, partout où nous voulons. A des gens de cette sorte conviendra donc bien la parole du Seigneur qui dit : « Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et alors tu verras à ôter la paille de l'œil de ton frère. » En effet, si celui qui te fait ces reproches et se vante de sa gnose s'était séparé de la société des païens, s'il n'avait rien qui fût à autrui, s'il vivait complètement nu, sans chaussures ni toit, dans les montagnes, à la façon d'un de ces animaux qui se nourrissent d'herbe, peut-être serait-il pardonnable, parce qu'il ignorerait les nécessités de notre vie. Mais s'il a part à tous les biens dits d'autrui et s'il critique leur préfiguration, il fait la preuve de son injustice, en retournant contre lui-même son accusation, puisqu'il se trouvera porter sur lui ce qui est à autrui et désirer ce qui n'est pas à lui. C'est pourquoi le Seigneur a dit : « Ne jugez pas afin de n'être pas jugés, car, de la façon dont vous jugez, vous serez jugés vous-mêmes. » Non certes qu'il faille laisser le champ libre aux pécheurs et approuver leurs méfaits : mais nous ne devons pas juger les « économies » de Dieu de façon injuste, alors qu'il a préfiguré toutes choses avec justice. Car il savait que nous ferions le bien au moyen de ressources que nous posséderions pour les avoir reçues d'autrui : « Que celui, dit-il, qui a deux tuniques en donne une à qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger en fasse autant » ; et encore : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu » ; et encore : « Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite » ; et toutes les autres œuvres de bienfaisance par lesquelles nous sommes justifiés en donnant nos propres biens comme à partir de biens étrangers, — étrangers, dis-je, non en ce sens que ce monde serait étranger à Dieu, mais parce que ces choses que nous donnons, nous les possédons pour les avoir reçues d'autres hommes qui, à l'instar des Égyptiens, ignoraient Dieu ; et par ces dons nous érigeons en nous-mêmes le tabernacle de Dieu, puisque Dieu habite en ceux qui font le bien, selon ce que dit le Seigneur : « Faites-vous des amis avec le Mammon de l'iniquité, pour que ceux-ci, lorsque vous serez fugitifs, vous reçoivent dans les tabernacles éternels » : car ce que nous avons acquis par l'injustice lorsque nous étions païens, tout cela, une fois devenus croyants, nous le mettons au service du Seigneur et nous sommes par là justifiés.

Il était donc nécessaire que tout cela fût préformé dans une figure et que le tabernacle de Dieu fût fait au moyen des objets en question : ceux-là les reçurent en toute justice, comme nous l'avons

montré, et nous, nous fûmes annoncés par avance en eux, puisque nous devons servir Dieu au moyen de biens étrangers. Car tout l'exode du peuple hors de l'Égypte sous l'action de Dieu fut une figure et une image de l'exode de l'Église hors de la gentilité. C'est pourquoi aussi, à la fin, cette Église sortira d'ici-bas pour entrer dans son héritage, que lui donnera non pas Moïse, serviteur de Dieu, mais Jésus, le Fils de Dieu. Et, si l'on examine attentivement ce que les prophètes ont dit de la fin et ce que Jean, le disciple du Seigneur, a vu dans l'Apocalypse, on constatera que la gentilité tout entière subira alors ces mêmes plaies dont jadis l'Égypte seule fut frappée.

Exégèse d'un presbytre : les filles et l'épouse de Lot

En nous donnant de telles explications à propos des anciens, le presbytre nom réjouissait. Il disait encore : Les fautes pour lesquelles les Écritures elles-mêmes blâment les patriarches et les prophètes, nous ne devons pas, quant à nous, les leur reprocher, ni nous faire semblables à Cham, qui railla l'indécence de son père et encourut la malédiction ; nous devons plutôt rendre grâces à Dieu pour eux de ce que ces péchés leur ont été remis lors de la venue de notre Seigneur, car, disait le presbytre, eux-mêmes rendent grâces pour notre salut et s'en réjouissent. Quant aux actes que les Écritures ne blâment pas, mais se contentent de rapporter, nous ne devons pas nous en faire les dénonciateurs, car nous ne sommes pas plus zélés que Dieu ni ne pouvons être « au-dessus du Maître » ; nous devons plutôt en chercher la portée figurative, car aucun des actes que l'Écriture rapporte sans les réprouver n'est dépourvu de signification.

Ce fut le cas de Lot, lorsqu'il emmena de Sodome ses filles, qui conçurent de leur père, et lorsqu'il abandonna dans la contrée sa femme, devenue statue de sel jusqu'à ce jour. Car, pour n'avoir point agi par sa volonté ni par désir charnel et pour n'avoir eu ni la perception ni la pensée de cet acte, Lot accomplit une figure. Comme le dit l'Écriture : « L'aînée entra et coucha avec son père cette nuit-là, et Lot ne s'aperçut ni de son coucher ni de son lever. » Et pour la cadette de même : « Il ne s'aperçut, est-il dit, ni de son coucher ni de son lever. » Et ainsi, par là même que cet homme était dans l'ignorance et n'était pas l'esclave du plaisir, une « économie » s'accomplissait, par le moyen de laquelle étaient signifiées les deux filles, c'est-à-dire les deux assemblées qui conçurent d'un seul et même Père sans plaisir charnel. Car il n'y avait personne d'autre qui pût leur donner semence vitale et fructification d'enfants, selon qu'il est écrit : « Et l'aînée dit à la cadette : Notre père est vieux, et il n'y a personne sur la terre pour venir vers nous, selon l'usage de toute la terre. Viens, faisons boire du vin à notre père et couchons avec lui, et suscitions de notre père une postérité. »

Elles parlaient ainsi parce qu'elles s'imaginaient naïvement que tous les hommes avaient péri à l'instar des habitants de Sodome et que la colère de Dieu s'était déchaînée sur toute la terre : aussi étaient-elles excusables, puisqu'elles croyaient être restées seules avec leur père pour la conservation du genre humain, et c'est pour ce motif qu'elles abusèrent de leur père. D'autre part, leurs paroles signifiaient que personne d'autre ne pouvait rendre mères l'aînée et la cadette des deux assemblées, hormis notre Père. Or le Père du genre humain, c'est le Verbe de Dieu, comme l'a montré Moïse en disant : « Celui-ci n'est-il pas ton Père qui t'a acquis, t'a fait et t'a créé ? » Quand donc celui-ci a-t-il répandu dans le genre humain la semence vitale, c'est-à-dire l'Esprit de la rémission des péchés par lequel nous sommes vivifiés ? N'est-ce pas lorsqu'il se régalait avec les hommes et buvait du vin sur la terre : « Le Fils de l'homme, dit-il, est venu mangeant et buvant » ? Et n'est-ce pas aussi lorsque, s'étant étendu, il s'endormit et prit son sommeil, comme il le dit lui-même en David : « Je me suis endormi et j'ai pris mon sommeil » ? Et la preuve qu'il faisait cela dans une communion de vie avec nous, c'est qu'il dit encore : « Et mon sommeil m'a été doux. » Tout cela était signifié par Lot : car la semence du Père de toutes choses, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu, par l'entremise de qui toutes choses ont été faites, s'est mélangée et unie à la chair, c'est-à-dire à l'ouvrage modelé par Dieu, et c'est par ce mélange et cette union que les deux assemblées ont produit comme fruit, du fait de leur Père, des fils vivants pour le Dieu vivant.

Entre-temps, l'épouse était abandonnée près de Sodome, non plus chair corruptible, mais statue de sel demeurant pour toujours et montrant en elle-même par les phénomènes naturels ce qui est habituel à l'homme, parce que l'Église aussi, qui est « le sel de la terre », a été abandonnée dans la

région de ce monde pour y subir les vicissitudes humaines ; et, tandis que lui sont continuellement arrachés des membres, elle demeure la statue de sel inentamée, c'est-à-dire le soutien de la foi, affermissant ses fils et les envoyant au-devant d'elle vers leur Père.

Conclusion : unité des Testaments

C'est de cette manière que le presbytre, disciple des apôtres, discourait sur les deux Testaments, montrant qu'ils proviennent d'un seul et même Dieu. Car il n'y a pas d'autre Dieu en dehors de Celui qui nous a faits et modelés, et dépourvus de consistance sont les propos de ceux qui disent que notre monde a été fait par l'intermédiaire d'Ange, ou par l'intermédiaire de quelque autre Puissance, ou par un autre Dieu. Si, en effet, quelqu'un s'écarte de l'Auteur de toutes choses et admet que notre monde ait été fait par un autre ou par l'intermédiaire d'un autre, il est fatal qu'un tel homme tombe dans une foule d'absurdités et de contradictions dont il ne pourra se justifier, ni au regard de la vraisemblance, ni au regard de la vérité. Et voilà pourquoi ceux qui introduisent d'autres enseignements nous cachent la conception qu'ils ont eux-mêmes de Dieu, sachant la faiblesse et la futilité de leur doctrine et redoutant une défaite qui mettrait en péril leur existence. En revanche, si quelqu'un croit au seul Dieu qui a fait toutes choses par son Verbe — comme le dit Moïse : « Et Dieu dit : Que la lumière soit ! et la lumière fut », et l'Évangile : « Toutes choses ont été faites par son entremise et, sans lui, rien n'a été fait », et l'apôtre Paul pareillement : « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous et à travers tous et en nous tous » —, tout d'abord celui-là sera « attaché à la tête, par laquelle le corps tout entier est coordonné et uni et, grâce à toutes les jointures de distribution, selon la mesure de chaque partie, opère la croissance du corps pour son édification dans la charité » ; ensuite toute parole des Écritures aura pour lui une signification pleinement assurée, pourvu qu'il lise ces Écritures d'une manière attentive auprès des presbytres qui sont dans l'Église, puisque c'est auprès d'eux que se trouve la doctrine des apôtres, comme nous l'avons montré.

Or les apôtres ont tous enseigné qu'il y eut deux Testaments chez deux peuples, mais qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu à les avoir dispensés l'un et l'autre pour le profit des hommes qui, à mesure que ces Testaments seraient donnés, devaient croire en Dieu : c'est ce que nous avons montré, par l'enseignement même des apôtres, dans notre troisième livre. Nous avons montré aussi que ce n'est pas inutilement, sans raison, au hasard, que fut donné le premier Testament : d'une part, il courba sous une servitude à l'égard de Dieu ceux à qui il était donné, et cela en vue de leur propre avantage, car Dieu n'avait nul besoin du service des hommes ; d'autre part, il montra une figure des choses célestes, parce que l'homme ne pouvait encore voir de ses yeux les choses de Dieu, il offrit une image anticipée des réalités de l'Église, pour que fût affermie notre foi, et il renferma une prophétie de l'avenir, afin que l'homme apprît que Dieu sait par avance toutes choses.

4. UNE LECTURE ECCLÉSIALE DES ÉCRITURES : L'ANCIEN TESTAMENT, PROPHÉTIE MULTIPLE ET UNE

Le disciple spirituel juge tous les hommes

Un tel disciple, vraiment « spirituel » — pour avoir reçu l'Esprit de Dieu qui fut depuis le commencement avec les hommes dans toutes les « économies » de Dieu, prédisant l'avenir, montrant le présent et racontant le passé —, « juge tous les hommes et n'est lui-même jugé par personne ».

Il juge les gentils : ils servent la créature au lieu du Créateur et, en suivant leur intelligence dépravée, ils dépensent en pure perte toute leur activité.

Il juge aussi les Juifs : ils n'ont pas reçu le Verbe de liberté, ni voulu être affranchis alors qu'ils avaient au milieu d'eux le Libérateur ; à contretemps et en dehors de la Loi, ils ont affecté de rendre à Dieu un culte dont celui-ci n'a nul besoin ; ils n'ont pas reconnu la venue du Christ que celui-ci effectua pour le salut des hommes ; ils n'ont pas voulu comprendre que tous les prophètes avaient

annoncé deux venues de celui-ci : — la première, lors de laquelle il fut un homme couvert de plaies et sachant supporter l'infirmité, assis sur le petit d'une ânesse, rejeté par les bâtisseurs, mené comme un agneau à regorgement, par l'extension de ses mains détruisant Amalec et rassemblant des extrémités de la terre dans le bercail du Père les enfants dispersés, se souvenant de ses morts qui s'étaient endormis dans les temps antérieurs et descendant vers eux pour les libérer et les sauver — et la deuxième, lors de laquelle il viendra sur les nuées, amenant le Jour qui est brûlant comme une fournaise, frappant la terre de la parole de sa bouche et, du souffle de ses lèvres, tuant les impies, ayant en mains le van, purifiant son aire, rassemblant le froment dans le grenier et brûlant la paille dans un feu inextinguible.

Il juge aussi la doctrine de Marcion. Comment peut-il y avoir deux Dieux séparés l'un de l'autre par une distance infinie ? Ou comment sera-t-il bon, celui qui, alors qu'ils relèvent d'un autre, détourne les hommes de leur Créateur et les convie dans son propre royaume ? Pourquoi sa bonté fait-elle défaut, en ne les sauvant pas tous ? Pourquoi, tout en paraissant bon envers les hommes, est-il souverainement injuste envers leur Créateur, qu'il dépouille de son bien ? Comment, si le Seigneur était issu d'un autre Père, pouvait-il sans injustice déclarer que le pain appartenant à notre création était son corps et affirmer que le mélange de la coupe était son sang ? Pourquoi se déclarait-il Fils de l'homme, s'il n'avait pas subi la naissance humaine ? Comment pouvait-il nous remettre des péchés qui faisaient de nous les débiteurs de notre Créateur et Dieu ? Et, s'il n'était pas chair, mais n'avait que l'apparence d'un homme, comment put-il être crucifié, comment du sang et de l'eau purent-ils sortir de son côté transpercé ? Quel était le corps qu'embaumèrent les embaumeurs, et quel était celui qui ressuscita d'entre les morts ?

Il juge aussi tous les disciples de Valentin. Ils confessent des lèvres un seul Dieu Père de qui viennent toutes choses, mais ils disent que Celui qui a fait toutes choses est le fruit d'une déchéance. De même ils confessent des lèvres un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, mais dans leur pensée ils octroient une émission distincte au Monogène, une autre au Verbe, une autre au Christ et une autre encore au Sauveur : de la sorte, selon eux, tous sont dits ne faire qu'un, mais chacun d'eux n'en est pas moins conçu à part et n'en possède pas moins son émission distincte suivant son rang de syzygie. Ainsi donc les lèvres des gens de cette sorte accèdent seules à l'unité ; quant à leur pensée et à leur esprit, qui, en scrutant les profondeurs, s'écartent de cette unité, ils tomberont sous le multiple jugement de Dieu. Car ils seront interrogés sur leurs inventions mensongères par le Christ, qu'ils disent être postérieur au Plérôme des trente Eons et dont ils affirment — comme s'ils avaient fait eux-mêmes l'accouchement ! — que l'émission eut lieu après une déchéance et à cause de la passion survenue en Sagesse. Ils auront pour accusateur leur propre prophète, Homère, à l'école de qui ils ont imaginé tout cela et qui dit : « Il m'est odieux à l'égal des portes de l'Hadès, celui qui cache une chose en son cœur et en profère une autre. »

Il juge aussi les bavardages des « Gnostiques » aux opinions fausses, en démontrant qu'ils sont les disciples de Simon le Magicien.

Il juge aussi les Ebionites. Comment les hommes peuvent-ils être sauvés, si Dieu n'était pas celui qui opéra leur salut sur la terre ? Ou comment l'homme ira-t-il à Dieu, si Dieu n'est pas venu à l'homme ? Comment les hommes déposeront-ils la naissance de mort, s'ils ne sont pas régénérés, par le moyen de la foi, dans la naissance nouvelle qui fut donnée contre toute attente par Dieu en signe de salut, celle qui eut lieu du sein de la Vierge ? Ou comment recevront-ils de Dieu la filiation adoptive, s'ils demeurent en cette naissance qui est selon l'homme en ce monde ? Comment avait-il plus que Salomon ou plus que Jonas et comment était-il le Seigneur de David, s'il était de la même substance qu'eux ? Comment eut-il abattu celui qui était fort contre l'homme, qui avait vaincu l'homme et le tenait en son pouvoir, comment eut-il triomphé du vainqueur et libéré le vaincu, s'il n'avait été supérieur à l'homme vaincu ? Or, supérieur à l'homme, qui fut fait à la ressemblance de Dieu, et plus excellent que lui, quel autre pouvait l'être hormis le Fils de Dieu, à la ressemblance de qui l'homme fut fait ? Voilà pourquoi, à la fin, le Fils de Dieu lui-même a montré la ressemblance, en se faisant homme et en assumant en lui-même l'antique ouvrage modelé, comme nous l'avons montré dans le livre précédent.

Il juge aussi ceux qui introduisent la pure apparence. Comment peuvent-ils croire argumenter véritablement, si leur Maître n'a été qu'une pure apparence ? Comment peuvent-ils tenir de lui quelque chose de ferme, s'il a été pure apparence et non réalité ? Comment peuvent-ils avoir véritablement part au salut, si Celui en qui ils se targuent de croire ne s'est montré qu'en apparence ? Tout est donc apparence chez eux, et non réalité : on se demandera dès lors si eux aussi, n'étant pas des hommes, mais des animaux sans raison, n'offriraient pas à la multitude de pures apparences d'hommes.

Il juge aussi les faux prophètes, qui n'ont pas reçu de Dieu le charisme prophétique et n'ont pas la crainte de Dieu, mais qui, par vaine gloire, ou par appât du lucre, ou sous quelque autre influence du mauvais esprit, feignent de prophétiser et mentent à la face de Dieu.

Il juge aussi les fauteurs de schismes, qui sont vides de l'amour de Dieu et visent à leur propre avantage, non à l'unité de l'Eglise ; qui, pour les motifs les plus futiles, déchirent et divisent le grand et glorieux corps du Christ et, autant qu'il est en leur pouvoir, lui donnent la mort; qui parlent de paix et font la guerre et, en toute vérité, « filtrent le moucheron et avalent le chameau » : car il ne peut venir d'eux aucune réforme dont l'ampleur égale celle des dommages causés par le schisme. Il juge enfin tous ceux qui sont en dehors de la vérité, c'est-à-dire qui sont en dehors de l'Eglise.

Le disciple spirituel n'est jugé par personne

« Quant à lui, il n'est jugé par personne », car tout, chez lui, possède une inébranlable fermeté : — à l'égard du seul Dieu tout-puissant, « de qui viennent toutes choses », c'est une foi totale; — à l'égard du Fils de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur, « par qui viennent toutes choses », et de ses « économies », par lesquelles s'est fait homme le Fils de Dieu, c'est une conviction ferme; — à l'égard de l'Esprit de Dieu, qui procure la connaissance de la vérité, qui met les « économies » du Père et du Fils sous les yeux des hommes, selon chaque génération, comme le veut le Père, c'est une connaissance vraie, comportant : l'enseignement des apôtres ; l'organisme originel de l'Eglise répandu à travers le monde entier ; la marque distinctive du Corps du Christ, consistant dans la succession des évêques auxquels les apôtres remirent chaque Eglise locale; parvenue jusqu'à nous, une conservation immuable des Ecritures, impliquant trois choses : un compte intégral, sans addition ni soustraction, une lecture exempte de fraude et, en accord avec ces Écritures, une interprétation légitime, appropriée, exempte de danger et de blasphème ; enfin, le don suréminent de l'amour, plus précieux que la connaissance, plus glorieux que la prophétie, supérieur à tous les autres charismes.

Voilà pourquoi l'Eglise, en tout lieu, à cause de son amour pour Dieu, envoie sans cesse au-devant d'elle une multitude de martyrs vers le Père. Quant à tous les autres, non seulement ils sont incapables de montrer cette chose chez eux, mais ils nient qu'un tel témoignage soit même nécessaire : le vrai témoignage, à les en croire, c'est leur doctrine. Aussi bien, durant tout le temps depuis lequel le Seigneur est apparu sur la terre, c'est à peine si l'un ou l'autre d'entre eux, comme s'il avait lui aussi obtenu miséricorde, a porté l'opprobre du Nom avec nos martyrs et a été conduit avec eux au supplice, comme une sorte de surcroît dont on les eût gratifiés. Car l'opprobre de ceux qui souffrent persécution pour la justice, qui endurent toutes sortes de tourments et qui sont mis à mort pour l'amour de Dieu et la confession de son Fils, seule l'Eglise le supporte purement : sans cesse mutilée, sur-le-champ elle accroît ses membres et retrouve son intégrité, de la même manière que son image, la femme de Lot devenue statue de sel. Il en va d'elle comme des anciens prophètes, qui souffrirent persécution, selon ce que dit le Seigneur : « C'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui furent avant vous » : parce que — encore que d'une manière nouvelle — le même Esprit repose sur elle, elle souffre persécution de la part de ceux qui ne reçoivent pas le Verbe de Dieu. Car les prophètes, en plus de tout le reste de leur prophétie, avaient prophétisé aussi cela, à savoir que ceux sur qui reposerait l'Esprit de Dieu, qui obéiraient au Verbe du Père et le serviraient de tout leur pouvoir, ceux-là seraient persécutés, lapidés et mis à mort : car les prophètes préfiguraient en eux-mêmes tout cela, à cause de leur amour pour Dieu et à cause de son Verbe.

Comment le disciple spirituel interprète les prophéties des Écritures

Car, parce qu'ils étaient eux aussi les membres du Christ, chacun d'entre eux manifestait la prophétie selon qu'il était un membre déterminé, cependant que tous, malgré leur nombre, n'en préfiguraient et n'en annonçaient pas moins un seul personnage. De même que par nos membres s'exprime l'activité de tout notre corps, mais que l'attitude de tout l'homme ne s'exprime pas par un seul membre mais par tous, ainsi en était-il des prophètes : tous préfiguraient un seul personnage, mais chacun d'eux accomplissait l'« économie » selon qu'il était un membre déterminé et prophétisait l'action du Christ qui se rapportait à ce membre.

Les uns, en effet, l'ont vu dans la gloire : c'était sa vie glorieuse auprès du Père, à la droite de celui-ci, qu'ils contemplaient.

D'autres l'ont vu venir sur les nuées en qualité de Fils de l'homme et ont dit de lui : « Ils verront celui qu'ils ont transpercé » : ils signifiaient par là cette venue dont lui-même dit : « Est-ce que le Fils de l'homme, lors de sa venue, trouvera la foi sur la terre ? » et dont Paul dit : « C'est justice pour Dieu que de rendre l'affliction à ceux qui vous affligent et de vous donner, à vous qui êtes affligés, le repos avec nous, quand le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel avec les messagers de sa puissance et dans une flamme de feu. »

D'autres lui ont décerné le titre déjuge et ont dit que le Jour du Seigneur serait brûlant comme une fournaise, « car il rassemble le froment dans son grenier et il brûlera la paille au feu qui ne s'éteint pas » : par là ils menaçaient les incrédules, dont le Seigneur lui-même dit : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, au feu éternel que mon Père a préparé pour le diable et pour ses anges », et dont l'Apôtre dit pareillement : « Ils subiront la peine éternelle de la perdition, par le fait de la face du Seigneur et de l'éclat de sa puissance, quand il viendra pour être glorifié dans ses saints et reconnu admirable en ceux qui auront cru. »

D'autres encore ont dit : « Tu l'emportes en splendeur et en beauté sur les fils des hommes », et encore : « ? Dieu, ton Dieu t'a oint d'une huile d'allégresse plus que ceux qui ont part à toi », et encore : « Ceins ton épée sur ta cuisse, ô héros, dans ta splendeur et ta beauté ; tends ton arc, avance avec succès et règne en faveur de la vérité, de la douceur et de la justice », et ainsi de suite : c'est sa splendeur, sa beauté et son allégresse dans son royaume, plus éclatantes et plus excellentes que celles de tous ses sujets, qu'ils indiquaient par là, afin que leurs auditeurs eussent le désir de s'y trouver en faisant ce qui plaît à Dieu.

D'autres encore ont dit : « Il est homme, et pourtant qui le connaîtra ? », et encore : « J'allai vers la prophétesse et elle mit au monde un fils ; son nom est : Conseiller merveilleux, Dieu fort », et ils ont prêché l'Emmanuel né de la Vierge : par là ils faisaient connaître l'union du Verbe de Dieu avec l'ouvrage par lui modelé, à savoir que le Verbe se ferait chair, et le Fils de Dieu, Fils de l'homme ; que lui, le Pur, ouvrirait d'une manière pure le sein pur qui a régénéré les hommes en Dieu et qu'il a lui-même fait pur ; que, s'étant fait cela même que nous sommes, il n'en serait pas moins le « Dieu fort », Celui qui possède une génération inexprimable.

D'autres ont dit : « De Sion le Seigneur a parlé, et de Jérusalem il a fait entendre sa voix », et encore : « Dieu est connu en Judée » : ils signifiaient par là sa venue de la Judée.

D'autres encore ont dit que Dieu viendrait du midi et de la montagne de Pharan : ils disaient par là sa venue de Bethléem, comme nous l'avons montré dans le livre précédent ; car c'est de là qu'est venu le chef qui paît le peuple du Père.

D'autres ont dit : « Grâce à sa venue le boiteux bondira comme le cerf, la langue des bègues sera nette, les yeux des aveugles s'ouvriront et les oreilles des sourds entendront », et encore : « Les mains défaillantes et les genoux chancelants s'affermiront », et encore : « Les morts gisant dans les tombeaux ressusciteront », et encore : « Il a pris sur lui nos infirmités et porté nos maladies » : ils annonçaient par là les guérisons opérées par lui.

Certains ont dit qu'il serait un homme méprisé, sans gloire et sachant supporter l'infirmité ; qu'il viendrait à Jérusalem assis sur le petit d'une ânesse ; qu'il présenterait son dos aux fouets et ses joues aux soufflets ; que, tel un agneau, il serait conduit à regorgement ; qu'il serait abreuvé de vinaigre et de fiel, abandonné de ses amis et de ses proches ; qu'il étendrait ses mains durant tout le jour ; qu'il

serait un objet de risée et d'insultes pour les spectateurs, que ses vêtements seraient partagés et sa tunique tirée au sort, et qu'il descendrait dans la poussière de la mort, et ainsi de suite : ils prophétisaient par là sa venue comme homme, et comment il fit son entrée à Jérusalem, où il souffrit sa Passion et fut crucifié et endura tous les tourments susdits.

D'autres ont dit : « Le Seigneur, le Saint d'Israël, s'est souvenu de ses morts qui dormaient dans la terre du tombeau, et il est descendu vers eux pour les en tirer, pour les sauver » : ils donnaient par là la raison pour laquelle il souffrit tout cela.

D'autres ont dit : « En ce jour-là, dit le Seigneur, le soleil se couchera en plein midi et il y aura des ténèbres sur la terre en un jour serein, et je changerai vos fêtes en deuil et tous vos cantiques en lamentations » : ils annonçaient ouvertement par là ce coucher de soleil survenu lors de sa crucifixion, à partir de la sixième heure, et qu'après cet événement les fêtes et les cantiques prescrits par la Loi se changeraient en deuil et lamentation, lorsqu'eux-mêmes seraient livrés aux gentils. Plus clairement encore Jérémie annonça ce même événement, en disant de Jérusalem : « Elle a été réduite à néant, celle qui enfantait ; le dégoût a rempli son âme ; le soleil s'est couché pour elle, alors qu'on était encore au milieu du jour; elle a été couverte de honte et d'opprobre ; ceux qui resteront d'elle, je les livrerai au glaive à la face de ses ennemis. »

D'autres encore ont dit qu'il s'était endormi et plongé dans le repos, et qu'il s'était réveillé parce que le Seigneur l'avait soutenu, et ils ont invité les princes des cieux à ouvrir les portes éternelles afin qu'entrât le Roi de gloire : ils proclamaient par là sa résurrection d'entre les morts accomplie par le Père et son enlèvement dans les cieux.

D'autres ont dit : « Du plus haut des cieux il prend son départ, et le ternie de sa course est au plus haut des cieux, et il n'est personne qui puisse se dérober à son ardeur » : ils indiquaient par là qu'il serait enlevé là même d'où il était descendu, et qu'il n'est personne qui puisse échapper à son juste jugement.

D'autres ont dit : « Le Seigneur a régné : que les peuples s'irritent ! Il est assis sur les Chérubins : que la terre s'agite! » : ils prophétisaient par là, d'une part, la colère de tous les peuples se déchaînant contre ses fidèles après son enlèvement, et l'agitation de toute la terre contre l'Église ; d'autre part, l'ébranlement de toute la terre qui aura lieu lorsqu'il viendra du ciel avec les messagers de sa puissance, selon ce qu'il dit lui-même : « Il y aura une grande commotion de la terre, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement »

D'autres encore ont dit : « Quel est celui qui est jugé ? Qu'il se tienne en face ! Et quel est celui qui est justifié ? Qu'il s'approche de l'Enfant du Seigneur ! », et encore : « Malheur à vous, parce que tous vous vieillirez comme un vêtement, et la teigne vous dévorera », et encore : « Toute chair sera abaissée, et le Seigneur seul sera élevé dans les hauteurs » : ils signifiaient par là qu'après sa Passion et son enlèvement Dieu mettrait tous ses adversaires sous ses pieds, qu'il serait élevé au-dessus de tous, et qu'il n'y aurait personne à pouvoir être justifié ou lui être comparé.

D'autres ont dit que Dieu établirait en faveur des hommes une alliance nouvelle, différente de celle qu'il avait établie en faveur des pères au mont Horeb, et qu'il donnerait aux hommes un cœur nouveau et un Esprit nouveau ; ils ont dit encore : « Ne vous souvenez plus des choses antérieures et ne pensez plus aux choses anciennes ; voici que j'en fais de nouvelles, qui vont surgir maintenant et que vous connaîtrez : je ferai un chemin dans le désert et, dans la terre aride, des fleuves pour abreuver ma race élue, mon peuple que j'ai acquis afin qu'il publie mes hauts faits » : ils annonçaient clairement par là la nouvelle alliance de la liberté et le vin nouveau que l'on met dans les nouvelles outres, c'est-à-dire la foi au Christ, car ce sont bien là le chemin de la justice surgi dans le désert et les fleuves de l'Esprit Saint jaillis dans la terre aride pour abreuver la race élue de Dieu, cette race qu'il s'est acquise pour publier ses hauts faits, mais non pour blasphémer le Dieu qui a fait toutes choses.

Et ainsi de toutes les autres paroles qui, comme nous l'avons si abondamment montré, furent dites par les prophètes : ces paroles, un homme vraiment spirituel les expliquera en montrant quel trait particulier de l'« économie » du Seigneur vise chacune d'entre elles et en faisant voir également le corps entier de l'œuvre accomplie par le Fils de Dieu ; en tout temps, il reconnaîtra le même Dieu ; en tout temps aussi, il reconnaîtra le même Verbe de Dieu, même si, présentement, il s'est manifesté

à nous ; en tout temps encore, il reconnaîtra le même Esprit de Dieu, même si, dans les derniers temps, il a été répandu sur nous d'une manière nouvelle; enfin, depuis l'origine du monde jusqu'à la fin, il reconnaîtra le même genre humain, au sein duquel ceux qui croient en Dieu et suivent son Verbe obtiennent de lui le salut, tandis que ceux qui s'éloignent de Dieu, méprisent ses préceptes, déshonorent leur Créateur par leurs œuvres et blasphèment leur Nourricier par leurs pensées, accumulent sur eux-mêmes le plus juste des jugements. Cet homme donc «juge tous les hommes et n'est lui-même jugé par personne » : il ne blasphème pas son Père, il ne méprise pas ses « économies », il n'accuse pas les pères, et il n'outrage pas les prophètes en disant qu'ils relevaient d'un autre Dieu, ou bien encore que les prophéties émanaient de substances diverses.

5. CONCLUSION : MÉCONNAISSANCE DES PROPHÉTIES PAR LES HÉRÉTIQUES

Erreur des Marcionites

Nous dirons donc à l'adresse de tous les hérétiques, et d'abord des disciples de Marcion et de ceux qui comme eux prétendent que les prophètes relevaient d'un autre Dieu : Lisez avec attention l'Evangile qui nous a été donné par les apôtres, lisez aussi avec attention les prophéties, et vous constaterez que toute l'œuvre, toute la doctrine et toute la Passion de notre Seigneur y ont été prédites. — Mais alors, penserez-vous peut-être, qu'est-ce que le Seigneur a apporté de nouveau par sa venue ? — Eh bien, sachez qu'il a apporté toute nouveauté, en apportant sa propre personne annoncée par avance : car ce qui était annoncé par avance, c'était précisément que la Nouveauté viendrait renouveler et revivifier l'homme. Si, en effet, la venue du Roi est annoncée à l'avance par les serviteurs que l'on envoie, c'est pour la préparation de ceux qui auront à accueillir leur Seigneur. Mais lorsque le Roi est arrivé, que ses sujets ont été remplis de la joie annoncée, qu'ils ont reçu de lui la liberté, qu'ils ont bénéficié de sa vue, entendu ses paroles et joui de ses dons, alors, du moins pour les gens sensés, ne se pose plus la question de savoir ce que le Roi a apporté de nouveau par rapport à ceux qui avaient annoncé sa venue : car il a apporté sa propre personne et fait don aux hommes des biens annoncés par avance et «que les messagers désiraient contempler».

Car ces serviteurs eussent été des menteurs, et non les envoyés du Seigneur, si le Christ n'avait accompli leurs oracles en venant tel exactement qu'il était annoncé. C'est pourquoi il disait : « Ne croyez pas que je sois venu abolir la Loi ou les prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. Car, je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, pas un seul iota ou un seul trait ne passera de la Loi et des prophètes, que tout ne se fasse. » Car il a tout accompli par sa venue, et il accomplit encore dans l'Eglise, jusqu'à la consommation finale, la nouvelle alliance annoncée à l'avance par la Loi. Comme le dit aussi Paul, son apôtre, dans l'épître aux Romains : « Mais maintenant, sans la Loi, a été manifestée la justice de Dieu à laquelle rendent témoignage la Loi et les prophètes », « car le juste vivra de la foi » : que le juste vivrait de la foi, cela même avait été prédit par les prophètes.

Or, comment les prophètes eussent-ils pu prédire la venue du Roi, annoncer à l'avance la bonne nouvelle de la liberté qu'il allait accorder, proclamer à l'avance tout ce que fit le Christ en parole et en œuvre, ainsi que sa Passion, et annoncer la nouvelle alliance, s'ils avaient reçu l'inspiration prophétique d'un autre Dieu qui ignorait, selon vous, le Père inexprimable et son royaume et ses « économies », ces « économies » que le Fils de Dieu a précisément accomplies en ces derniers jours en venant sur la terre ? Car vous ne pouvez prétendre que ces choses sont arrivées par hasard, comme si, après avoir été dites d'un autre par les prophètes, elles étaient arrivées d'une façon toute semblable au Seigneur. Tous les prophètes ont en effet prophétisé ces mêmes choses : si elles étaient arrivées à quelqu'un des anciens, ceux qui vécurent par la suite n'eussent pas prophétisé qu'elles se réaliseraient dans les derniers temps. D'ailleurs, il n'est personne d'entre les patriarches, les prophètes ou les anciens rois en qui se soit proprement réalisée quelque-une de ces choses : tous prophétisaient la Passion du Christ, mais eux-mêmes étaient loin d'endurer des souffrances semblables à celles qu'ils annonçaient par avance. Et les signes prédits au sujet de la Passion du Seigneur n'ont eu lieu pour aucun autre. Car à la mort d'aucun ancien le soleil ne se coucha en plein

midi, ni le voile du Temple ne se déchira, ni la terre ne trembla, ni les rochers ne se fendirent, ni les morts ne ressuscitèrent ' ; nul d'entre eux ne ressuscita le troisième jour ni, tandis qu'il aurait été enlevé aux cieux, ne vit ceux-ci s'ouvrir pour lui ; au nom d'aucun autre ne crurent les gentils ; nul d'entre eux, en mourant et en ressuscitant, n'ouvrit le Nouveau Testament de la liberté. Ce n'est donc pas d'un autre que parlaient les prophètes, mais du Seigneur, en qui se sont rencontrés tous les signes prédits.

Peut-être quelqu'un, prenant la défense des Juifs, dira-t-il que la nouvelle alliance n'est autre chose que l'érection du Temple faite sous Zorobabel après l'exil de Babylone, et le retour du peuple après les soixante-dix années. Qu'il sache donc que le Temple de pierre fut bien alors rebâti — car on y conservait encore la Loi gravée sur des tables de pierre —, mais qu'aucune alliance nouvelle ne fut donnée et qu'on fit usage de la Loi de Moïse jusqu'à la venue du Seigneur. En revanche, lors de la venue du Seigneur, une alliance nouvelle, conciliatrice de paix, et une Loi vivifiante se répandirent sur toute la terre, selon ce qu'avaient dit les prophètes : « De Sion sortira la Loi et, de Jérusalem, la parole du Seigneur, et elle fera des reproches à un peuple nombreux ; et ils réduiront leurs épées en charrues et leurs lances en faucilles, et l'on n'apprendra plus à faire la guerre. » Si donc quelque autre Loi et parole sortie de Jérusalem avait instauré une si grande paix parmi les nations qui l'auraient reçue et avait, par elles, reproché au « peuple nombreux » son inintelligence, on serait fondé à croire que les prophètes ont parlé d'un autre. Mais si la Loi de liberté, c'est-à-dire la parole de Dieu annoncée sur toute la terre par les apôtres sortis de Jérusalem, a opéré une telle transformation qu'on a changé les épées et les lances guerrières en charrues, que le Seigneur lui-même a fabriquées, et en faucilles, qu'il a données pour moissonner le froment, autrement dit en instruments pacifiques, si bien qu'on ne sait plus se battre et que, souffleté, on tend même l'autre joue, — s'il en est ainsi, ce n'est pas d'un autre qu'ont parlé les prophètes, mais de celui-là même qui a fait ces choses. Or c'est notre Seigneur, et « en lui se vérifie la parole » : car c'est lui qui a fait la charrue et qui a apporté la faucille, ce qui signifie, d'une part, le premier ensemencement de l'homme que fut son modelage en Adam et, d'autre part, la récolte du fruit faite par l'entremise du Verbe dans les derniers temps. Et c'est pourquoi, comme il unissait le commencement à la fin, étant le Seigneur de l'un et de l'autre, d'une part, à la fin, il montra la charrue, c'est-à-dire le bois uni au fer et nettoyant ainsi la terre : car le Verbe solide, en étant uni à la chair et en étant fixé à elle de cette manière, a nettoyé la terre embroussaillée ; d'autre part, dès le commencement, il préfigurait la faucille par Abel, signifiant par là la récolte de la race juste des hommes : « car vois, est-il dit, comment le juste a péri, et nul ne le remarque, comment les hommes justes sont supprimés, et nul ne le saisit en son cœur » : cela était inauguré en Abel, puis proclamé par les prophètes, puis accompli dans le Seigneur, et il en va encore de même pour nous, le corps suivant sa tête. Tout cela vaut contre ceux qui prétendent qu'autre est le Dieu des prophètes et autre le Père de notre Seigneur, pourvu toutefois qu'ils renoncent à une telle déraison. Car, si nous nous évertuons à fournir des preuves tirées des Écritures, c'est afin de les confondre par les textes eux-mêmes, autant qu'il est en notre pouvoir, et pour les détourner de ce blasphème énorme et de cette extravagante fabrication de deux Dieux.

Erreur des Valentiniens

Contre les disciples de Valentin, ensuite, et tous les mal nommés « Gnostiques », qui prétendent que certaines des choses contenues dans les Écritures furent dites par la Suprême Puissance pour la semence issue d'elle, d'autres par l'Intermédiaire à l'aide de la Mère, dite Prounikos, mais la plupart par l'Auteur du Monde, par qui furent aussi envoyés les prophètes, — nous dirons qu'il est souverainement déraisonnable de ravalier le Père de toutes choses à un tel degré d'indigence qu'il n'ait pas même ses instruments à lui pour faire connaître dans leur pureté les réalités du Plérôme. Qui craignait-il, en effet, pour ne pas faire connaître distinctement sa volonté, en toute liberté et sans se mêler à cet esprit tombé dans la déchéance et l'ignorance ? Craignait-il que le plus grand nombre fût sauvé, parce que le plus grand nombre aurait entendu la vérité dans sa pureté ? Ou bien

encore était-il incapable de se préparer pour lui-même ceux qui devaient annoncer à l'avance la venue du Sauveur ?

Si, une fois venu ici-bas, le Sauveur a envoyé ses propres apôtres dans le monde pour qu'ils annoncent sa venue et enseignent la volonté du Père en toute pureté, sans avoir rien de commun avec la doctrine des gentils et des Juifs, à plus forte raison, lorsqu'il se trouvait encore dans le Plérôme, a-t-il dû envoyer ses propres prédicateurs pour qu'ils annoncent sa venue en ce monde sans avoir rien de commun avec les prophéties émanées du Démiurge. Si, au contraire, lorsqu'il se trouvait encore dans le Plérôme, il s'est servi des prophètes relevant de la Loi et a donné par eux ses propres enseignements, à plus forte raison a-t-il dû, une fois venu ici-bas, se servir d'eux comme de docteurs et nous annoncer par eux l'Évangile : dès lors, qu'ils ne disent plus que Pierre, Paul et les autres apôtres ont annoncé la vérité, mais bien les scribes, les Pharisiens et autres hérauts de la Loi ! Mais puisque, lors de sa venue, il a envoyé ses propres apôtres dans un esprit de vérité et non dans un esprit d'erreur, il en a fait de même avec les prophètes, car, en tout temps, il est le même Verbe de Dieu.

Au reste, si l'esprit issu de la Suprême Puissance fut, selon leur système, un esprit de lumière, un esprit de vérité, un esprit de perfection et un esprit de connaissance, tandis que l'esprit issu du Démiurge fut un esprit d'ignorance, de déchéance, d'erreur et de ténèbres, comment se peut-il qu'en un seul et même homme aient existé la perfection et la déchéance, la connaissance et l'ignorance, la vérité et l'erreur, la lumière et les ténèbres ? S'il était impossible qu'il en fût ainsi chez les prophètes, s'ils ont, de la part du seul Dieu, prêché le vrai Dieu et annoncé la venue de son Fils, à plus forte raison le Seigneur lui-même n'a-t-il pu parler tantôt de la part de la Suprême Puissance et tantôt de la part du Fruit de la déchéance, devenant ainsi tout à la fois maître de connaissance et d'ignorance, ni glorifier tantôt le Démiurge et tantôt le Père qui est au-dessus de celui-ci. Comme il le dit lui-même : « Personne ne met une pièce d'un vêtement neuf sur un vieux vêtement, et l'on ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres » Par conséquent, de deux choses l'une : — ou bien, qu'ils rejettent complètement eux aussi les prophètes, comme vétustés, et qu'ils ne prétendent pas que, tout en étant envoyés à l'avance par le Démiurge, ils ont néanmoins dit certaines choses de la part de la nouveauté qui est l'apanage de la Suprême Puissance ; — ou bien, une fois de plus, ils seront repris par le Seigneur qui dit qu'on ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres.

Quant à la semence de leur Mère, comment aurait-elle pu connaître les mystères intérieurs du Plérôme et en parler ? C'est en effet alors qu'elle se trouvait hors du Plérôme, que la Mère a enfanté cette semence. Or ce qui se trouve hors du Plérôme se trouve, d'après eux, hors de la connaissance, autrement dit dans l'ignorance. Comment, dès lors, une semence enfantée dans l'ignorance aurait-elle pu être source de connaissance ? Ou encore, comment la Mère elle-même aurait-elle connu les mystères du Plérôme, elle qui, n'ayant ni forme ni figure, fut projetée au dehors comme un avorton, qui y fut ensuite disposée et formée, qui fut empêchée par Limite de pénétrer à l'intérieur et qui, jusqu'à la consommation finale, doit rester hors du Plérôme, c'est-à-dire hors de la connaissance ?

De même encore, quand ils disent que la Passion du Seigneur a figuré l'extension du Christ supérieur par laquelle celui-ci, en s'étendant sur Limite, a formé leur Mère, ils sont réfutés par tous les autres points sur lesquels ils ne peuvent montrer de correspondance avec la figure. Quand, en effet, le Christ d'en haut fut-il abreuvé de vinaigre et de fiel ? Quand ses vêtements furent-ils partagés ? Quand fut-il percé et vit-on sortir du sang et de l'eau ? Quand sua-t-il des gouttes de sang ? Et toutes les autres choses qui arrivèrent au Seigneur et dont les prophètes ont parlé.

Comment donc la Mère ou la semence de celle-ci eussent-elles pu deviner ce qui n'était pas encore arrivé alors, mais devait arriver par la suite ?

En plus de tout cela, ils disent encore que certaines choses furent dites par la Suprême Puissance, mais ils sont réfutés par ce qui est rapporté dans les Écritures au sujet de la venue du Christ.

D'ailleurs, s'agit-il de savoir quelles sont ces choses, ils ne s'accordent plus et font des réponses différentes à propos des mêmes textes. Car si quelqu'un, voulant les mettre à l'épreuve, interroge séparément les plus distingués d'entre eux sur quelque texte, il constatera que l'un y voit une allusion au Pro-Père ou Abîme, l'autre au Principe de toutes choses ou Monogène, l'autre au Père de toutes choses ou Logos, l'autre encore à l'un des Éons du Plérôme, l'autre au Christ, et l'autre au

Sauveur; le plus savant d'entre eux, après avoir gardé longtemps le silence, déclare qu'il s'agit de Limite; un autre y voit signifiée la Sagesse intérieure au Plérôme ; un autre y voit annoncée la Mère extérieure au Plérôme ; un dernier nommera le Dieu Auteur du monde : tant il y a de divergences entre eux sur un seul point, et tant ils professent d'opinions variées sur les mêmes Écritures ! Un seul et même texte vient-il d'être lu, tous de froncer les sourcils et de hocher la tête : « Voilà une parole fort profonde, disent-ils, et tous ne saisissent pas la grandeur du sens qu'elle renferme : aussi le silence est-il la plus grande chose aux yeux des sages. » Il sied, en effet, que le Silence d'en haut trouve sa réplique dans leur silence à eux ! Ainsi s'en vont-ils, tous autant qu'ils sont, enfantant d'un seul texte de si grandes pensées et emportant avec eux, au plus profond d'eux-mêmes, leurs subtilités. Quand donc ils se seront mis d'accord sur ce qui fut prédit dans les Écritures, alors, nous les confondrons, nous aussi : entre-temps, par le désaccord de leurs interprétations, ils font eux-mêmes la preuve qu'ils ne pensent pas correctement. Pour nous, suivant le Seigneur comme unique et seul vrai Maître et prenant ses paroles pour règle de vérité, tous et toujours nous entendons d'une manière identique les mêmes textes, en ne reconnaissant qu'un seul Dieu, Créateur de cet univers, qui envoya les prophètes, qui fit sortir son peuple de la terre d'Égypte et qui, dans les derniers temps, manifesta son Fils pour confondre les incrédules et réclamer le fruit de la justice.

534

TROISIÈME PARTIE

UN SEUL DIEU, AUTEUR DES DEUX TESTAMENTS, PROUVÉ PAR LES PARABOLES DU CHRIST

1. UN SEUL DIEU, AUTEUR DE LA VOCATION D'ISRAËL ET DES GENTILS

Parabole des vigneronn homicides

Lequel d'entre eux, en effet, le Seigneur ne confond-il pas, lorsque, de la manière suivante, il enseigne que les prophètes n'ont pas parlé de la part d'un autre Dieu que son Père, ni de la part de diverses substances mais de la part d'un seul et même Père, et que nul autre que son Père n'a fait ce qui se trouve en ce monde ? Voici donc ses paroles : « Il y avait un maître de maison; il planta une vigne, l'entoura d'une clôture, y creusa un pressoir, y bâtit une tour, la loua à des vigneronn et partit en voyage. Quand approcha le temps des fruits, il envoya ses serviteurs aux vigneronn pour recevoir les fruits qui étaient siens. Les vigneronn, s'étant saisis des serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre et lapidèrent un troisième. Il envoya encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les précédents, et ils les traitèrent pareillement. Pour finir, il leur envoya son fils unique, en disant : Peut-être auront-ils des égards pour mon fils. Mais, à la vue du fils, les vigneronn se dirent entre eux : Voici l'héritier ; venez, tuons-le, et nous aurons son héritage. Et s'étant saisis de lui, ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne. Lors donc que viendra le maître de la vigne, que fera-t-il à ces vigneronn ? — Ils lui dirent : Il fera périr misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres vigneronn, qui lui en remettront les fruits en leur temps. — Et le Seigneur de reprendre : N'avez-vous jamais lu : La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue tête d'angle; c'est par le Seigneur qu'elle l'est devenue, et elle est admirable à nos yeux. C'est pourquoi je vous le dis : le royaume de Dieu vous sera ôté et il sera donné à une nation qui en produira les fruits. » Par là, le Seigneur montre clairement à ses disciples qu'il n'y a qu'un seul et même Maître de maison, c'est-à-dire un seul Dieu Père qui, par lui-même, a fait toutes choses ; mais il y a plusieurs sortes de vigneronn : les uns « insolents, orgueilleux », stériles, meurtriers de leur Seigneur; les autres remettant en toute obéissance les fruits en leur temps. Et c'est le même Maître de maison qui envoie tantôt ses serviteurs et tantôt son Fils. Le Père qui envoya son Fils aux vigneronn qui le tuèrent est donc bien celui-là même qui leur avait envoyé déjà ses serviteurs; mais le Fils venait de

la part de son Père avec l'autorité souveraine — aussi disait-il : « Mais moi, je vous dis... » —, tandis que les serviteurs venaient en service de la part de leur Seigneur — et c'est pourquoi ils disaient : « Voici ce que dit le Seigneur... » — Ainsi donc, Celui qu'ils prêchaient comme Seigneur aux incrédules, c'est celui-là même que le Christ a fait connaître comme Père à ceux qui lui ont obéi ; et le Dieu qui avait d'abord appelé les hommes par la Loi de servitude, c'est celui-là même qui les a ensuite accueillis par la filiation adoptive.

Dieu, en effet, planta la vigne du genre humain par le modelage d'Adam et l'élection des patriarches. Puis il la confia à des vigneron par le don de la Loi mosaïque. Il l'entoura d'une clôture, c'est-à-dire circonscrivit la terre qu'ils auraient à cultiver. Il bâtit une tour, c'est-à-dire choisit Jérusalem. Il creusa un pressoir, c'est-à-dire prépara un réceptacle pour l'Esprit prophétique. Et c'est ainsi qu'il leur envoya des prophètes avant l'exil de Babylone, puis, après l'exil, d'autres encore, en plus grand nombre que les premiers, pour réclamer les fruits et pour leur dire : « Voici ce que dit le Seigneur : Redressez vos voies et vos habitudes de vie ; jugez avec justice, pratiquez la pitié et la miséricorde chacun envers son frère ; n'opprimez pas la veuve et l'orphelin, l'étranger et le pauvre, et que personne d'entre vous ne conserve dans son cœur le souvenir de la méchanceté de son frère » ; « n'aimez pas faire de faux serments » ; « lavez-vous, purifiez-vous, ôtez la malice de vos cœurs de devant mes yeux ; cessez vos méchancetés, apprenez à bien faire ; recherchez la justice, sauvez celui qui souffre l'injustice, faites droit à l'orphelin et défendez la veuve : venez alors et disputons ensemble, dit le Seigneur » ; et encore : « Détourne ta langue du mal et tes lèvres des paroles perfides ; évite le mal et fais le bien ; cherche la paix et poursuis-la. » Voilà par quelles prédications les prophètes réclamaient le fruit de la justice. Mais, comme ceux-là demeuraient incrédules, il leur envoya finalement son Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, que ces mauvais vigneron tuèrent et jetèrent hors de la vigne. Aussi Dieu a-t-il confié celle-ci — non plus circonscrite, mais étendue au monde entier — à d'autres vigneron qui lui en remettent les fruits en leur temps. La tour de l'élection se dresse partout dans son éclat, car partout resplendit l'Église ; partout aussi est creusé le pressoir, car partout sont ceux qui reçoivent l'Esprit de Dieu. Car, parce que ceux-là ont repoussé le Fils de Dieu et l'ont jeté hors de la vigne après l'avoir tué, Dieu les a justement réprouvés, et c'est aux gentils, qui se trouvaient hors de la vigne, qu'il a confié le soin de faire fructifier sa terre. Comme le dit le prophète Jérémie : « Le Seigneur a réprouvé et rejeté la nation qui fait cela : car les fils de Juda ont fait le mal devant moi, dit le Seigneur. » De même Ézéchiël : « J'ai établi sur vous des sentinelles ; écoutez la voix de la trompette. Et ils ont dit : Nous n'écouterons pas. C'est pourquoi les gentils ont entendu, ainsi que ceux qui paissent les troupeaux parmi ceux-ci. » C'est donc un seul et même Dieu Père qui a planté la vigne, fait sortir le peuple, envoyé les prophètes, envoyé son Fils et confié sa vigne à d'autres vigneron qui lui en remettent les fruits en leur temps.

« Veillez... »

C'est pourquoi le Seigneur disait à ses disciples, pour nous disposer à être de bons ouvriers : « Prenez garde à vous-mêmes et veillez en tout temps, de peur que vos cœurs ne s'alourdissent dans la débauche, l'ivrognerie et les soucis matériels, et que ce Jour-là ne fonde sur vous à l'improviste : car il viendra comme un filet sur tous ceux qui sont assis sur la face de la terre. » « Que vos reins soient donc ceints et vos lampes allumées ! Et vous, soyez semblables à des hommes qui attendent leur maître. » « Car, comme il arriva aux jours de Noé — les gens mangeaient, buvaient, achetaient, vendaient, épousaient, étaient épousés, et ils ne surent rien jusqu'au moment où Noé entra dans l'arche et où le déluge vint et les fit périr tous —, et comme il arriva aux jours de Lot — les gens mangeaient, buvaient, achetaient, vendaient, plantaient, bâtissaient, mais, le jour où Lot sortit de Sodome, une pluie de feu tomba du ciel et les fit périr tous — : ainsi en sera-t-il à la venue du Fils de l'homme. » « Veillez donc, puisque vous ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra. » C'est un seul et même Seigneur qu'il annonçait par là : au temps de Noé, à cause de la désobéissance des hommes, il a fait venir le déluge ; au temps de Lot, à cause de la multitude des péchés des habitants de Sodome, il a fait pleuvoir un feu du ciel ; à la fin, à cause d'une désobéissance identique et de péchés semblables, il fera venir le jour du jugement, en lequel il dit qu'il y aura moins de rigueur

pour Sodome et Gomorrhe que pour la ville et la maison qui n'auront pas reçu la parole de ses apôtres : « Et toi, Capharnaüm, disait-il, t'élèveras-tu jusqu'au ciel ? C'est jusqu'aux enfers que tu descendras : car, si les prodiges qui ont été faits chez toi l'avaient été dans Sodome, elle serait demeurée jusqu'aujourd'hui. Oui, je vous le dis, il y aura, au jour du jugement, moins de rigueur pour Sodome que pour vous. »

Il n'y a donc, en tout temps, qu'un seul et même Verbe de Dieu, qui donne à ceux qui croient en lui une source d'eau pour la vie éternelle, mais dessèche en un instant le figuier stérile. Au temps de Noé, il a fait venir le déluge en toute justice, afin d'éteindre la race exécrationnelle des hommes d'alors, incapables de porter encore du fruit pour Dieu depuis que des anges rebelles s'étaient mêlés à eux, et afin de mettre un terme à leurs péchés tout en sauvegardant le modèle originel, l'ouvrage modelé en Adam. Au temps de Lot, il a fait pleuvoir du ciel sur Sodome et Gomorrhe le feu et le soufre, « en témoignage du juste jugement de Dieu », afin que tous sachent que « tout arbre qui ne porte pas de fruit est coupé et jeté au feu ». Enfin, lors du jugement universel, il usera de moins de rigueur à l'égard de Sodome qu'à l'endroit de ceux qui ont vu les prodiges qu'il faisait et n'ont pas cru en lui ni reçu son enseignement : de même, en effet, qu'il a donné par sa venue une grâce plus abondante à ceux qui ont cru en lui et qui ont fait sa volonté, de même il a laissé entendre que ceux qui n'ont pas cru en lui auront un châtiment plus sévère lors du jugement, car il est également juste envers tous et, de ceux à qui il aura donné davantage, il réclamera davantage, — davantage, disons-nous, non qu'il leur ait révélé la connaissance d'un autre Père, comme nous l'avons si abondamment montré, mais parce qu'il a, par sa venue, répandu sur le genre humain un don plus abondant de la grâce du Père.

Parabole des invités aux noces du fils du roi

S'il en est un à qui ce que nous venons de dire ne suffit pas pour croire que les prophètes furent envoyés par le seul et même Dieu par qui le fut aussi notre Seigneur, qu'il ouvre les oreilles de son cœur et qu'après avoir invoqué le Christ Jésus, Seigneur et docteur, il l'écoute dire que le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit des noces pour son fils et envoya ses serviteurs appeler ceux qui avaient été invités aux noces. Et comme ceux-ci refusaient de les écouter, « à nouveau, dit-il, il leur envoya d'autres serviteurs, disant : Dites aux invités : Voici que j'ai préparé mon festin, on a tué mes taureaux et mes bêtes grasses, et tout est prêt : venez aux noces. Mais ils partirent sans lui prêter attention, les uns à leur champ, les autres à leur négoce; d'autres, s'étant saisis des serviteurs, maltraitèrent les uns et tuèrent les autres. A cette nouvelle, le roi entra en colère; ayant envoyé ses armées, il fit périr ces meurtriers et incendia leur ville. Puis il dit à ses serviteurs : Les noces sont prêtes, mais les invités n'en étaient pas dignes : allez donc aux issues des chemins, et tous ceux que vous trouverez, invitez-les aux noces. Étant sortis, ses serviteurs rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, mauvais et bons, et la salle de noces se remplit de convives. Étant entré pour voir les convives, le roi aperçut là un homme qui n'était point revêtu de l'habit de noces, et il lui dit : Mon ami, comment es-tu venu ici sans avoir l'habit de noces ? Comme l'autre restait muet, le roi dit aux serviteurs : Prenez-le par les pieds et par les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures : là il y aura les pleurs et le grincement des dents. Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Par ces paroles encore, le Seigneur a tout mis en pleine lumière : il n'y a qu'un seul Roi et Seigneur, le Père de toutes choses, au sujet de qui il disait précédemment : « Ne jure pas non plus par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roi » ; dès le commencement, il prépara des noces pour son Fils et, dans sa suréminente bonté, par l'entremise de ses serviteurs, il invita les anciens au festin des noces ; comme ceux-ci refusaient de les écouter, à nouveau il envoya d'autres serviteurs les appeler, mais ils n'écoutèrent pas davantage, allant même jusqu'à lapider et mettre à mort ceux qui leur faisaient entendre l'appel; alors, ayant envoyé ses armées, il les fit périr et incendia leur ville; puis, de tous les chemins, c'est-à-dire des diverses nations, il invita les hommes au festin des noces de son Fils. Comme il le dit par Jérémie : « Je vous ai envoyé mes serviteurs les prophètes pour dire : Détournez-vous chacun de votre voie mauvaise et rendez bonnes vos œuvres. » Et derechef par le même : « Je vous ai envoyé tous mes serviteurs les prophètes, de jour et avant la lumière, mais ils ne m'ont pas écouté et n'ont pas prêté l'oreille. Et tu leur diras cette parole : Voici la

nation qui n'a pas écouté la voix du Seigneur ni reçu son enseignement ; la foi a fait défaut dans leur bouche. » Ainsi donc, le Dieu qui nous a appelés de partout par les apôtres, c'est lui qui appelait les anciens par les prophètes, comme le montrent les paroles du Seigneur. Les prophètes ne venaient pas de la part d'un Dieu et les apôtres de la part d'un autre, même s'ils prêchaient à des peuples différents ; mais, de la part d'un seul et même Dieu, les uns annonçaient le Seigneur, tandis que les autres portaient la bonne nouvelle du Père, et les uns annonçaient à l'avance la venue du Fils de Dieu, tandis que les autres le prêchaient, alors qu'il était déjà là, « à ceux qui étaient loin ».

Il a encore fait connaître que, en plus de l'appel, il nous faut être ornés des œuvres de la justice pour que repose sur nous l'Esprit de Dieu. Car c'est lui l'habit de noces, dont l'Apôtre dit : « Nous ne voulons pas nous dépouiller, mais le revêtir par-dessus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par l'immortalité. » Quant à ceux qui, invités au repas de Dieu, n'auront point eu part à l'Esprit Saint à cause de leur conduite mauvaise, « ils seront, dit-il, jetés dans les ténèbres extérieures ». Il montre clairement par là que le même Roi qui a invité les hommes de partout aux noces de son Fils et donné le festin de l'incorruptibilité, fait aussi jeter dans les ténèbres extérieures celui qui n'a pas l'habit de noces, c'est-à-dire le contempteur. Car, de même que sous la première alliance « il n'eut point pour agréables la plupart d'entre eux », ainsi, maintenant encore, « il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ». Autre n'est donc pas le Dieu qui juge et autre le Père qui appelle au salut, ni autre Celui qui donne l'éternelle lumière et autre Celui qui fait jeter dans les ténèbres extérieures ceux qui n'ont pas l'habit de noces, mais c'est un seul et le même, à savoir le Père de notre Seigneur, par qui aussi les prophètes furent envoyés : il appelle des indignes à cause de sa suréminente bonté, mais il examine les appelés pour voir s'ils ont l'habit convenable et adapté aux noces de son Fils. Car rien d'inconvenant ni de mauvais ne saurait lui plaire, comme le dit le Seigneur à celui qui avait été guéri : « Te voilà devenu sain : ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire » : lui qui est bon, juste, pur et sans tache, ne souffrira rien de mauvais ni d'injuste ni d'exécration dans sa chambre nuptiale.

Et c'est lui le Père de notre Seigneur : tout subsiste par sa providence et tout est régi par son commandement ; il donne gratuitement à qui cela convient et il distribue selon leur mérite aux ingrats et à ceux qui sont insensibles à sa bonté. Et c'est pourquoi il dit : « Ayant envoyé ses armées, il fit périr ces meurtriers et incendia leur ville. » Il dit « ses armées », parce que tous les hommes sont à Dieu, car « au Seigneur appartient la terre et ce qui la remplit, le monde et tous ceux qui l'habitent ». Et c'est pourquoi l'apôtre Paul dit dans l'épître aux Romains : « Il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été établies par Dieu. Aussi celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordre établi par Dieu. Or ceux qui résistent attirent sur eux la condamnation. Car les magistrats sont à craindre non pour les bonnes actions, mais pour les mauvaises. Veux-tu ne pas craindre l'autorité ? Fais le bien, et tu en recevras des éloges, car elle est pour toi ministre de Dieu en vue du bien. Mais si tu fais le mal, crains, car ce n'est pas pour rien qu'elle porte le glaive : elle est, en effet, ministre de Dieu pour exercer la colère et tirer vengeance de celui qui fait le mal. Aussi faut-il se soumettre, non seulement par crainte de la colère, mais encore par motif de conscience. C'est aussi pour cette raison que vous payez les impôts, car les magistrats sont les ministres de Dieu en s'employant assidûment à cela même. » Ainsi donc, le Seigneur aussi bien que l'Apôtre annonçait un seul Dieu Père, Celui-là même qui a donné la Loi, qui a envoyé les prophètes, qui a fait toutes choses ; et c'est pourquoi il dit : « ayant envoyé ses armées », car tout homme, selon qu'il est homme, est l'ouvrage de ses mains, lors même qu'il ignorerait son Seigneur : car à tous il donne l'existence, lui « qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et pleuvoir sur les justes et les injustes ».

Autres paraboles

Ce n'est pas seulement par les paroles ci-dessus rapportées, mais encore par la parabole des deux fils, dont le plus jeune dissipa ses biens dans la débauche en vivant avec des courtisanes, qu'il a enseigné un seul et même Père : à l'aîné de ses fils, il n'avait pas même accordé un chevreau, mais, pour celui qui avait été perdu, son cadet, il fit tuer le veau gras et il lui donna la meilleure robe.

La parabole des ouvriers envoyés à la vigne à des moments différents montre, elle aussi, qu'il n'y a qu'un seul et même Maître de maison, qui a appelé les uns aussitôt, dès le début de la formation du monde, d'autres par la suite, d'autres vers le milieu du temps, d'autres quand les temps étaient déjà avancés, et d'autres encore tout à la fin : de la sorte, nombreux sont les ouvriers selon leurs époques, mais unique est le Maître de maison qui les appelle. Il n'y a en effet qu'une seule vigne, parce qu'il n'y a aussi qu'une seule justice ; il n'y a qu'un seul intendant, car unique est l'Esprit de Dieu qui administre toutes choses ; de même encore il n'y a qu'un seul salaire, car tous « reçurent chacun un denier », image et inscription du Roi, c'est-à-dire la connaissance du Fils de Dieu qui est l'incorruptibilité : et c'est pourquoi il a donné le salaire en commençant par les derniers, parce que c'est dans les derniers temps que le Seigneur, en se manifestant, s'est rendu lui-même présent à tous. Et le publicain qui surpassa le Pharisien dans sa prière, ce n'est pas parce qu'il priait un autre Père qu'il reçut du Seigneur ce témoignage qu'il était justifié de préférence, mais parce que, avec grande humilité, sans orgueil ni jactance, il faisait à ce même Dieu l'aveu de ses péchés.

Et la parabole des deux fils envoyés à la vigne, dont l'un répliqua à son père, puis se repentit, alors qu'aucun profit ne résultait pour lui de son repentir, et dont l'autre promit aussitôt à son père d'y aller, mais n'y alla point — car « tout homme est menteur » et, si vouloir est à sa portée, il ne trouve pas la force de faire —, cette parabole aussi montre qu'il n'y a qu'un seul et même Père.

De même encore la parabole du figuier, au sujet duquel le Seigneur dit : « Voici trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier et que je n'en trouve pas » : cette parabole indiquait clairement sa venue par les prophètes, par lesquels il était venu maintes fois chercher chez eux le fruit de la justice sans le trouver ; elle indiquait aussi que le figuier serait coupé pour la raison qui vient d'être dite.

De même encore, mais cette fois sans parabole, le Seigneur disait à Jérusalem : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! Voici que votre maison va vous être abandonnée. » Car ce qu'il disait en manière de parabole : « Voici trois ans que je viens chercher du fruit », et qu'il redisait en langage clair : « Que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants ! » — serait un mensonge si nous ne le comprenions de sa venue par les prophètes, car il n'est venu vers ceux-là qu'une seule fois, et alors pour la première fois. Mais la preuve que c'est bien le même Verbe de Dieu qui fit choix des patriarches, visita ceux-là maintes fois par l'Esprit prophétique et nous appela de partout par sa venue, c'est que, outre ces paroles dites par lui en toute vérité, il disait encore ceci : « Beaucoup viendront du levant et du couchant et prendront place à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les fils du royaume iront dans les ténèbres extérieures : là il y aura les pleurs et le grincement des dents ». » Si donc ceux qui, du levant et du couchant, ont cru en lui grâce à la prédication des apôtres doivent prendre place avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux et avoir part au même festin qu'eux, la preuve est faite qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu, qui fit choix des patriarches, visita le peuple et appela les gentils.

2. LA LIBERTÉ HUMAINE

La loi de la liberté

Cette parole : « Que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, et vous n'avez pas voulu ! » illustre bien l'antique loi de la liberté de l'homme. Car Dieu l'a fait libre, possédant dès le commencement sa propre faculté de décision, tout comme sa propre âme, pour user du conseil de Dieu volontairement et sans être contraint par celui-ci. La violence, en effet, ne se tient pas aux côtés de Dieu, mais le bon conseil l'assiste toujours. Et c'est pourquoi, d'une part, il donne le bon conseil à tous ; d'autre part, il a mis dans l'homme le pouvoir du choix, comme il l'avait fait déjà pour les anges — car ceux-ci sont raisonnables —, afin que ceux qui auront obéi possèdent en toute justice le bien donné par Dieu et gardé par eux, tandis que ceux qui n'auront pas obéi se trouveront dépossédés de ce bien en toute justice et subiront le châtement mérité. Car Dieu, dans sa bonté, leur

avait donné le bien; mais eux, au lieu de le garder avec un soin scrupuleux et de l'estimer à sa valeur, ont méprisé la suréminente bonté de Dieu. Pour avoir rejeté le bien et l'avoir en quelque sorte craché loin d'eux, ils encourront donc le juste jugement de Dieu, comme l'a attesté l'apôtre Paul dans l'épître aux Romains, lorsqu'il dit : « Méprises-tu les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité, ignorant que la bonté de Dieu te pousse à la pénitence ? Par ton endurcissement et ton cœur impénitent, tu t'amasses un trésor de colère pour le Jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu. » « Mais en revanche, dit-il, gloire et honneur pour quiconque fait le bien. »

Dieu a donc donné le bien, comme en témoigne l'Apôtre, et ceux qui le font recevront gloire et honneur pour avoir fait le bien alors qu'ils pouvaient ne pas le faire, tandis que ceux qui ne le font pas subiront le juste jugement de Dieu pour n'avoir pas fait le bien alors qu'ils pouvaient le faire. Si, au contraire, c'était par nature que les uns fussent mauvais et les autres bons, ni ceux-ci ne seraient louables du fait qu'ils seraient bons, puisque tels ils auraient été créés, ni ceux-là ne seraient blâmables, puisqu'ils auraient été ainsi faits. Mais en fait tous sont de même nature, capables de garder et de faire le bien, capables aussi de le rejeter et de ne pas le faire : aussi est-ce en toute justice — déjà devant les hommes régis par de bonnes lois, et bien davantage encore devant Dieu — que les uns sont loués et reçoivent un digne témoignage pour avoir choisi le bien et y avoir persévéré, tandis que les autres sont blâmés et subissent un digne préjudice pour avoir rejeté le bien. C'est pourquoi les prophètes exhortaient les hommes à pratiquer la justice et à faire le bien, comme nous l'avons longuement montré. Car une telle conduite était à notre portée, mais nous avons été plongés dans l'oubli par suite de notre grande négligence et nous avons besoin d'un bon conseil : ce bon conseil, Dieu, dans sa bonté, nous le procurait par les prophètes.

C'est pourquoi aussi le Seigneur disait : « Que votre lumière brille devant les hommes, pour qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Et encore : « Prenez garde à vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne s'alourdissent dans la débauche, l'ivrognerie et les soucis matériels. » Et encore : « Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées ! Et vous, soyez semblables à des hommes qui attendent leur maître à son retour des noces, pour lui ouvrir lorsqu'il arrivera et frappera. Heureux ce serviteur que le maître, à son arrivée, trouvera agissant ainsi ! » Et encore : « Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et ne la fait pas, sera battu d'importance. » Et encore : « Pourquoi me dites-vous : Seigneur, Seigneur! et ne faites-vous pas ce que je dis? » Et encore : « Si un serviteur dit en son cœur : "Mon maître tarde", et qu'il se mette à battre ses compagnons, à manger, à boire et à s'enivrer, son maître viendra un jour où il ne s'y attend pas, et il le retranchera et lui assignera sa part avec les hypocrites. » Et tous les textes analogues qui montrent le libre arbitre de l'homme et le conseil de Dieu : car celui-ci nous exhorte à la soumission envers lui et nous détourne de lui être infidèles, mais il ne nous fait pas violence pour autant. Même l'Evangile, en effet, il est loisible de ne pas le suivre, si l'on veut, encore que ce soit sans profit : car la désobéissance à Dieu et le rejet du bien sont au pouvoir de l'homme, mais comportent un préjudice et un châtement non négligeables.

Et c'est pourquoi Paul dit : « Tout est loisible, mais tout n'est pas profitable » : il enseigne ainsi la liberté de l'homme, en vertu de laquelle tout est loisible, puisque Dieu ne le contraint pas ; et il souligne aussi l'absence de profit, afin que nous ne nous servions pas de la liberté pour voiler notre malice, car ce serait sans profit. Il dit encore : « Dites la vérité chacun à son prochain. » Et encore : « Qu'il ne sorte de votre bouche ni parole mauvaise, ni propos déshonnête, ni vain discours, ni bouffonnerie, toutes choses qui sont malséantes, mais plutôt une action de grâces. » Et encore : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur : conduisez-vous avec décence, en enfants de lumière, sans vous laisser aller aux orgies et aux beuveries, à la luxure et à l'impudicité, aux querelles et aux jalousies. » « Voilà ce que certains d'entre vous ont été ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom de notre Seigneur. » S'il n'était pas en notre pouvoir de faire ou de ne pas faire ces choses, quelle raison aurait donc eue l'Apôtre, et bien avant lui le Seigneur lui-même, de nous conseiller de poser certains actes et de nous abstenir d'autres ? Mais l'homme est libre dans sa décision depuis le commencement — car Dieu aussi est libre dans sa décision, lui à la ressemblance de qui l'homme a

précisément été fait — : aussi, en tout temps, lui est-il donné le conseil de garder le bien, ce qui s'accomplit par l'obéissance envers Dieu.

Et ce n'est pas seulement dans les actes, mais jusque dans la foi, que le Seigneur a sauvegardé la liberté de l'homme et la maîtrise qu'il a de soi-même : « Qu'il te soit fait selon ta foi », dit-il, déclarant ainsi que la foi appartient en propre à l'homme par là même que celui-ci possède sa décision en propre. Et encore : « Tout est possible à celui qui croit. » Et encore : « Va, qu'il te soit fait selon ta foi. » Et tous les textes analogues qui montrent l'homme libre sous le rapport de la foi. Et c'est pourquoi « celui qui croit en lui a la vie éternelle, tandis que celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui ». C'est donc en ce sens que le Seigneur, tant pour montrer son bien à lui que pour signifier le libre arbitre de l'homme, disait à l'adresse de Jérusalem : « Que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! C'est pourquoi votre maison va vous être abandonnée. » Ceux qui contredisent cela introduisent un Seigneur impuissant et incapable de faire ce qu'il eût voulu, ou ignorant ceux qui sont « choïques » par nature et ne peuvent recevoir son incorruptibilité.

Liberté et mal

Mais, objecte-t-on, il n'aurait pas dû faire les anges tels qu'ils pussent désobéir, ni les hommes tels qu'ils devinssent aussitôt ingrats envers lui par là même qu'ils seraient doués de raison et capables d'examen et de jugement, et non — comme les êtres dépourvus de raison et de vie qui ne peuvent rien faire par leur propre volonté, mais sont entraînés au bien par nécessité et par force — assujettis à une unique tendance et à un unique comportement, inflexibles et privés de jugement, incapables d'être jamais autre chose que ce qu'ils auraient été faits.

Dans une telle hypothèse, répondrons-nous, le bien n'aurait aucun charme pour eux, la communion avec Dieu serait sans valeur, et il n'y aurait rien de désirable dans un bien qui leur serait acquis sans mouvement ni souci ni application de leur part et aurait surgi automatiquement et sans effort; par suite, les bons n'auraient aucune supériorité, puisqu'ils seraient tels par nature plus que par volonté et qu'ils posséderaient le bien automatiquement et non par libre choix ; aussi ne comprendraient-ils même pas l'excellence du bien et ne pourraient-ils en jouir. Car quelle jouissance du bien pourrait-il y avoir pour ceux qui l'ignoreraient? Quelle gloire, pour ceux qui ne s'y seraient pas exercés ? Quelle assurance, pour ceux qui n'y auraient pas persévéré? Quelle couronne enfin, pour ceux qui n'auraient pas conquis celle-ci de haute lutte ?

Et c'est pourquoi le Seigneur a dit que le royaume des cieux est objet de violence, « et ce sont les violents, dit-il, qui s'en emparent », c'est-à-dire ceux qui, par la violence et la lutte, avec vigilance et promptitude, s'en saisissent. C'est pourquoi aussi l'apôtre Paul dit aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que dans les courses du stade tous courent, mais qu'un seul remporte le prix ? Courez de manière à le remporter. Or quiconque veut lutter s'abstient de tout : eux pour une couronne corruptible, nous pour une incorruptible. Pour moi, c'est ainsi que je cours, et non à l'aventure ; c'est ainsi que je combats, et non en frappant dans le vide. Au contraire, je meurtris mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. »

Ainsi, cet excellent athlète nous invite au combat de l'incorruptibilité, pour que nous soyons couronnés et estimions précieuse cette couronne conquise de haute lutte et non surgie automatiquement ; et plus elle résultera pour nous de la lutte, plus elle aura de prix ; et plus elle aura de prix, plus nous l'aimerons éternellement. Car on n'aime pas de la même manière ce qui s'offre automatiquement et ce qui ne se trouve qu'à grand-peine. Ainsi donc, puisqu'il dépendait de nous d'aimer Dieu davantage, le Seigneur a enseigné et l'Apôtre a proclamé à sa suite que nous avons à le réaliser par une lutte. Au reste, il serait insaisissable pour l'esprit, un bien qui serait nôtre sans que nous ayons eu à nous y exercer. La vue non plus ne serait pas pour nous si désirable, si nous ne savions quel grand mal c'est de ne pas voir ; la santé aussi est rendue plus précieuse par l'expérience de la maladie, tout comme la lumière par le contraste des ténèbres et la vie par celui de la mort. Ainsi le royaume céleste est-il plus précieux pour ceux qui connaissent celui de la terre ; et plus il

sera précieux, plus nous l'aimerons ; et plus nous l'aurons aimé, plus nous serons glorieux auprès de Dieu.

C'est donc pour nous que Dieu a permis tout cela, afin que, instruits de toutes manières, nous soyons dorénavant scrupuleusement attentifs en toutes choses et demeurions dans son amour, ayant appris à aimer Dieu en hommes doués de raison : car Dieu a usé de longanimité en présence de l'apostasie de l'homme, et l'homme, de son côté, a été instruit par celle-ci, selon la parole du prophète : « Ton apostasie t'instruira. » Ainsi Dieu a-t-il déterminé toutes choses à l'avance en vue de l'achèvement de l'homme et de la réalisation et de la manifestation de ses « économies », afin que sa bonté éclate et que sa justice s'accomplisse, que l'Eglise soit « configurée à l'image de son Fils », et qu'un jour enfin l'homme en vienne à être assez parfaitement mûr pour voir et saisir Dieu.

Liberté, croissance et perfection

Ici, l'on objectera peut-être : Eh quoi? Dieu n'eut-il pu faire l'homme parfait dès le commencement? — Qu'on sache donc que pour Dieu, qui est depuis toujours identique à lui-même et qui est incréé, tout est possible, à ne considérer que lui. Mais les êtres produits, du fait qu'ils reçoivent subséquemment leur commencement d'existence, sont nécessairement inférieurs à leur Auteur. Impossible, en effet, que soient incréés des êtres nouvellement produits. Or, du fait qu'ils ne sont pas incréés, ils sont inférieurs à ce qui est parfait : car, du fait qu'ils sont nouvellement venus à l'existence, ils sont de petits enfants, et, du fait qu'ils sont de petits enfants, ils ne sont ni accoutumés ni exercés à la conduite parfaite. De même, en effet, qu'une mère peut donner une nourriture parfaite à son nouveau-né, mais que celui-ci est encore incapable de recevoir une nourriture au-dessus de son âge, ainsi Dieu pouvait, quant à lui, donner dès le commencement la perfection à l'homme, mais l'homme était incapable de la recevoir, car il n'était qu'un petit enfant. Et c'est pourquoi aussi notre Seigneur, dans les derniers temps, lorsqu'il récapitula en lui toutes choses, vint à nous, non tel qu'il le pouvait, mais tel que nous étions capables de le voir : il pouvait, en effet, venir à nous dans son inexprimable gloire, mais nous n'étions pas encore capables de porter la grandeur de sa gloire. Aussi, comme à de petits enfants, le Pain parfait du Père se donna-t-il à nous sous forme de lait — ce fut sa venue comme homme —, afin que, nourris pour ainsi dire à la mamelle de sa chair et accoutumés par une telle lactation à manger et à boire le Verbe de Dieu, nous puissions garder en nous-mêmes le Pain de l'immortalité qui est l'Esprit du Père.

Et c'est pourquoi Paul dit aux Corinthiens : « Je vous ai donné du lait à boire, non de la nourriture solide, car vous ne pouviez pas encore la supporter. » Ce qui veut dire : Vous avez bien été instruits de la venue du Seigneur comme homme, mais l'Esprit du Père ne repose pas encore sur vous à cause de votre faiblesse. « Car, poursuit-il, dès lors qu'il y a parmi vous de la jalousie, de la discorde et des disputes, n'êtes-vous pas charnels et ne vous conduisez-vous pas selon l'homme ? » Autant dire que l'Esprit du Père n'était pas encore avec eux à cause de leur imperfection et de la faiblesse de leur conduite. De même donc que l'Apôtre avait le pouvoir de leur donner la nourriture solide — car tous ceux à qui les apôtres imposaient les mains recevaient l'Esprit Saint, qui est la nourriture de vie —, mais qu'ils étaient incapables de la recevoir, parce que faibles et inexercées étaient encore les facultés leur permettant de tendre vers Dieu, ainsi, dès le commencement, Dieu avait-il le pouvoir de donner la perfection à l'homme, mais celui-ci, nouvellement venu à l'existence, était incapable de la recevoir, ou, l'eut-il même reçue, de la contenir, ou, l'eut-il même contenue, de la garder. Et c'est pourquoi le Verbe de Dieu, alors qu'il était parfait, s'est fait petit enfant avec l'homme, non pour lui-même, mais à cause de l'état d'enfance où était l'homme, afin d'être saisi selon que l'homme était capable de le saisir. Ce n'est donc pas du côté de Dieu qu'était l'impuissance et l'indigence, mais du côté de l'homme nouvellement venu à l'existence : car il n'était pas incréé.

En revanche, du côté de Dieu se manifestent à la fois la puissance, la sagesse et la bonté : la puissance, et déjà la bonté, en ce qu'il crée et fait volontairement des êtres non encore existants ; la sagesse, en ce qu'il donne proportion, mesure et organisation aux êtres ainsi produits ; sa suréminente bonté, enfin, grâce à laquelle ces êtres, en recevant accroissement et en se maintenant toujours plus avant dans l'existence, obtiendront la gloire de l'Incréé, Dieu leur octroyant

généreusement ce qui est bon. Car, du fait qu'ils sont venus à l'existence, ils ne sont certes pas incréés; mais, du fait de leur persistance à travers la longueur des siècles, ils recevront la puissance de l'Incréé, Dieu leur donnant gratuitement l'éternelle pérennité. Et ainsi Dieu aura la primauté en tout, puisqu'il est seul incréé, qu'il est antérieur à tout et qu'il est cause d'être pour tout. Quant à tout le reste, il demeure dans la soumission à Dieu, et cette soumission à Dieu est l'incorruptibilité, et la permanence de l'incorruptibilité est la gloire de l'Incréé. Tel est donc l'ordre, tel est le rythme, tel est l'acheminement par lequel l'homme créé et modelé devient à l'image et à la ressemblance du Dieu incréé : le Père décide et commande, le Fils exécute et modèle, l'Esprit nourrit et fait croître, et l'homme progresse peu à peu et s'élève vers la perfection, c'est-à-dire s'approche de l'Incréé : car il n'y a de parfait que l'Incréé, et celui-ci est Dieu. Quant à l'homme, il fallait qu'il vînt d'abord à l'existence, qu'étant venu à l'existence il grandît, qu'ayant grandi il devînt adulte, qu'étant devenu adulte il se multipliât, que s'étant multiplié il prît des forces, qu'ayant pris des forces il fût glorifié, et enfin qu'ayant été glorifié il vît son Seigneur : car c'est Dieu qui doit être vu un jour, et la vision de Dieu procure l'incorruptibilité, « et l'incorruptibilité fait être près de Dieu ».

Ils sont donc tout à fait déraisonnables, ceux qui n'attendent pas le temps de la croissance et font grief à Dieu de la faiblesse de leur nature. Dans leur ignorance de Dieu et d'eux-mêmes, ces insatiables et ces ingrats refusent d'être d'abord ce qu'ils ont été faits, des hommes sujets aux passions ; outrepassant la loi de l'humaine condition, avant même d'être des hommes, ils veulent être semblables au Dieu qui les a faits et voir s'évanouir toute différence entre le Dieu incréé et l'homme nouvellement venu à l'existence. Ils sont plus déraisonnables que les animaux sans raison, car ceux-ci ne reprochent pas à Dieu de ne pas les avoir faits hommes, mais chacun rend grâce d'avoir été fait ce qu'il a été fait. Nous, au contraire, nous lui faisons un crime de ce que nous n'avons pas été faits dieux dès le commencement, mais d'abord hommes, et seulement ensuite dieux. Pourtant, dans la simplicité de sa bonté, Dieu a fait même cela, pour que nul ne le croie envieux ou avare, car il a dit : « J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut » ; mais, parce que nous étions incapables de porter la puissance de la divinité, il ajoute : « Mais vous, comme des hommes, vous mourrez. » Il exprimait par là ces deux choses : la générosité de son don, d'une part; notre faiblesse et notre libre arbitre, d'autre part. Dans sa générosité, en effet, il a donné magnifiquement le bien et a fait les hommes maîtres d'eux-mêmes à sa ressemblance; dans sa prescience, d'autre part, il a connu la faiblesse des hommes et ce qui devait en résulter ; dans son amour et sa puissance, enfin, il triomphera de la substance de la nature créée. Ainsi fallait-il que d'abord apparût cette nature, qu'ensuite ce qui est mortel fût vaincu et englouti par l'immortalité, et ce qui est corruptible, par l'incorruptibilité, et que l'homme devînt ainsi à l'image et à la ressemblance de Dieu, après avoir reçu la connaissance du bien et du mal.

L'homme, artisan de son destin éternel

Or le bien consiste à obéir à Dieu, à lui être docile, à garder son commandement : c'est la vie de l'homme ; de même, désobéir à Dieu est mal : c'est la mort de l'homme. Dieu ayant usé de longanimité, l'homme a donc connu et le bien de l'obéissance et le mal de la désobéissance, afin que l'œil de son esprit, ayant acquis l'expérience de l'un et de l'autre, fasse choix du bien avec décision et ne soit ni paresseux ni négligent à l'égard du commandement de Dieu : ce qui lui ôte la vie, c'est-à-dire désobéir à Dieu, il saura par expérience que c'est mal et il ne l'entreprendra plus jamais; au contraire, ce qui lui conserve la vie, c'est-à-dire obéir à Dieu, il saura que c'est bien et il le gardera avec un soin scrupuleux. Et c'est pourquoi il a reçu une double faculté possédant la connaissance de l'un et de l'autre, afin de faire choix du bien en connaissance de cause. Cette connaissance du bien, comment aurait-il pu l'avoir, s'il avait ignoré son contraire ? Car plus ferme et plus incontestable est la perception d'objets présents qu'une conjecture résultant d'une supposition. Car, de même que la langue acquiert par le goût l'expérience du doux et de l'amer, que l'œil distingue par la vue le noir du blanc, que l'oreille connaît par l'audition la différence des sons, ainsi l'esprit, après avoir acquis par l'expérience de l'un et de l'autre la connaissance du bien, devient plus scrupuleusement attentif à le conserver en obéissant à Dieu : en premier lieu, par le repentir, il rejette la désobéissance, parce

qu'elle est chose amère et mauvaise; ensuite, sachant par une perception immédiate ce qu'est le contraire du bien et du doux, plus jamais il n'entreprendra de goûter de la désobéissance à Dieu. Si tu répudies cette connaissance de l'un et de l'autre et cette double faculté de perception, sans le savoir, tu supprimeras l'homme même que tu es.

Comment, d'ailleurs, seras-tu dieu, alors que tu n'as pas encore été fait homme ? Comment seras-tu parfait, alors que tu viens à peine d'être créé ? Comment seras-tu immortel, alors que, dans une nature mortelle, tu n'as pas obéi à ton Créateur ? Car il te faut d'abord garder ton rang d'homme, et ensuite seulement recevoir en partage la gloire de Dieu : car ce n'est pas toi qui fais Dieu, mais Dieu qui te fait. Si donc tu es l'ouvrage de Dieu, attends patiemment la Main de ton Artiste, qui fait toutes choses en temps opportun — en temps opportun, dis-je, par rapport à toi qui es fait. Présente-lui un cœur souple et docile et garde la forme que t'a donnée cet Artiste, ayant en toi l'Eau qui vient de lui et faute de laquelle, en t'endurcissant, tu rejetterais l'empreinte de ses doigts. En gardant cette conformation, tu monteras à la perfection, car par l'art de Dieu va être cachée l'argile qui est en toi. Sa Main a créé ta substance ; elle te revêtira d'or pur au dedans et au dehors, et elle te parera si bien, que le Roi lui-même sera épris de ta beauté. Mais si, en t'endurcissant, tu repousses son art et te montres mécontent de ce qu'il t'a fait homme, du fait de ton ingratitude envers Dieu tu as rejeté tout ensemble et son art et la vie : car faire est le propre de la bonté de Dieu et être fait est le propre de la nature de l'homme. Si donc tu lui livres ce qui est de toi, c'est-à-dire la foi en lui et la soumission, tu recevras le bénéfice de son art et tu seras le parfait ouvrage de Dieu. Si, au contraire, tu lui résistes et si tu fuis ses Mains, la cause de ton inachèvement résidera en toi qui n'as pas obéi, non en lui qui t'a appelé. Car il a envoyé des gens pour inviter aux noces, mais ceux qui ne l'ont pas écouté se sont eux-mêmes privés du festin du royaume.

Ce n'est donc point l'art de Dieu qui est en défaut, car il peut, à partir de pierres, susciter des fils à Abraham ; mais celui qui ne se plie pas à cet art, celui-là est cause de son propre inachèvement. La lumière non plus n'est pas en défaut à cause de ceux qui se sont aveuglés eux-mêmes, mais, tandis qu'elle demeure semblable à elle-même, ces aveugles sont, par leur propre faute, plongés dans les ténèbres. La lumière ne subjugué personne de force : Dieu ne violente pas davantage celui qui refuserait de garder son art. Ceux qui se sont séparés de la lumière du Père et ont transgressé la loi de la liberté se sont séparés par leur faute, puisqu'ils avaient été faits libres et maîtres de leurs décisions. Et Dieu, qui sait toutes choses par avance, a préparé aux uns et aux autres des demeures appropriées : à ceux qui recherchent la lumière de l'incorruptibilité et courent vers elle, il donne avec bonté cette lumière qu'ils désirent ; mais à ceux qui la méprisent, se détournent d'elle, la fuient et, en quelque sorte, s'aveuglent eux-mêmes, il a préparé des ténèbres bien faites pour ceux qui se détournent de la lumière, et à ceux qui fuient la soumission à Dieu il a préparé un châtiment approprié. Or la soumission à Dieu est l'éternel repos, en sorte que ceux qui fuient la lumière aient un lieu digne de leur fuite et que ceux qui fuient l'éternel repos aient une demeure appropriée à leur fuite. Car, comme tous les biens se trouvent auprès de Dieu, ceux qui fuient Dieu de leur propre mouvement se frustreront eux-mêmes de tous les biens : ainsi frustrés de tous les biens qui se trouvent auprès de Dieu, ils tomberont à bon droit sous le juste jugement de Dieu. Car ceux qui fuient le repos vivront justement dans la peine, et ceux qui ont fui la lumière habitent justement les ténèbres. Il en est comme de cette lumière passagère : ceux qui la fuient sont cause de ce qu'ils sont privés de la lumière et habitent les ténèbres, et ce n'est pas la lumière qui est pour eux cause d'un tel séjour, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; de même ceux qui fuient l'éternelle lumière de Dieu qui renferme tous les biens, habiteront par leur faute d'éternelles ténèbres, privés qu'ils seront de tous les biens pour avoir été pour eux-mêmes cause d'un tel séjour.

3. UN SEUL DIEU, JUGE DE TOUS LES HOMMES

Parabole du pasteur qui sépare les brebis d'avec les boucs

Il n'y a donc qu'un seul et même Dieu Père : pour ceux qui aspirent à sa communion et persévèrent dans la soumission à lui-même, il a préparé les biens qui sont auprès de lui; mais pour l'initiateur de

l'apostasie, c'est-à-dire le diable, et pour les anges qui apostasièrent avec lui, il a préparé le feu éternel, en lequel le Seigneur dit que seront envoyés ceux qui auront été mis à sa gauche. C'est ce qui a été dit par le prophète : «Je suis un Dieu jaloux, qui fait la paix et crée le mal» : pour ceux qui se repentent et se tournent vers lui, il fait la paix et l'amitié et il établit l'union ; mais pour ceux qui ne se repentent pas et fuient sa lumière, il a préparé un feu éternel et des ténèbres extérieures, qui sont un mal pour ceux qui y tombent.

Si autre était le Père qui donne le repos, et autre le Dieu qui a préparé le feu, leurs Fils aussi seraient différents : l'un enverrait dans le royaume du Père, l'autre, au feu éternel. Mais, puisqu'un seul et même Seigneur a annoncé qu'il séparerait le genre humain tout entier lors du jugement, « comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs», et qu'il dira aux uns : « Venez, les bénis de mon Père, recevez l'héritage du royaume qui vous a été préparé», et aux autres : «Allez-vous-en, maudits, au feu éternel que mon Père a préparé pour le diable et pour ses anges», la preuve est faite avec évidence qu'il n'y a qu'un seul et même Père, qui « fait la paix et crée le mal » en préparant aux uns et aux autres ce qui leur convient, tout comme il n'y a qu'un seul Juge, qui envoie les uns et les autres au lieu qui leur convient.

Parabole de l'ivraie et du froment

C'est ce que le Seigneur a montré dans la parabole de l'ivraie et du froment, en disant : « Comme on ramasse l'ivraie et qu'on la brûle au feu, ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu : là seront les pleurs et le grincement des dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » Le Père, qui a préparé pour les justes le royaume en lequel son Fils a accueilli ceux qui en sont dignes, a donc aussi préparé la fournaise de feu en laquelle ceux qui le méritent seront jetés par les anges envoyés par le Fils de l'homme, suivant l'ordre du Seigneur.

Car celui-ci avait semé de la bonne semence dans son champ — «et ce champ, dit-il, c'est le monde» —. « Mais, pendant que les gens dormaient, l'ennemi vint, sema de l'ivraie au travers du froment et s'en alla. » Car cet ange fut apostat et ennemi, du jour où il jaloua l'ouvrage modelé par Dieu et entreprit de le rendre ennemi de Dieu. C'est pourquoi aussi Dieu retrancha de sa société celui qui, de son propre mouvement, avait secrètement semé l'ivraie, c'est-à-dire introduit la transgression; mais il eut pitié de l'homme, qui avait accueilli la désobéissance par inadvertance et non par malice, et il retourna contre l'auteur de l'inimitié l'inimitié que celui-ci avait voulu fomenter contre lui : cette inimitié fomentée contre lui, il l'écarta de lui-même, pour la retourner et la rejeter contre le serpent. C'est ce qu'indiqua la parole de Dieu au serpent rapportée par l'Écriture : «Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité ; il observera ta tête et tu observeras son talon. » Cette inimitié, le Seigneur l'a récapitulée en lui-même, en se faisant homme « né d'une femme » et en foulant aux pieds la tête du serpent, comme nous l'avons montré dans notre livre précédent.

Puisqu'il a parlé d'anges du diable pour lesquels a été préparé le feu éternel, et puisqu'il dit encore à propos de l'ivraie : «L'ivraie, ce sont les fils du Malin», il faut reconnaître qu'il a rattaché tous les apostats à celui qui fut l'initiateur de cette transgression. Ce n'est toutefois pas celui-ci qui a fait les anges ou les hommes quant à leur nature. On ne voit pas, en effet, que le diable ait fait quoi que ce soit : lui-même est une créature de Dieu, comme tous les autres anges. Car Dieu a fait toutes choses, comme le dit David à propos de tous les êtres du même genre : « Il a dit, et ils ont été faits ; il a commandé, et ils ont été créés. »

Ainsi donc, puisque toutes choses ont été faites par Dieu et que le diable est devenu cause d'apostasie pour lui-même et pour les autres, c'est à bon droit que l'Écriture appelle fils du diable et anges du Malin ceux qui demeurent à jamais dans l'apostasie. Car, comme l'a dit un de nos prédécesseurs, le mot « fils » s'entend de deux manières : d'abord selon la nature, s'il s'agit de l'enfant et de l'ouvrage de quelqu'un qui les a produits — encore qu'entre l'enfant et l'ouvrage il y ait cette différence que le premier a été engendré de lui, tandis que le second a été fait par lui — ;

ensuite selon l'enseignement, car quelqu'un qui a été instruit par un autre au moyen de la parole est dit fils de celui qui l'a instruit, et ce dernier, père de celui-là. Selon la nature donc, pour ainsi parler, nous sommes tous fils de Dieu, pour ce motif que nous avons tous été faits par lui ; mais selon l'obéissance et l'enseignement, tous ne sont pas fils de Dieu, mais ceux-là seulement qui croient en lui et font sa volonté : ceux qui ne croient pas et ne font pas sa volonté sont les fils et les anges du diable, pour autant qu'ils font les œuvres du diable. Qu'il en soit bien ainsi, il l'a dit en Isaïe : « J'ai engendré des fils et je les ai élevés, mais eux m'ont méprisé. » Il les appelle encore des fils étrangers : « Des fils étrangers m'ont menti. » En effet, selon la nature ils sont ses fils, puisqu'ils ont été faits par lui, mais selon les œuvres ils ne sont pas ses fils.

Dans la société humaine, les fils rebelles à leurs parents sont reniés par ceux-ci : selon la nature ils restent leurs fils, mais selon la loi ils ne sont plus que des étrangers, puisqu'ils n'héritent pas de leurs parents selon la nature. Il en va de même avec Dieu : ceux qui ne lui obéissent pas sont reniés par lui ; ils ont cessé d'être ses fils et, dès lors, ne peuvent avoir part à son héritage. Comme le dit David : « Les pécheurs se sont rendus étrangers dès le sein maternel ; leur colère est à la ressemblance du serpent. » Et c'est pourquoi le Seigneur appelait « race de vipères » des gens qu'il savait être de la race humaine, parce que, à la ressemblance de ces bêtes, ils se comportaient de façon tortueuse et faisaient tort aux autres : « Gardez-vous, disait-il en effet, du levain des Pharisiens et des Sadducéens. » Il disait également à propos d'Hérode : « Allez dire à ce renard... », signifiant par là son astuce et sa fourberie. C'est pourquoi aussi le prophète Jérémie disait : « L'homme, alors qu'il était comblé d'honneur, devint semblable aux bêtes » ; et encore : « Ils sont devenus des étalons en rut ; chacun hennissait après la femme de son prochain. » Et Isaïe, qui prêchait en Judée et disputait avec Israël, les appelait « princes de Sodome » et « peuple de Gomorrhe » : il signifiait par là que leur transgression était pareille à celle des habitants de Sodome et que les mêmes péchés se trouvaient en eux, et il les désignait du même nom à cause d'une conduite semblable. Et la preuve qu'ils n'avaient pas été faits tels par Dieu quant à leur nature, mais capables d'agir aussi avec justice, c'est que le même Isaïe leur disait, en leur donnant un bon conseil : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez la malice de vos cœurs de devant mes yeux, cessez vos méchancetés. » C'était leur dire que, s'ils transgressaient et péchaient, ils encourraient le même châtiment que les habitants de Sodome, mais que, s'ils se convertissaient, faisaient pénitence et cessaient de mal faire, ces mêmes hommes pourraient être les fils de Dieu et obtenir l'héritage de l'incorruptibilité accordé par lui. Telle est donc l'acception selon laquelle le Seigneur a appelé anges du Malin et fils du diable ceux qui se fient à celui-ci et font ses œuvres : d'une part, au commencement, tous ont été faits par un seul et même Dieu ; mais, d'autre part, tandis que, s'ils lui sont dociles, persévèrent dans son obéissance et gardent sa justice, ils sont les fils de Dieu, en revanche, s'ils apostasient et deviennent transgresseurs, ils se rattachent au diable, qui est devenu l'initiateur et la cause originelle de l'apostasie tant pour lui-même que pour tous les autres.

Conclusion

Parce qu'il y a beaucoup de paroles du Seigneur qui proclament toutes un seul et même Père, Auteur de ce monde, il nous a fallu confondre par des preuves nombreuses des gens retenus dans de nombreuses erreurs : puissent-ils, grâce à cette abondance de preuves, revenir à la vérité et être sauvés ! Mais à cet écrit il nous faut encore ajouter, à la suite des paroles du Seigneur, les paroles de Paul : nous aurons à scruter sa pensée, à exposer l'Apôtre, à élucider tout ce qui, de la part d'hérétiques ne comprenant absolument rien aux paroles de Paul, a reçu d'autres interprétations, à montrer la stupidité de leur folie, à établir par ce même Paul, dont ils tirent contre nous des difficultés, qu'eux-mêmes sont des menteurs, tandis que l'Apôtre, en prédicateur de la vérité, a enseigné toutes choses en accord avec le message de la vérité, à savoir : un seul Dieu Père, qui a parlé à Abraham, qui a donné la Loi, qui a envoyé par avance les prophètes et qui, dans les derniers temps, a envoyé son Fils et accordé le salut à l'ouvrage par lui modelé, c'est-à-dire à la substance de la chair. Nous disposerons donc dans un autre livre le restant des paroles du Seigneur, en lesquelles il a parlé du Père non en paraboles, mais en termes propres, ainsi que l'explication des épîtres du

bienheureux Apôtre, et nous t'offrirons alors en son intégralité, par la grâce de Dieu, notre ouvrage «
Dénonciation et réfutation de la Gnose au nom menteur», après nous être exercé et t'avoir exercé
avec nous, dans ces cinq livres, à la réfutation de tous les hérétiques.